



3 1761 08009746 2

LA VIE RECOMMENCE

La
Cœur et l'Esprit

PAR

HENRY BORDEAUX

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



PQ
2603
06V52
1921
c. 1
ROBA

PARIS

LIBRAIRIE PLON
CŒUR ET C^e, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6^e

Tous droits réservés

42^e mille



Presented to the
LIBRARY *of the*
UNIVERSITY OF TORONTO
from
the estate of
GIORGIO BANDINI

Arthur Storer, October 1929

Il a été tiré de cet ouvrage :

125 exemplaires sur papier Van Gelder, numérotés de 1 à 125 ;

*550 exemplaires sur papier pur fil des papeteries Prioux,
numérotés de 126 à 675.*

LA VIE RECOMMENCE

LA CHAIR ET L'ESPRIT

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1921.

DU MÊME AUTEUR :

OUVRAGES SUR LA GUERRE

Le Chevalier de l'air. Vie héroïque de Guynemer.

La Chanson de Vaux-Douaumont. — I. Les Derniers Jours du fort de Vaux (9 mars-7 juin 1916).

La Chanson de Vaux-Douaumont. — II. Les Captifs délivrés (Douaumont-Vaux : 21 octobre-3 novembre 1916).

Trois Tombes. — La Jeunesse nouvelle. — Sur le Rhin. — Le Plessis-de-Roye.

(Librairie Plon-Nourrit et C^{ie}.)

La Bataille devant Souville.

(Renaissance du Livre.)

ROMANS ET NOUVELLES

La Vie recommence : La Résurrection de la chair.

Ménages d'après guerre.

La Maison.

L'Amour en fuite.

La Petite Mademoiselle.

La Neige sur les pas.

Le Carnet d'un stagiaire.

La Robe de laine.

La Croisée des chemins.

Les Yeux qui s'ouvrent.

L'Ecran brisé.

Les Roquevillard.

(Librairie Plon-Nourrit et C^{ie}.)

La Nouvelle Croisade des enfants.

(Librairie Flammarion.)

La Peur de vivre. — Le Pays natal. — La Voie sans retour.

— Le Lac noir. — Jeanne Michelin. — Une honnête femme.

(Librairie A. Fontemoing.)

ESSAIS DE CRITIQUE

Jules Lemaitre. Sa vie et son œuvre.

**Les Pierres du foyer.*

La Vie au théâtre (1907-1909. 1909-1911. 1911-1913. 1913-1919).

— 4 vol.

Portraits de femmes et d'enfants.

(Librairie Plon-Nourrit et C^{ie}.)

Quelques portraits d'hommes. — Vies intimes.

(Librairie A. Fontemoing.)

Ames modernes. (Librairie Perrin.)

Les Amants de Genève, édition de luxe. (Épuisé.)

(Librairie Dorbon aîné.)

Voici l'heure des âmes. (Beauchesne.)

Au Pays des amours de Lamartine, édition de luxe.

(Rey, à Grenoble.)

THÉÂTRE

L'Ecran brisé.

Un Médecin de campagne. En collaboration avec M. Emmanuel

DENARIÉ.

(Librairie Plon-Nourrit et C^{ie}.)

LA VIE RECOMMENCE

LA
CHAIR ET L'ESPRIT

PAR

HENRY BORDEAUX

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



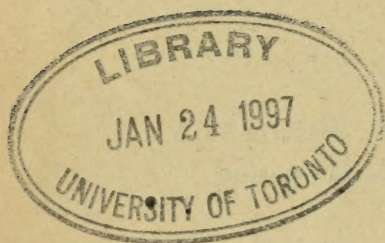
PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6^e

—
Tous droits réservés



Copyright 1921 by Henry Bordeaux.
Tous droits de reproduction, de traduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.

A

LA MÉMOIRE

DU

DOCTEUR PIERRE BUCHER

*qui garda comme un trésor,
avant, pendant et après la guerre,
l'esprit et le cœur de l'Alsace.*

LA CHAIR ET L'ESPRIT

I

LES CLOCHES SONNENT

— Mère ! mère !

Une petite voix appelle. A la vérité elle bute aux *r* et se contente de bêler comme un agneau dans l'herbe : *mé, mé*.

C'est un bébé en robe courte, de deux ans, peut-être un peu plus, — deux ans aux prunes quand l'automne est là, — bien dodu et bien charpenté, bien campé et déjà solide sur ses mollets nus et fermes, les joues rebondies et mafflues, badigeonnées de rouge par le grand air, les cheveux blonds et bouclés, les yeux vifs, pétillants, pleins de malice, le nez bien fait, mais un peu relevé. Une robe de tricot blanc et un béret assorti décèlent, au poli de la laine, que l'enfant est l'objet de soins minutieux. Il est opiniâtre, le bout d'homme, car il répète son : *mé, mé*, jusqu'à ce qu'on prenne garde à lui. Et, les deux mains ouvertes allongeant les bras ronds qui s'agitent comme des ailerons de poulet, il montre là, devant

lui, le grand trou profond qui se creuse au bas de la pente, comme si quelque chose d'extraordinaire s'y passait.

A ces appels multipliés, une femme en noir qui cause un peu plus loin, sous un châtaignier, avec une paysanne, se retourne, un sourire sur le visage sans couleur :

— Qu'y a-t-il, mon petit André?

Elle n'est pas âgée, et même elle a encore, longue et mince, tournure de jeune fille. Pourtant le plissement de la peau sous les yeux et au bord des lèvres, l'absence de teint, la maigreur du cou, des mèches grises mêlées, sous la coiffe, aux cheveux châtain clair, ce quelque chose de fané qui, sans toucher au modelé, paraît atteindre la pureté des contours, révèlent le déclin de la jeunesse, mais un déclin vigoureux et résistant. Elle est bien mûre, néanmoins, pour mériter le titre que lui lance le gosse blanc sans discontinuer. La paysanne qu'elle écoutait bavarder et qu'elle n'écoute plus tient des deux mains sa jupe relevée sur un fagot de bois mort dont les brindilles se hérissent en désordre de chaque côté. Un peu plus loin, sous les arbres, s'aperçoivent çà et là, courbées en deux, les silhouettes penchées de ménagères ou de fillettes occupées à ramasser des branches ou des châtaignes oubliées : leurs pas lents, quand elles avancent, traînent dans les amas de feuilles sèches qui bruissent et font entendre des gémissements aigus. Les

deux femmes se rapprochent de la pente, et les glaneuses s'arrêtent dans leur cueillette, se redressent, l'oreille tendue.

Le plateau où se tient ce petit rassemblement forme balcon au-dessus d'une large vallée. Il sert de contrefort au mont Granier, formidable muraille qui ferme le massif de la Grande-Chartreuse. Des nuages effilochés s'accrochent aux parois de cette forteresse dont une armée de sapins noirs, de mélèzes déjà roussis et de buissons ardents tentent l'escalade, et qui paraît s'enfoncer dans ce premier plan de collines dont le prolongement ondulé, suite gracieuse de bois et de prairies, accompagne l'arête rocheuse, comme pour en adoucir l'âpreté, jusqu'à Grenoble. Du bord de la pente qui tombe assez rapidement, se découvre la plaine du Graisivaudan où l'Isère tantôt se prélassse en s'élargissant, tantôt se précipite quand il a moins de place pour s'étaler, l'Isère, puissant et beau comme un fleuve, frère de ce Rhône impétueux à qui, d'un cours prompt, il apporte ses eaux glacées par les neiges de Tarentaise. La rive gauche va se heurter à la noire montagne d'Allevard que dominant, à l'arrière-plan, en dentelle sur l'horizon, les Alpes Dauphinoises — les Sept-Laux, le Grand-Charnier, le Puy-Gris, Belledonne aux trois pointes — déjà parées pour l'hiver, déjà saupoudrées de blanc, mais d'un blanc tout neuf, tout lui-

sant, d'un blanc virginal. Sur la gauche, s'ouvre le chemin de Chambéry que bordent les douces montagnes de Savoie.

C'est une de ces après-midi d'automne où il semble que la nature, d'un geste amoureux, renverse sur la terre, comme un vase qu'il faut épuiser, tout ce qui peut lui rester encore, après le printemps, l'été et l'automne même à demi parcouru, d'éclat, de parfum, de couleur, de tendresse. Le vent est aigre, le temps est nuageux, toutes les menaces d'arrière-saison sont dans l'air. Une brume, légère comme une fumée, s'allonge au-dessus du fleuve. Mais les saules, les osiers allumés comme des torches et les peupliers pareils à des chandeliers, la percent ou l'éclairent, dessinent de tout le brillant de leur bouclier ou de leur fer de lance le cours argenté. A quoi bon la splendeur crue d'un beau jour? Le sol, maintenant, renvoie au ciel sa clarté. Pourquoi des fleurs, quand les feuilles composent un immense bouquet flamboyant? Châtaigniers déployés en courbes dorées comme d'épaisses fontaines jaillissantes, fiers et hauts chênes de rouille, fayards et hêtres rouges, aux reflets sourds d'étoffe ou de tapisserie, bouleaux et trembles aux pâles feuillages frémissants, treilles multicolores selon les plants des vignes, tantôt sanglantes et tantôt blondes comme les blés mûrs, meules de paille au bord des maisons, vergers roses

comme au renouveau, buissons enfin, buissons de toutes les teintes dégradées, du vert au cramoyssi, tous ces ors, or pur, or jaune, or mat, or fauve, or cuivre, or roux, or pourpre, or de feu, s'opposent, se confondent, s'assemblent dans une symphonie aux accords triomphants. Et dans tous ces ors apparaissent, dégagées du poids trop lourd de leur revêtement d'été, les colonnes noires des arbres, et les branches et les brindilles mêmes dans leur essor, leur sveltesse, leurs nervures. Au moindre souffle, cependant, les feuilles à peine retenues vont se détacher. Elles frissonnent déjà dans la fraîche atmosphère immobile. Le soleil, qui ne s'est pas montré de tout le matin, qui hésite encore, s'essaie ici ou là à traverser la nue, la dissipe ou la change en un poudroiement d'or fin, son or à lui. Alors la terre caressée paraît chanter.

Mais, en vérité, c'est qu'elle chante. La vallée est pleine de musique. Et voilà bien le phénomène que l'enfant montre aux femmes incrédules de ses mains tendues vers quelque chose d'invisible qu'il voudrait saisir. Les femmes, maintenant, ne sont plus incrédules. Et même elles sont toutes secouées, comme si le phénomène avait bien plus d'importance que le petit avertisseur ne l' imagine. La dame en noir dit à la paysanne :

— Claudine, ce sont les cloches.

Les cloches, oui, mais de tous les villages : celle de Chapareillan-campagne, la plus rapprochée, là-dessous, au pied de la côte — il n'y a pas de sonneur, car l'église est dès longtemps désaffectée, mais quelqu'un a grimpé au clocher et, ma foi, la branle assez bien ; — les trois de Chapareillan-bourg qui font un beau carillon ; sur la gauche, celles de Savoie : les Marches, et Myans qui possède une Vierge miraculeuse et qui est bien approvisionnée en cantiques de toutes sortes, et Francin, et Montmélian, vieux château fort qui est pourvu d'un bourdon ; sur l'autre rive du fleuve, Sainte-Hélène-du-Lac, les Mollettes, Pontcharra, gros chef-lieu de canton retentissant, et peut-être, de tous ces sons égrenés en cadence, en vient-il de plus loin encore, que l'air et l'eau portent à de grandes distances quand le temps est calme comme aujourd'hui.

— C'est la paix, murmure encore la femme en noir.

Et la paix en effet semble fouler de son pied léger les campagnes qui ont enfanté selon les saisons et qui maintenant, refermées sur le grain obscur, aspirent au repos.

— Oui, madame Bermance, répond la Claudine, elles ont sonné comme ça le jour de la mobilisation.

Toutes deux se rappellent instantanément ce jour-là : un jour de brillant soleil — non de délicate lumière comme ce 11 novembre —

un jour sans un nuage à l'horizon. Les cloches s'étaient ébranlées vers cette même heure — vers trois heures — appelant tous les hommes valides. Mais Claudine Bergeron se trompe : elles ne sonnaient pas ainsi, leurs battements plus précipités ressemblaient au tocsin qui annonce l'incendie et fait chercher au passant immobilisé des lueurs de flamme dans le ciel. Les champs n'étaient pas dévêtus, les blés liés en gerbes n'étaient pas encore engrangés, les tremblantes avoines tendaient aux faux leurs minces tiges flexibles. Et ce travail sacré de la terre avait été abandonné, pour être plus tard repris par les vieux, par les enfants, par les femmes. Il y en avait alors, de beaux gars dans le pays ! Claudine pense aux deux fils qu'elle a perdus dans les Vosges, et Mme Bermance à son fils unique, le capitaine André Bermance, tué à 23 ans le jour de Noël 1915, à l'Hartmanswillerkopf. Et, d'un même geste qui n'a pas été concerté, comme si elles entendaient l'angélus, les deux femmes se signent. Au bord du bois de châtaigniers les glaneuses les ont vues et les imitent. Le grand signe spirituel de la paix s'en va ainsi sur la colline.

Déjà Claudine a repris son humeur bougonne :

— Ces histoires-là, madame Bermance, ne nous rendront pas nos garçons.

— Ils sont morts, Claudine, pour ces his-

toires-là, répond la dame d'un ton de reproche.

Mais l'autre insiste sans scrupule :

— Justement ils sont morts. Et tous les autres vont revenir.

La douleur des veuves et des mères, au retour des absents, va s'accroître de la comparaison. Il leur faudra plus de courage ou plus de vertu pour supporter en silence la joie exubérante qui accueillera les revenants, et dont elles seront tout éclaboussées. Parce qu'elle est plus instinctive, la paysanne se sent à l'avance jalouse, comme les plantes mystérieusement averties par le voisinage du sol devinent l'orage en marche.

Cependant le bambin supporte impatiemment ce colloque et ces méditations. Il a obtenu plus de succès qu'il ne le souhaitait. N'est-ce pas pour lui que la vallée donne ce concert? Il prend la main de Mme Bermance pour lui signifier qu'on l'oublie et qu'il est temps qu'on s'occupe de sa personne. Il tire de toutes ses forces, et il répète aussi haut qu'il peut ce qu'il a entendu :

— *Coches, coches.*

— Oui, mon petit, ce sont les cloches.

Elles ne cessent pas de sonner, car, si elles cessent ici, elles reprennent là-bas. Un village se recueille, quand un autre retentit. Il faut bien que les sonneurs se relaient, ou qu'ils boivent un coup de vin rouge avant de cracher dans leurs paumes et d'empoigner

à nouveau la corde. Puis, le chœur de tous les clochers reprend, et l'air en vibre jusque sur les hauteurs. Et ce tintamarre, on ne le croirait pas, est destiné à amuser un garçon qui bat des mains sur la pente au-dessus de Chapareillan, sans savoir que son père est mort pour *cette histoire-là*.

Les glaneuses qui ramassaient du bois sec ou des châtaignes se sont rapprochées. Maintenant elles entourent Mme Bermance et le gosse qui n'est pas effarouché, car, jeunes ou vieilles, il connaît toutes ces figures. Des prairies voisines et de dessous les châtaigniers, voici qu'il en arrive d'autres. La montagne était donc peuplée ! Les pâtres ont laissé brouter leurs bêtes : pour une fois, elles se tiendront tranquilles et ne s'égailleront pas. De Bellecombe, le village au-dessus, il descend du monde. Et tout ce monde qui, presque sans paroles, s'est rassemblé au bord de la pente, est en extase comme, jadis, le furent les bergers quand les anges leur annoncèrent, avec la naissance d'un Enfant, la paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

Certes, on s'attendait à cet armistice dont les préliminaires étaient commentés et répandus par les journaux dans Chapareillanbourg, et de là portés dans les campagnes par la tradition orale, aussi prompte que l'écrite. Les vieux qui avaient traversé l'épreuve de 1870 dodelinaient de la tête,

s'étonnant que les petits-fils aient réussi là où ils avaient eux-mêmes échoué, et refroidissaient les trop exubérantes commères : — Attendez ! Attendez ! n'allez pas si vite ! un malheur est toujours dans l'air ! — Mais personne ne les écoutait plus, sauf un petit clan qui vit des catastrophes, une Virginie Grenouillet qui a un fils boiteux et réformé sans gloire, une Pauline Grattier à qui l'on a renvoyé le sien, un pied gelé, une Anastasie Mollard, vieille fille à l'imagination naturellement malveillante. Ces pessimistes habituels étaient définitivement bousculés par les familles des combattants qui célébraient à l'envi leurs hommes et ne cachaient plus leur joie de les voir bientôt revenir, depuis Claudine Bergeron qui, frappée deux fois, risque encore deux garçons, jusqu'à Martine Glénat dont le mari, malgré ses six enfants, sert dans un régiment territorial. A la vérité, on restait bien un peu éberlué et pantois devant un dénouement aussi brusque : avoir subi tant de misères quatre années durant accoutume à la patience, et voilà que tout d'un coup, depuis les moissons, l'ennemi décampe, cogné partout, partout battu. Mais il n'y a pas à barguigner : Foch vous le tient par les oreilles, Foch vous lui mettra le nez dans son ordure, Foch vous le jettera dehors, sur son fumier d'Allemagne, à moins que les gars ne s'en aillent jusque chez lui faire un tour, et il ne serait que temps. Tout de même,

on se bat toujours, et l'on perd du monde. Un doute subsiste qu'on n'avoue pas. Ces vieux qui ricanent, ça vous glace. On ne le dit pas tout haut, on tremble encore avec tout son espoir et toute sa foi. Hier, dimanche, à la sortie de l'église ou sur la place, on assurait bien que ça y était. Néanmoins, quand les cloches ont sonné, chacun s'est senti délivré. Le cauchemar se dissipe, la guerre est morte. C'est l'hosanna dans la vallée, dans tout le pays, et, là-bas, sur le front de bataille où les pères, les maris, les fils, les frères, les fiancés peuvent enfin regarder la vie face à face.

— Vont-elles sonner longtemps? questionne une fillette de Bellecombe.

— Tout le temps qu'il faudra, répond Claudine portée aux affirmations, et pour sûr jusqu'à la nuit.

Mais voici qu'une femme accourt par le chemin. Elle s'arrête au bord du pré, le temps de chercher des yeux et de découvrir le groupe, et reprend son élan.

— C'est Mlle Maria, proclame Anastasie Mollard dont les yeux cherchent toujours quelqu'un.

Elle est en noir, comme Mme Bermance. Mais sa robe noire est comme éclairée par un col blanc. Elle n'a pas de chapeau, et ses cheveux blonds qui lui font une auréole au-dessus de la tête sont tout agités au vent de

sa course. Elle est tout harmonie : jeune, bien faite, agile, fraîche et rose de visage. Elle arrive, sourit à la ronde, paraît chercher encore, pas longtemps, bondit sur le petit comme pour le voler, l'élève en l'air et, perdant presque le souffle, crie :

— Écoute, écoute, écoute !

L'enfant n'a pas été effrayé par ce geste violent. Il connaît bien cette femme qui est venue si vite, et dont la poitrine se gonfle précipitamment, tandis qu'elle reprend haleine :

— Oui, maman, explique-t-il avec tranquillité : *les cochés*.

Il a appelé cette jeune fille : maman. A-t-il donc deux mamans ? L'autre, la plus âgée, cède la place à la nouvelle. Elle n'est qu'une maman de renfort, une grand'mère. Elle a manifesté quelque inquiétude devant un enlèvement aussi vif, car le petit lui appartient aussi :

— Vous êtes venue bien vite, Maria.

— Oh ! madame ! j'avais voulu repasser un peu de linge à la maison quand j'ai entendu les cloches. Alors j'ai couru.

— Oui, approuve Mme Bermance, on ne peut pas rester chez soi : le pays est sauvé.

Et le groupe des femmes et des petits pâtres, secoué d'un frisson, approuve ces paroles. Pourtant cette Maria encore haletante, les yeux, ses grands yeux sombres, illuminés, toute rosie par son ascension, trouve-t-elle l'enthousiasme encore insuffisant ?

— Sauvé ! s'écrie-t-elle, après avoir déposé son fils à terre. Mais, madame, l'Alsace est libre. Comprenez-vous : libre, libre !

Elle a jeté trois fois cette assurance de liberté. Comme on voit bien qu'elle en est ! Il semble que sur ses beaux cheveux va se poser la grande coiffe aux larges rubans, non plus noire, mais dorée, non plus couleur de deuil, mais couleur de victoire ainsi que les feuilles de chêne des généraux. Elle regarde à la ronde ces visages vieux ou jeunes qui l'observent, les jeunes avec admiration, les vieux le plus souvent avec indulgence. N'y découvrant pas assez d'émotion à son gré, elle cherche ce qui pourrait bien leur révéler à tous le sentiment de l'Alsace, et son enfance, naturellement, lui revient à la mémoire :

— Écoutez, et vous saurez peut-être. Quand j'étais petite fille, un jour mon père m'a emmenée à Belfort. Il fallait alors passer la frontière. A Belfort, nous étions en France. Dans la rue nous avons croisé un officier en uniforme, tunique noire et pantalon rouge. Tout doucement je me suis approchée de lui en marchant, de manière à effleurer sa manche avec ma robe. Et, au retour, j'ai mis à part, dans une armoire, cette robe qui avait touché un uniforme français. Je ne voulus plus la remettre. Je la montrais à mes petites amies qui me l'enviaient. Elle était pour moi comme ces reliquaires des saints qu'on nous fait toucher des lèvres à l'église.

L'une ou l'autre des femmes a souri. La piété leur éclaire cette autre foi. Tout de même on estime cette Maria un peu exaltée avec son histoire de reliques. L'Alsace, on la connaît pourtant : il y a des soldats de la commune qui en ont parlé : un fameux pays, et riche, et plantureux, et avenant, avec des fleurs aux fenêtres, des fruits à éclater sur la bouche, du bon vin, de la terre grasse, des gens plaisants qui n'aiment pas les Boches, et une bonne nourriture. Il y en a d'autres qui n'en sont pas revenus, et la Claudine qui le sait bien se charge de le rappeler :

— J'ai deux gars qui sont là-bas dessous.

Elle s'est tournée vers Mme Bermance comme pour la prendre à témoin, elle qui est dans le même cas. Mais Mme Bermance n'a pas répondu à cette invite. Son fils André n'est pas qu'à elle. Il appartient aussi à cette Maria dont il fut le fiancé, — le fiancé et l'amant puisqu'on l'appelle *Mademoiselle Maria* et puisque ce petit gosse émerveillé de musique est son fils. Maria, atteinte par l'allusion, est toute blessée dans son élan. N'a-t-elle donc pas le droit de se réjouir même en deuil? La délivrance de l'Alsace coûte cher : mais, elle-même, ne l'a-t-elle pas payée plus cher que tous les autres?

La Claudine, malgré ses deux morts, n'entend pas boudier la paix : ses deux autres soldats, son Christophe et son Barnabé, du moins lui reviendront. Elle a laissé choir sur

L'herbe le fagot qu'elle tenait dans son tablier. A son exemple, tous les tabliers se vident, et cela fait un haut tas de fascines. Chacun a compris. On allumera un grand feu de joie. Les enfants, à cette nouvelle, sont tout excités. Ils s'égaillent aussitôt sous les châtaigniers, sous les sapins et les mélèzes, ramassant les feuilles sèches, les pommes de pin, les branches mortes. Les vieilles rassemblent cette *marchandise* qui aurait chauffé bien des foyers : feuilles et cônes dessous, et bois dessus, accumulant les réserves pour alimenter la flamme peu à peu, afin que le signal soit longtemps visible de la vallée. Le soir vient — il vient si vite en automne — mais, à mesure que l'heure avance, le ciel se découvre et les dernières brumes se mêlent dans le bas aux ombres qui montent. Tous les ors des feuillages semblent s'échauffer et la neige des hautes montagnes s'empourpre. Dans une échancrure, voici que, presque sans liens avec la terre, presque détaché sur l'horizon, se dessine le mont Blanc au profil d'empereur. La nature est de la fête. Cependant une des femmes, à genoux devant la pyramide des fagots, protège entre ses mains à demi closes une allumette qui flambe et l'approche avec précaution : le feu a pris, le feu jaillit. Il se fraie un chemin à travers l'amas crépitant, il grandit en un instant à hauteur d'homme, et des cris d'orgueil saluent sa naissance comme celle d'une divinité.

— Le temps fraîchit : rentrons-nous André? demande Mme Bermance à Maria. Sa petite voiture est sur le chemin.

Mais l'enfant qui a entendu la proposition se fâche tout à fait. Va-t-il se rouler par terre, et faudra-t-il le gronder un jour comme celui-là? Il sera volontaire plus tard, comme son papa. Il y a tant de plaisir dans l'air que les deux femmes hésitent à l'emmenner.

— J'ai apporté son manteau, objecte doucement Maria.

— Oh! alors, c'est parfait.

On lui met sur la robe de laine un chaud manteau bleu, taillé dans une pélerine de chasseur. Il a compris qu'il a gain de cause et il s'est laissé manier docilement. Un renfort lui est venu : d'autres gamins de son âge, dont le fils de Pierrette Noir, débarquent avec leurs mamans qui, désirant de venir, les ont apportés ou traînés. Les reflets du brasier éclairent leurs rires, et dans le soir montant ils teintent de rouge les vieilles faces crevassées, animent le visage sans couleur de Mme Bermance, resplendissent sur les belles joues unies de Maria, dans ses yeux sombres. Puis les mains se joignent, les bras se tendent, une ronde se forme autour du feu. La Claudine elle-même est entraînée. Seules, Mme Bermance et Maria se tiennent à l'écart. Et, dans un coin, les gosses, imitant les parents, tournent en cercle et souvent tombent en poussant des cris de triomphe.

A l'écart, Mme Bermance songe à son fils qui n'aura pas vu la victoire, mais qui n'en avait jamais douté. Et bientôt, isolée par ses pensées, elle ne voit plus la ronde paysanne qui l'effleure en s'élargissant. Tout le passé défile devant elle, comme il arrive dans les fortes émotions qui précipitent les unes sur les autres les images pressées de notre vie. Ce grand garçon, si gai, si ardent, pour qui, veuve toute jeune, elle a uniquement vécu, elle n'a pas cessé de l'appeler chaque jour, de prier chaque jour pour sa paix éternelle, de mériter chaque jour pour lui. Car il lui a laissé une lourde charge.

Dans sa vieille maison de la Colombière, héritage des Bermance, voici qu'elle reçoit la nouvelle de la mort d'André à l'Hartmanswillerkopf : il y aura trois ans à la Noël, trois ans et son cœur est déchiré comme au premier jour. Appelée par la fiancée qu'il a laissée en Alsace, Maria Ritzen, elle s'en est allée en pèlerinage à sa tombe. A Thann, elle apprend, de la bouche même de cette pauvre Maria tremblante, et si douloureuse dans son aveu, comment, la veille du départ pour l'attaque dont il ne devait pas revenir, lui ayant mal dit adieu à la soirée de famille et l'ayant vue toute contractée comme si elle l'aimait moins quand, au contraire, elle se raidissait pour cacher sa peine et ne pas l'affaiblir lui-même, il est entré dans la chambre de la jeune fille qui venait de s'y retirer, seulement

pour l'embrasser une fois encore, et, attendri par ces nouveaux adieux, tout chargés d'an-goisse, il y est resté jusqu'au matin. Maria elle-même lui a confié sa faute, la prenant toute pour elle, voulant en libérer le mort. Et complétant son aveu, elle lui a, dans l'épou-vante, annoncé sa maternité prochaine.

« Ai-je bien ou mal agi en l'emmenant avec moi, se demande Mme Bermance tourmentée de scrupules, en l'installant chez moi comme ma fille, en recevant le nouveau-né comme mon petit-fils? André, c'est pour toi que je l'ai fait. Je ne pouvais pas abandonner celle qui était devenue ta femme, ni le petit être qu'elle portait dans sa chair. Tu étais responsable devant Dieu, et aussi devant les hommes. J'ai pris ta responsabilité devant les hommes afin de soulager ta responsabilité devant Dieu. Je l'ai prise sans réserves, et c'est bien de cela qu'on m'a blâmée. Comme il est difficile de suivre le droit chemin et de servir la vérité! Pouvais-je laisser Maria perdue dans une ville avec son enfant, quand tu l'aurais épousée, quand tu aurais pris cet enfant sur ton cœur? Ma famille me repousse. Ma sœur Suzanne ne vient plus me voir. Mes relations de Grenoble m'ont délaissée, sauf mon vieil ami, l'avocat Lancey, qui continue de me conseiller, mais qui ne conduit plus ici sa femme ni ses filles. On m'accuse de causer du scandale en prenant chez moi la... l'amie de mon fils, en traitant comme légi-

time un enfant naturel. J'ai continué ton œuvre sur place. Et quand je regarde ton petit André — comme il rit là-bas, devant le feu! — je vois la maison et la race qui durent, et il me semble que là-haut Dieu se laisse toucher... »

Maria, un peu plus loin, surveillant les mouvements désordonnés du petit, lui a retiré son manteau pendant qu'il s'agite afin de le lui remettre dans la voiture. Elle aussi laisse courir ses pensées qui ne remontent pas le cours du temps, mais franchissent les distances et s'en vont d'un vol sûr, comme les cigognes, au pays de son enfance, dans cette Alsace qu'elle évoquait tout à l'heure. Au cimetièrre de Moosch, où sont ensevelis les chasseurs, les morts ne se sont-ils pas réveillés au son des cloches? Elle voit André, son André, redescendant de l'Hartmann et lui offrant un peu de terre et une branche de sapin qu'il a pris sur le sommet. L'Alsace a fait leurs fiançailles. Elle ne peut l'imaginer que vivant. Sa jeunesse, déjà, répugne aux visions funèbres, se détourne d'elles. Et dans le vieux logis de Thann, que se passe-t-il en ce moment? Son père a dû revenir de la fabrique et dire : — Nous sommes Français pour toujours... — Sa mère surveille la cuisinière pour que le repas du soir soit digne de l'armistice. Sa sœur Lissel et ses deux petits frères Frantz et Nickl, ou plutôt

François et Nicolas — car ils ont droit au prénom français tout entier — évidemment, sont allés voir passer les soldats. N'auront-ils pas tous un souvenir pour la fugitive qui les a quittés depuis plus de deux ans et demi? Ses parents ne lui pardonneront-ils pas dans l'immense joie de la libération? Ne la rappelleront-ils pas afin qu'elle aussi connaisse la libre Alsace en fête?...

Mme Bermance, qui la regarde avec bonté, surprend aux lueurs du brasier une larme dans ses yeux :

— A quoi pensez-vous, Maria?

— A mon pays.

Elle l'a dit si simplement, si naïvement... Son pays n'est donc pas cette belle vallée qui s'allonge au bas de la pente, qui commence de se perdre dans l'ombre, où elle a été reçue comme la femme d'André Bermance, où son fils est né comme un descendant des Bermance? Elle ne cherche pas à se reprendre quand elle a compris la portée de sa réponse. Mais elle se rapproche et tout doucement murmure :

— Pardon, madame. Je suis bien ici.

Pourquoi dit-elle : Madame, quand elle a été formellement autorisée à se servir d'un autre titre? Par respect, par pudeur, par humilité. Il manque à leurs liens la consécration religieuse et sociale dont on ne se passe pas impunément. Et les deux femmes n'ont jamais cessé de le ressentir ni d'en souffrir.

Cette souffrance même, que Mme Bermance estime équitable, n'est-elle pas encore une occasion de mériter pour celui qui n'a pas cessé d'avoir besoin d'elle?

Les collines qui s'opposent sur les deux rives de l'Isère se sont tour à tour embrasées. L'exemple donné par la Claudine a été suivi. Ce grand feu qui brille là-bas au confluent des trois vallées, c'est Montmélian qui l'allume. Cet autre est au-dessus de la Chapelle-Blanche. Il y en a un au château de Bayard, un autre à la tour de Pontcharra, un autre au-dessus du fort Barraux. Mais ces Savoyards sont intrépides, car voici qu'une clarté couronne la Roche du Guet : ils n'ont pas mis beaucoup de temps pour y grimper.

Le soir est venu, et les cloches sonnent toujours, et tous ces feux, dans la nuit qui monte, font de rouges torches mouvantes. Au front, comme tous nos jeunes gens doivent respirer mieux !

Cependant les villages, maintenant, scintillent comme des constellations. Ils ont beau être éclairés à l'électricité par les Forces motrices du Haut Graisivaudan : tant d'éclat n'est pas naturel. Parbleu ! on illumine. Comment n'y avait-on pas pensé ? Chapareillan-bourg est déjà tout brillant et flamboyant, Chapareillan-campagne ne doit pas être en reste. Et l'on redescend en hâte. Le petit André, revêtu du chaud manteau

bleu, est mis en carrosse et, comme la voiture d'enfant est assez grande et confortable, on lui donne pour compagnon Pierrot, qui est le fils de Pierrette Noir. Maria a pris le guidon. Les deux bambins sont très excités. Une haie de femmes les entoure. On parle, on jabote, on crie, on se pousse, on se hâte, on se bouscule. Il faut toute la vigueur de Maria et la protection de Mme Bermance pour que la précieuse charrette arrive sans encombre.

Gertrude, la cuisinière, toujours geignarde et mécontente, Josette, la femme de chambre, qui est la fille aînée de la Claudine, attendent avec impatience le cortège.

— Il paraît, madame, explique la première, qu'on met des drapeaux aux fenêtres.

Elle n'a pas posé la question sans méchanceté. Elle sait bien qu'on ne pavoise pas les maisons en deuil. Elle croit embarrasser sa maîtresse. Mme Bermance est devenue toute rouge. Elle interroge des yeux Maria décontenancée. Et puis, sans demander l'avis de personne, elle prend sa décision. Son fils qui est toujours présent à son esprit la lui a dictée :

— Eh bien, il y a des drapeaux au grenier, Gertrude. Et peut-être aussi des lanternes véniticiennes. J'irai moi-même les chercher.

Elle y monte, en effet, ne laissant à nul autre le souci de décorer la maison. André est mort pour cette victoire si chèrement

conquise que l'on célèbre aujourd'hui : comment sa demeure ne serait-elle pas ornée et illuminée?

Lorsque le petit apprend ces préparatifs, il bat des mains comme là-haut sur la colline quand la flamme a jailli. Et le soir, après le dîner, ces dames ont toutes les peines du monde à le mettre au lit. De sa voix aiguë, il répète à satiété :

— Coches, coches, feu, feu.

Il a vécu pour deux cette journée unique dont il ne se souviendra pas. Sur son sommeil agité les deux femmes se penchent. Et comme Mme Bermance lève les yeux sur Maria, elle n'a pas besoin de lui demander encore : à qui pensez-vous? tant il est aisé de le deviner. Alors, prise de compassion, elle lui tend la main :

— Vous irez, Maria, vous irez.

Surprise, celle-ci proteste :

— Mais où, madame?

— Dans votre pays.

Cette fois, Maria ne proteste plus :

— Oui, chez nous, ce doit être beau ce soir.

— Vous y retournerez un jour.

— Oh ! madame, le croyez-vous?

— Votre père pardonnera.

— Le croyez-vous, madame, vraiment?

— Il pardonnera à cause de l'Alsace. Voulez-vous que je le lui demande?

A mi-voix, Maria soupire :

— Oui, madame, demandez-le-lui.

Elles se taisent. Une angoisse nouvelle les étreint, tandis que le chemin est tout sonore de chansons qui passent, et c'est une angoisse venue de la paix même, qu'elles ressentent toutes deux confusément, qu'elles seraient bien embarrassées d'analyser et de se communiquer l'une à l'autre. Qu'arrivera-t-il de l'avenir? Qu'arrivera-t-il de l'avenir de cet enfant qui leur est confié? La guerre les protégeait encore par la contrainte qu'elle imposait à tous, par le don de soi qu'elle exigeait de tous, par tous les sacrifices et par toutes les indulgences aussi qu'elle impliquait. Maintenant, on va rentrer dans la vie normale, mais on y rentrera avec le lourd héritage de la guerre. Elles ne se disent pas tout cela, elles ne devinent pas tout cela, mais un instinct secret les avertit des difficultés futures et, malgré qu'elles ressentent en elles cette joie de la délivrance dont tout le pays est secoué après quatre ans et demi d'enfante-ment, elles éprouvent en face des lendemains obscurs une indicible inquiétude.

II

LE RETOUR EN ALSACE

Le train entre en gare de Belfort. Maria prend sa couverture de voyage et sa valise et, aidée par un sergent empressé dont elle ne peut refuser les services, elle descend le marchepied. Est-ce la nuit passée en wagon, ou l'air vif de ce matin de décembre, qui lui pâlit les joues et lui cerne les yeux? Le cœur lui bat comme après une ascension trop rude sur la pente du Granier, comme ce jour de l'armistice où elle a tant couru pour rejoindre son fils sur la colline de Bellecombe. Elle va se retrouver en face de son père qu'elle n'a pas revu depuis trois ans bientôt.

Mme Bermance avait tenu parole et sollicité, une fois encore, le pardon des Ritzen. Dans la joie de la délivrance et de la paix, serait-il possible de ne point pardonner? Une lettre, enfin, était venue de Thann, une lettre très digne, un peu apprêtée, qui remerciait avec effusion Mme Bermance de sa sollicitude et de son initiative et qui convenait de l'influence des événements sur nos senti-

ments intimes : un Alsacien se devait à lui-même d'abandonner ses plus justes ressentiments dans une heure aussi solennelle ; Maria pourrait donc revenir en Alsace où elle retrouverait sa place au foyer de famille. Qu'elle y vînt seule, et chacun dans la vallée se réjouirait de son retour. Après, on aviserait...

Qu'elle y vînt seule : c'était l'unique allusion à son enfant qui n'était pas compris dans l'amnistie accordée. Elle avait pensé tout d'abord refuser cette acceptation incomplète, mais Mme Bermance avait insisté pour qu'elle partît, l'engageant à se réconcilier sans retard avec ses parents et lui promettant de garder le petit André pendant son absence. Ainsi avait-elle consenti, non sans quelque appréhension, au départ.

Belfort : là elle venait, enfant, prendre un air de France, effleurer de sa main l'uniforme d'un officier français. Déjà, c'est la porte de l'Alsace. Cependant elle tremble à la sortie de la gare. Elle a aperçu, d'un coup d'œil rapide, son père qui l'attend. Mais comme il a vieilli et grisonné ! Déjà il s'approche d'elle, droit, raidi, contraint, et sans une parole veut lui prendre ses bagages. Vont-ils demeurer ennemis ? Elle appelle, et c'est comme un cri de détresse :

— Père !

— Mariele, ma petite, murmure l'Alsa-

cient, retrouvant tout à coup le diminutif dont il se servait quand elle n'était qu'une enfant.

Elle en est bien sûre : il a eu comme un sanglot étouffé. Il a posé la valise à terre, il tient sa fille à pleins bras, et pourtant, dans la vie ordinaire, il est très maître de lui et ne montre pas volontiers ses émotions. Sa fille qui était sa joie, qu'il couvait du regard comme la fleur de son foyer, sa fille qui l'avait frappé dans son honneur et dans son orgueil, voici qu'elle est revenue, voici qu'elle est de nouveau à lui. Qui donc, maintenant, la lui enlèverait ? Et toute sa tendresse paternelle remuée se révèle dans sa rude étreinte.

— Tout le monde va bien à la maison ? s'informe craintivement Maria.

— Tout le monde t'attend. C'est grande fête, tu verras.

— Oui, c'est grande fête en Alsace.

— Ta sœur Lissel est une jeune fille. Frantz et Nickel ont grandi, et la mère est toujours la même, la chère créature. Après la messe, ce matin, elle doit te confectionner un gâteau.

Il sourit, d'un bon sourire rassurant. Quand il est de bonne humeur, il sait inspirer sympathie et confiance. Puis, avec respect, avec une nuance même de vénération, il demande des nouvelles de Mme Bermance, « cette noble femme ». Maria, frémissante, espère une autre question. Elle l'espère, elle la guette, elle l'attire de tout son désir tendu.

Car, cette question, ce serait, alors, le vrai pardon, celui qui efface, celui qui partage le poids des jours. Mais la question n'est pas posée. M. Ritzen ne s'est pas enquis du petit. Pourquoi s'en serait-il enquis? Et comment admettrait-il son existence irrégulière? Maria n'a-t-elle pas été invitée à venir seule? Le silence retombe entre le père et la fille, un silence où chacun entend le cœur de l'autre. Et, s'étant à peine revus, ils sont déjà séparés.

M. Ritzen, mécontent, montre l'automobile luxueux où le chauffeur a déjà rangé les bagages de Maria :

— Mon patron, M. Helding, nous a offert sa voiture. Sa femme et sa fille t'adressent la bienvenue.

Cette voiture, Maria la connaît bien. Elle lui avait été pareillement prêtée pour ramener Mme Bermance de Bussang, et, plus tard, pour s'en aller, pour s'enfuir avec elle. Et tandis que son père propose à son souvenir leurs hautes relations de la vallée, elle ne revoit que les heures tragiques de son passé. L'automobile démarre et, pendant qu'il traverse la ville, M. Ritzen expose déjà ses projets :

— Nous déjeunerons à Masevaux, chez Mme Armé. Je dois lui faire une proposition de la part de M. Helding au sujet de son usine. Déjà l'on s'occupe de l'avenir de l'Alsace. Peut-être irai-je moi-même un jour

prochain m'installer à Mulhouse pour reprendre avec le fils Siegel sa filature que les Allemands avaient confisquée et dont ils ont emporté presque tous les métiers. Notre amie Mme Siegel, le désire. Son fils Anselme est encore bien jeune pour une telle direction. Tu sais qu'après son évasion il s'est engagé dans l'armée française. Il s'est très bien conduit. Il est maintenant au 4^e régiment de zouaves, et il est entré à Strasbourg. Il sera bientôt libéré. Ah !

Ce *ah!*... contient toutes ses désillusions paternelles : ah ! si Maria l'avait écouté, elle serait aujourd'hui la fiancée, peut-être la femme d'Anselme Siegel ; ah ! les jeunes filles devraient bien se fier à leurs parents ; ah ! elle aurait servi par surcroît la fortune de sa famille à quoi lui-même a tant travaillé ; ah ! le malheur était entré dans sa maison et maintenant il ne faut plus songer à un si bel avenir. Cependant il s'est proposé lui-même à Mme Siegel comme associé. Maria se tait : pourquoi lui parle-t-on d'Anselme Siegel ? Ne sait-on pas que son unique amour repose sous la terre d'Alsace ?

Masevaux est un joli bourg presque au débouché de la vallée de la Doller. Mieux que Thann, parce que moins exposé, il a tenu le rôle, pendant la guerre, de petite capitale des trois vallées reconquises. Là se rassemblaient, plus encore qu'à Thann ou à Dannemarie, les

visiteurs de marque qui venaient prendre sur place une leçon de fidélité alsacienne. Ils se pouvaient croire dans une vieille petite cité de France où s'étaient conservées, comme de beaux fruits dans un cellier, les plus pures traditions, et le bon goût, et l'art de plaire et de recevoir. Mme Armé, spécialement, tandis que son mari avait quitté l'industrie pour prendre rang d'interprète dans un état-major français, avait ouvert à tous, officiers ou soldats de passage, alliés et même neutres qu'il fallait convaincre, sa maison, sa vaste et confortable maison aux balcons fleuris selon la mode du pays, qui s'élève à la sortie de la ville, sur la première pente de la route Joffre aménagée pour réunir, hors des vues de l'ennemi, la vallée de la Doller à celle de la Thur. Elle reçoit Maria qu'elle avait rencontrée auparavant chez les Helling, avec cette exubérance délicate qui fait son charme et qui est bien de sa race fine et sensible :

— Alors, mademoiselle, vous nous aviez oubliés? Vous vous croyiez là-bas davantage en France. On ne peut l'être plus qu'ici. Embrassez-moi.

Elle zézaye légèrement en parlant et, passant d'un sujet à l'autre comme un oiseau saute de branche en branche, elle fait part à ses hôtes de ses plus récentes impressions :

— Vous savez que j'étais à Colmar lorsque le général de Castelnau y est entré.

— Mais vous n'étiez pas à Mulhouse, lui reproche M. Ritzen.

— En effet, je n'étais pas à Mulhouse. Racontez Mulhouse à votre fille, et je lui raconterai Colmar.

On sert un de ces pâtés chauds — veau et jambon sous un craquant feuilletage — qu'on ne réussit parfaitement qu'en Alsace. Et voici que, tout en mangeant, s'évoquent les *heures merveilleuses* de la délivrance. Depuis le 11 novembre, les trois vallées vivaient dans une fièvre d'attente. Quatre ans elles avaient été séparées du corps même de l'Alsace, connaissant le privilège d'être libérées les premières. Mais, comme les tronçons vivants se recherchent, elles supportaient mal d'être ainsi détachées. On était dans l'angoisse de ce qui se passait de l'autre côté des lignes, derrière les Vosges, à Mulhouse, à Colmar, à Strasbourg. Par les correspondances ou les journaux reçus de Suisse, par les déserteurs, filtraient des nouvelles peu rassurantes, qui révélaient les persécutions, les emprisonnements, les séquestrations, tout le régime de terreur imposé par l'Allemagne, et chacun tremblait pour ses frères, ses parents, ses amis, pour tous ses compatriotes inconnus. Brusquement le rideau était tiré : on allait savoir, on allait voir, de ses yeux voir, on allait reprendre l'existence commune comme dans un bon ménage où le mari rentre après

la guerre. Les troupes se massaient dans les villages, à Wesserling, à Saint-Amarin, à Moosch, à Willer, à Bitschwiller, à Thann, prêtes à franchir l'ancienne frontière des tranchées. L'armistice avait fixé l'heure de la marche en avant au 16 novembre à minuit. Dès le 17 au matin, le 2^e armée — l'armée de Verdun — ferait son entrée solennelle à Mulhouse. Mulhouse serait ainsi la première ville réoccupée, Mulhouse déjà conquise deux fois en 1914, et plus malheureuse à la suite de ces conquêtes mêmes qui lui avaient valu d'être piétinée davantage sous la botte allemande parce qu'elle n'avait pas caché son élan et son enthousiasme.

— Ah ! rapporte M. Ritzen le visage tout illuminé d'un large sourire, je n'oublierai jamais cette journée. La veille au soir, M. Helding me fait appeler et il me dit : — Ritzen, j'ai une place à vous offrir. — Pour aller où, monsieur Helding ? — Pour aller à Mulhouse, Ritzen. — Oh ! monsieur Helding, j'irais à pied à Mulhouse, j'irais même à genoux. — Vous irez en voiture, Ritzen. Nous sommes trois, Mme, Mlle Helding et moi ; j'ai cinq places, j'emmène Mme Siegel qui est de Dornach, et je vous emmène si vous voulez. — Comment ne voudrais-je pas, monsieur Helding?... Nous devions partir à sept heures du matin. Je n'ai pas fermé l'œil de toute la nuit. Une nuit froide mais limpide, où les étoiles remuaient d'aise dans le ciel, une nuit

féerique, et toute pleine de chansons que chantaient les soldats cantonnés et les jeunes filles dans les maisons. Quand j'ouvrais ma fenêtre pour surveiller le temps, j'entendais toute cette musique mêlée au bruit de la Thur. Enfin, l'aube est venue, et nous partons. Au delà de Thann, c'est le désert du champ de bataille : partout des trous d'obus, des fils de fer brisés, des chevaux de frise. La rupture de la route hâtivement refaite nous indique la ligne des tranchées. Maintenant, nous longeons des abris boches et tout un butin à l'abandon, casques, bandes de cartouches, même un petit minenwerfer. Il faut tout le temps corner pour dépasser les carrioles bourrées de gens qui vont à Mulhouse avec des cargaisons de drapeaux tricolores. Nous traversons la forêt de Nonnenbrüch où sont les fameux puits de potasse, toute pleine encore d'ouvrages de défense. Voici Lütterbach, déjà pavoisé, et voici le faubourg de Dornach par lequel nous entrons en ville. Au pont, Mme Siegel veut descendre. Son domaine de l'Abbaye est là. Elle descend, elle est reconnue : — Vous êtes vivante, Mme Siegel? On nous avait dit que vous étiez morte dans un camp de concentration... Les Boches nous représentaient comme des martyrs. Nous, les habitants des trois vallées, des martyrs, madame Armé !

Et le sourire s'épanouit en un rire sonore à la pensée de la grossière supercherie allemande. Maria, toute reprise par le pays natal,

boit ce récit, mais elle y ajoute un personnage. Mme Bermance, à Chapareillan, lui a montré le journal écrit par André au début de la guerre. Lui aussi, avec son bataillon de chasseurs, est entré par ce faubourg dans Mulhouse. Il y est entré après s'être battu. C'était le 20 août 1914. Une jeune fille qui distribuait des cigarettes à ses hommes lui a dit, se souvenant du premier départ des Français le 8 août : — Cette fois, monsieur l'officier, vous resterez? — Et il l'a promis. Alors elle l'a embrassé. Et il a tenu sa promesse : il est resté pour toujours en Alsace. Maria est jalouse de cette inconnue. Mais comment, de l'automobile de M. Helding, n'ont-ils pas vu, à Dornach, ce revenant?

— Nous traversons la ville, reprend M. Ritzen. Ce n'est pas possible : on l'a roulée dans un immense drapeau comme un enfant dans une couverture. Il y a partout les trois couleurs : aux fenêtres, sur les façades, sur les toits, en guirlandes au-dessus des rues, en cocardes sur les chapeaux, en rubans sur les cheveux ou sur les poitrines, en joujoux aux mains des enfants. Où donc a-t-on pris tout ce bleu, tout ce blanc et tout ce rouge? On a dû tailler dans les tentures, les rideaux, les draps, les châles. Les jeunes filles ont remis le costume national : la jupe rouge ou verte, retenue par deux bretelles, le corsage de soie lacé sur un plastron pailleté, et la grande coiffe. Tout le monde reparle français. Et

tout le monde crie : Vive la France ! Et comme elle s'explique, la joie de Mulhouse ! Mulhouse a vu la guerre de près en 1914. Mulhouse ne pensait pas redevenir française sans être bombardée et brûlée. Mulhouse s'y attendait et Mulhouse était prête à subir ce terrible traitement. Et Mulhouse passe à la France sans recevoir un obus. Tout de même c'est un prodige. Il n'y a que la France pour opérer de ces miracles-là.

— Oui, constate Mme Armé avec un soupir d'envie, vous avez eu de la chance, monsieur Ritzen, d'assister à la première entrée.

— Tout à coup, les clairons sonnent. Ah ! les clairons, madame Armé, ils n'en ont pas en Allemagne. Leurs fifres, ça déchire les oreilles. Le clairon, ça vous met debout un moribond. Et la foule crie : les voilà ! Nous sommes portés par la foule comme par une vague jusqu'à la rue Sauvage. C'est de là que j'ai vu le défilé. Un défilé comme personne n'en a jamais vu. Un défilé sous les fleurs. Mais, où donc avait-on cueilli toutes ces fleurs ? Quels jardins avait-on pillés ? C'étaient surtout des chrysanthèmes, des blancs, des violets, des mauves, des bruns, des rouges. D'habitude on en fleurit les tombes. Cette fois on en recouvrait les vivants. Nos soldats marchaient sur les fleurs, ils avaient des fleurs aux fusils, ils avaient des fleurs à la ceinture, aux courroies du sac, aux bidons, aux cartouchières, ils avaient des fleurs dans

la bouche. De quels pas ils marchaient, mon Dieu ! Chers petits soldats qui portaient la trace des combats, des marches, des fatigues sans nombre sur leurs pauvres figures mangées et pâles et qui pourtant se redressaient avec un orgueil magnifique, comme s'ils avaient conscience d'avoir sauvé le monde ! Et ils marchaient dans une acclamation délirante qui les enveloppait comme d'une voix humaine, la voix de tous les cœurs délivrés. Alors j'ai vu, devant moi, un grand cavalier qui se baissait. Il a pris à pleins bras une petite fille qui s'était glissée presque entre les jambes de son cheval, il l'a soulevée en l'air et assise sur sa selle devant lui. On a pleuré de joie. Jamais un officier allemand n'aurait osé un geste pareil. C'est à ces gestes-là qu'on reconnaît la France.

Maria ne retrouve plus son père. Il parle, il s'élançait, il devient lyrique. Toute l'Alsace est-elle ainsi transformée ? Elle imagine la joie d'André Bermance rentrant dans Mulhouse. Qu'elle a de la peine à le recoucher dans sa tombe ! A lui, pourtant, et à ses camarades est due la libération de son pays, et il n'est pas assez question d'eux dans les récits qu'on en fait. M. Ritzen est déjà redescendu à des intérêts plus pratiques.

— Nous n'avons heureusement pas trouvé, M. Helling et moi, que Mulhouse eût souffert dans son industrie autant que nous le redoutions. La plupart de ses filatures, de ses tis-

sages de coton, de ses fabriques de produits chimiques, de ses ateliers de construction de machines, de ses teintureries, utilisés pendant la guerre, travailleront bientôt à plein rendement. Savez-vous, madame Armé, que je compte m'installer bientôt à Mulhouse avec le fils Siegel?

Il va développer ses plans auxquels il pense intéresser les usines de M. Armé. Son hôtesse ne le laisse pas s'engager dans cette voie, car elle n'a pas encore *raconté* Colmar : mais cette brusque offensive écourte sa narration :

— Colmar, n'est-ce pas? dit-elle de sa jolie voix chantante, est la plus belle ville d'Alsace.

— Après Thann et Strasbourg, proteste M. Ritzen que possèdent le patriotisme local et le respect de la capitale.

— Oh ! non, voyons, c'est Colmar avec ses vieilles maisons, ses arcades, ses pignons, ses cloîtres, ses fontaines. Colmar est la plus alsacienne de toutes. Et Colmar est aussi la plus française de toutes : là, pas d'immigrants. La France lui a envoyé le général de Castelnau. Tout le monde savait déjà qu'il avait perdu trois fils à la guerre et qu'il avait sauvé Nancy. On l'admirait, on l'aimait à l'avance, non seulement comme chef, mais avec une nuance spéciale de tendresse pour ses sacrifices paternels. Il faisait un temps radieux, ce dimanche 22 novembre, quand il est entré. J'étais devant le théâtre, bien placée pour le voir : un peu raccourci sur son grand

cheval, un peu tassé, avec un air de vieux grognard, une épaisse moustache blanche, le teint coloré, les yeux si bleus, quelque chose des portraits de Bourbaki ou de Mac-Mahon, qui plaisait en ne déconcertant pas la population par un type nouveau, en lui rappelant au contraire les généraux classiques de l'ancienne armée. Ce quelque chose, pourtant, était relevé par un ton vieille France qui nous reportait plus loin, jusqu'aux anciens gouverneurs du pays. En tête du cortège, marchaient ou plutôt voltigeaient trois cents Alsaciennes en costume national : elles touchaient à peine le sol, elles avançaient d'un pas rythmé comme si elles désiraient de voler. Puis venaient trois cents vétérans qui se redressaient sur le tas de leurs années, comme sur un piédestal. Et l'on se montrait l'abbé Wetterlé, le dessinateur Hansi qu'on n'avait pas revus depuis la déclaration de guerre, et la fille du député Jacques Preiss mort en prison. Je ne vous parlerai pas du défilé : il a dû ressembler à celui de Mulhouse. Les fantassins des 43^e, 127^e et 327^e régiments — vous voyez, j'ai retenu les numéros — marchaient comme des chasseurs. Ils avaient des ailes aux jambes. On les aurait tous embrassés, et je crois bien que, le soir, ils le furent tous en effet. Cependant le général les saluait de l'épée sans discontinuer, d'un geste large, grave et plein de respect, afin que chacun eût sa part. Voilà qui n'est pas allemand non plus, monsieur

Ritzen : un grand chef comme celui-là qui salue tous ses soldats et leur fait hommage de la victoire.

« Et les morts? » songe Maria.

— Les Alsaciennes, achève Mme Armé, d'abord les petites, et puis les grandes, avaient bien envie de danser, le soir venu, après que le vin d'honneur eut été servi dans la salle des Catherinettes. Elles ne s'en étaient pas privées l'après-midi dans les jardins de la préfecture et sur le tennis de M. de Puttkammer. Mais le soir, elles n'osaient pas, à cause du général de Castelnau qui était présent. Vous comprenez : elles pensaient à ses trois deuils. Mais le général a bien deviné leur désir. Alors, il a dit de sa grosse voix : — Eh bien, mais il faut danser. — Et l'on a dansé une bonne partie de la nuit dans Colmar tout lumineux.

A peine débarquée en Alsace, Maria est comme aspirée par un tourbillon de fête. Elle n'entend parler que de réjouissances, de revues, d'illuminations. N'a-t-elle pas eu tort de quitter le calme Chapareillan? Sa robe noire et ses pensées n'offrent-elles pas un trop évident contraste avec ce décor de joie et cette exaltation collective? Après le déjeuner, elle remonte en automobile avec son père.

— Surtout prenez la route Joffre, a recommandé Mme Armé. Elle est meilleure, et Mlle Ritzen ne la connaît pas.

Cette route a été construite pour les besoins militaires. Elle est commode et pittoresque. Après une première pente au-dessus de Masevaux, elle redescend sur Bourbach-le-Haut et Bourbach-le-Bas, hameaux tassés dans les fonds, et dominés par une vieille petite chapelle qui est un lieu de pèlerinage. Puis elle monte dans les futaies pour atteindre le col d'où l'on découvre la vallée de la Thur et, au delà, les montagnes aux pentes arrondies et boisées, le ballon de Guebwiller, le Sudel, le Molkrenrain, l'Hartmanswillerkopf. La brume que fendait la voiture au départ se désagrège au cours de l'ascension. Un pâle soleil la traverse, comme un sourire sur un visage en deuil. A des détails plus encore qu'à l'ensemble du paysage, Maria se retrouve chez elle : c'est la couleur rouge de la terre des Vosges, c'est l'odeur spéciale des sapins. Enfin, elle aperçoit sa vallée entre les branches moussues des arbres. A un tournant, son père donne un ordre d'arrêt.

— Eh bien, Mariele, tu es chez toi.

A l'endroit où ils se sont arrêtés, les fûts des sapins rassemblés semblent porter une voûte, comme des colonnes de cathédrale. Des bûcherons en ont abattu quelques-uns. Ils ont allumé du feu avec les branchages. Un parfum de résine caresse les narines.

— Le soir de l'armistice, rappelle M. Ritzen, on a fait de grands feux sur les montagnes, comme à la Saint-Jean.

— En Dauphiné aussi, répond Maria, qui cherche à échapper à l'emprise dont elle sent le poids, non pas lourd mais trop doux, sur ses épaules.

Elle se penche vers Bitschwiller qui est dans le bas, reconnaît la villa luxueuse des Helling, puis relève les yeux vers les contreforts de l'Hartmann. Elle ne peut voir encore ni le village de Moosch sur la gauche, où son amour est enseveli, ni la ville de Thann, sur la droite, où son enfance et sa jeunesse se sont écoulées. Une sorte d'angoisse la saisit : maintenant elle a peur de ce retour qu'elle a tant désiré.

L'automobile, cependant, achève la descente. Bientôt il approche de Bitschwiller pour tourner à droite dans la direction de Thann. Alors, une pensée la tourmente qu'elle n'ose formuler à son père, mais l'heure passe ; elle se décide :

— Père, je voudrais aller à Moosch avant d'arriver à la maison.

— Pourquoi? demande M. Ritzen, qui a compris, tandis qu'une lueur de colère passe dans ses yeux.

— Vous le savez bien.

Il esquisse un geste de refus. Vont-ils se heurter si vite? Tous deux sont obstinés et tendus. D'un ton douloureux et câlin, — et c'est la première allusion faite à celui qui est pour elle, non pas un amant, mais un mari, — elle ajoute :

— Il n'y a pas que lui, père. Il y a tous les morts pour l'Alsace.

Soit qu'il cherche un terrain de conciliation, soit qu'il veuille se montrer équitable, il acquiesce brusquement :

— C'est juste.

Il n'a que le temps de commander au chauffeur de prendre à gauche : le croisement des routes est là.

Au cimetière de Moosch, rien n'est changé. L'immense drapeau tricolore, presque décoloré par les intempéries, continue de flotter au-dessus du triangle en pente. Rien n'est changé, sauf que les tombes sont plus nombreuses et qu'un tertre a été aménagé pour les soldats américains, uniformément enterrés sous une croix blanche et un rectangle de gazon clair. Maria s'est rendue tout droit à la place qu'elle connaît bien. Elle y trouve des fleurs fraîches : ses amis de la vallée n'ont pas oublié le capitaine André Bermance. Elle n'ose prolonger sa visite, de crainte de contrarier son père dont la présence la gêne. Elle doit partir sans une larme, avant que l'émotion ait pu jaillir de son cœur oppressé par trop de souvenirs.

Puis l'automobile reprend la route de Thann. Maria salue tout bas la mince flèche ajourée qui perce le ciel, et c'est le retour à la maison. Mme Ritzen sort de la cuisine, un

peu rouge, s'essuyant les yeux avec son tablier et, avant d'embrasser sa fille, elle implore d'un regard l'autorisation de son mari.

— Elle accommodait le veau gras, explique en riant M. Ritzen, en l'honneur de l'enfant prodigue. Mais le veau gras est une oie farcie.

Mme Ritzen n'est pas inventive. Elle se contente de répéter : « — Maria, mon enfant. » Et Maria se blottit contre cette tendresse maternelle dont elle a douté, et qu'elle retrouve si chaude, et qu'elle connaît maintenant elle-même. Sa sœur Lissel se précipite à son tour, après avoir, toutefois, déposé avec précaution des bibelots et des cadres dont elle avait les mains pleines, comme si elle procédait à un déménagement. Et c'est bien vrai qu'elle déménage : elle s'était emparée de la chambre de Maria, qui est spacieuse, et elle doit réintégrer la sienne, plus petite et moins claire.

Elle ne l'a peut-être pas accepté de très bonne grâce, mais elle fait bonne figure à la revenante, et même elle est la première à remarquer sa beauté nouvelle :

— Oh ! Maria, ce que tu es jolie !

M. et Mme Ritzen s'étaient contentés de retrouver leur enfant. Lissel, qui use les miroirs en s'y regardant, prend du champ pour mieux contempler sa sœur rougissante qui proteste : — Voyons, Lissel, voyons... Mais la jeune fille est impitoyable. Oui, son aînée s'est

épanouie : elle paraît plus grande, mieux proportionnée, plus harmonieuse. Elle souffre d'être ainsi désignée, comme d'une inconvenance. Son père, alors, remarque sa toilette sombre :

— Tu as d'autres robes, j'espère?

Maria, prompte à s'effaroucher, répond :

— Je n'ai que des robes noires.

Mais Lissel, qui ne soupçonne rien du drame familial, arrange déjà les choses ingénument :

— Nous t'habillerons en Alsacienne, voilà tout. C'est la mode maintenant, nous avons toutes repris le costume national. Tu comprends, c'est un hommage à la France. Je t'ai déjà préparé le corsage, le jupon et la coiffe quand j'ai su que tu venais. Viens les essayer et te reposer dans ta chambre. Tu sais, je l'avais prise : on y est commodément.

Elle entraîne sa sœur, à qui elle explique qu'il y a du monde à dîner : Mme Siegel et sa fille Lisbeth qui occupent la pièce du bas — celle qui, jadis, était réservée à André Bermance — parce que leur maison de Mulhouse a été laissée en mauvais état par les Boches et qu'il la faut réparer ; M. et Mme Helling et leur fille Suzel, qui est fiancée à un officier d'artillerie ; le docteur et Mme Oberlin, de Wesserling.

— Oh ! du monde pour mon arrivée ! soupire Maria.

— Eh bien ! mais, c'est pour te mieux

accueillir. Les Holding te conduiront peut-être à Strasbourg. Le docteur Oberlin achèvera de te guérir, bien que tu n'aies pas l'air malade. Et père est en train de manigancer quelque chose avec Mme Siegel, quelque chose de très bien, puisque nous irions habiter Mulhouse.

— Vous quitteriez notre cher Thann?

— Nous quitterions notre cher Thann, et toi aussi, Maria, car tu ne vas plus nous abandonner. Mulhouse est une grande ville. Thann, c'était parfait pendant la guerre, parce qu'on y recevait des obus, mais depuis qu'on n'y entend plus le canon, c'est devenu tout petit.

Tout en bavardant, elle a aidé sa sœur à ranger son linge et ses vêtements. Et, tantôt sérieuse, tantôt rieuse, elle a réussi à lui passer le beau costume préparé : corsage de soie sur un plastron doré, jupe rouge, bas et souliers blancs, et, sur les beaux cheveux blonds, la haute coiffe aux rubans noirs.

— Tu es ravissante : l'Alsace des images, tu sais, l'Alsace qui embrasse un chasseur alpin... Je t'en supplie : reste ainsi.

A-t-elle voulu blesser la fiancée d'André? Mais non, elle s'amuse. Les deux garçons, François et Nicolas, sortis de l'école, font irruption dans la chambre : comme des chiens de chasse cloués sur place par la vue d'un gibier trop important, ils tombent en arrêt devant leur grande sœur ainsi parée et dont

la beauté leur en impose. Elle les doit rassurer et cajoler. Alors, François, le plus âgé, mis en confiance, lui explique :

— Il s'en est passé, des choses, depuis ton départ !

L'heure de se mettre à table est venue. Les invités sont là. Maria n'a plus le temps de se rhabiller. Elle se montrera donc en Alsacienne, et c'est un murmure d'admiration qui lui souhaite au salon la bienvenue. Les jeunes filles, Lisbeth Siegel et Suzel Helling, lui sautent au cou. Pourquoi ces banales caresses la font-elles ainsi rougir ? Elle s'accuse de complicité dans le mensonge en acceptant de pareils témoignages d'amitié. Lui seraient-ils donnés, si l'on savait ?... Du moins, avec Mme Bermance, vivait-elle dans la vérité. Et déjà Mme Siegel la complimente et l'accapare.

— D'un seul geste, vous effacez l'absence, mademoiselle. Éloignée de nous si longtemps, vous avez voulu reparaitre en costume de chez nous.

Pour recevoir ses hôtes, et spécialement son patron, M. Ritzen a exigé de l'économe Mme Ritzen qu'elle mît les petits plats dans les grands. Il a même quelque peu dépassé la mesure, et le foie gras était de trop après l'oie farcie. Mais, ni les enfants moins surveillés, ni Lissel, qui est gourmande, ne s'en plaignent. La conversation ne quitte pas l'Alsace. Mme Siegel, qui a passé plusieurs

jours dans sa maison de Mulhouse pour établir les devis des réparations, donne des détails sur le régime de fer qui a pesé sur la ville en punition de la trop belle réception des troupes françaises en 1914 et du mauvais accueil réservé aux soldats allemands.

— Cela a commencé, raconte-t-elle, tout de suite après le départ des Français. Dans le faubourg de Boutzwiller, *ils* ont fusillé des malheureux sans jugement, pillé et brûlé des maisons, sous le prétexte que des coups de feu avaient été tirés sur eux par la population civile. Et dès lors, les dénonciations et les condamnations n'ont pas cessé. Deux ans après, on condamnait encore pour les manifestations du mois d'août 1914. Quand la sœur Valentin, accusée de trahison pour avoir caché des soldats français dans l'ambulance qu'elle avait organisée au couvent de Riedisheim, fut conduite à la prison départementale, comme elle avait vergogne d'y entrer — on n'y était pas encore habitué — le secrétaire qui la reçut la rassura : — Jamais, lui dit-il, notre maison n'a été mieux fréquentée. Nous avons des avocats, des médecins, des prêtres, des officiers, des juges de paix, des religieux et des religieuses, des rentiers, des gens de bien et de toute condition. Ce n'est donc pas une honte...

— Je connais la sœur Valentin : qu'est-elle devenue, madame? questionne Mme Oberlin

au beau visage un peu jauni des madones espagnoles.

— Qui ne connaît pas la sœur Valentin? Elle fut condamnée et envoyée à Bûrchsäl, dans le grand-duché de Bade. Elle faillit y mourir, mais jamais, dans la cellule où elle était enfermée, elle ne douta de la victoire. Quand elle fut relâchée, le 17 novembre dernier, son gardien voulut encore l'effrayer : « En Alsace, lui affirma-t-il, vous trouverez la révolution. Clemenceau et Poincaré sont par terre, et Foch est en fuite... — Monsieur, répliqua-t-elle tranquillement, j'irai voir par moi-même. »

La sœur Valentin, dans sa prison, n'a pas mis en doute la victoire. Elle est ainsi l'image de l'Alsace qui, surveillée, gardée et trompée, fit de cette victoire des Alliés un dogme religieux. Après la cruelle odyssee de la sœur Valentin, Mme Siegel entreprend celle de Mgr Kannengieser, l'évêque de Mulhouse, qui passa trente et un mois en prison, et vingt et un en exil : arrêté le 4 août (1914), accusé d'espionnage au service de la France, traduit devant la haute cour de Leipzig, il est acquitté une première fois, mais l'autorité militaire le retient, reprend le procès, l'inculpe cette fois de haute trahison, le renvoie devant la cour de Leipzig qui, rendons-lui cette justice, l'acquitte encore. On n'avait à lui reprocher que l'esprit anti-allemand de ses livres. Ce second verdict n'est pas mieux

respecté que le premier. Le commandant de la forteresse d'Istein où il est détenu lui déclare qu'ami du traître Wetterlé, il restera en prison jusqu'à la fin de la guerre. En effet, on le transfère à Fribourg où il passe onze mois en cellule, sans être autorisé à recevoir une visite, pas même celle de son frère, ni à se rendre une seule fois à l'église. De là il est emmené à Strasbourg, puis au camp de Holzminden, la pire des prisons, puis ramené à Mulhouse. A Mulhouse, nouvelle instruction sur une prétendue lettre que l'abbé Wetterlé lui aurait écrite, et qui venait en réalité d'une infirmière de Lyon. Enfin il est relâché, mais pour être relégué en Westphalie, puis dans la Forêt-Noire. Quelques jours après son arrestation, afin de le frapper jusque dans ses biens, l'autorité militaire avait fait sauter sa magnifique villa de Mulhouse, qui contenait une bibliothèque de douze mille volumes, une galerie de tableaux et des meubles anciens.

— Il y a eu aussi bien des condamnations à mort, ajoute le docteur Oberlin.

M. Ritzen estime cependant que, pour la belle ordonnance d'un repas aussi savoureux, cette bonne Mme Siegel entraîne la conversation sur de bien tristes sujets, et qu'il serait plus à propos de parler des fêtes de la délivrance. Il trouve cette transition :

— Vous savez que le curé de Saint-Joseph, à Mulhouse, l'abbé Cetty, est mort de joie

le jour de l'entrée des troupes, le 17 novembre. J'y étais.

Et le voilà reparti sur le défilé de Mulhouse. Le docteur et Mme Oberlin étaient à Colmar. Les Helding, à qui leur quarante-chevaux et leurs hautes relations permettent des randonnées plus lointaines, ont poussé jusqu'à Strasbourg où ils ont assisté à l'entrée de Gouraud par la porte de Schirmeck : Gouraud à cheval, la manche droite vide, avançant comme dans un rêve, le visage émacié, prolongé par la barbe en pointe, les yeux d'un bleu d'acier où passaient de douces lueurs, l'air d'un Christ byzantin qui aurait revêtu l'armure et l'attitude romaines du centurion. Puis, deux jours après, ce fut le tour du maréchal Pétain, en voiture comme un prince, majestueux dans une simplicité volontaire, les traits d'une rigidité et d'une pâleur de marbre.

— J'étais à l'hôtel de ville, assure M. Helding après ce portrait, quand le maréchal a répondu au maire M. Peirottes. Je n'oublierai jamais ses paroles : « Messieurs, a-t-il dit à peu près, pour libérer l'Alsace et la Lorraine, bien des jeunes gens, et la fleur de la France, et bien des hommes sont morts chez nous. S'ils pouvaient assister à cette entrée dans Strasbourg, et si nous leur demandions : « Acceptez-vous d'être morts pour l'Alsace, ou préféreriez-vous la vie et que l'Alsace fût perdue à jamais pour nous? » je suis cer-

tain qu'ils se recoucheraient tous dans la tombe. »

— Il vous a dit cela? murmure Maria qui s'est tue jusqu'alors et qui s'étonne elle-même de son intervention.

— Il nous a dit cela, et sa voix tremblait. Il a dit cela lentement, oh! sans faire de tapage, sans éclat de voix, presque doucement, comme un homme qui parle simplement à des hommes. On l'entendait à cause du grand silence qui s'était fait autour de lui. Malgré la chaleur, il était plus pâle encore que dans la rue. On pleurait...

Il s'arrête. Quatre ombres ont défilé, silencieuses, pendant qu'il rappelait cette scène : quatre ombres, ses deux fils, le fils du docteur Oberlin, le capitaine André Bermance. Tous quatre sont parmi ceux qui, satisfaits, se recoucheraient dans la tombe. Décidément, on ne peut évoquer ces événements, même les plus glorieux et les plus joyeux, sans faire une place à celle qu'on n'invite jamais : la mort.

Et justement la servante apporte le parfait de foie gras rosé, fondant, exquis. Il faut absolument changer de thème. M. Ritzen se précipite :

— Ne retournerez-vous pas, monsieur Helling, à Strasbourg, pour la réception du président de la République? C'est dans quelques jours, le 9, je crois.

— Certainement, Ritzen, nous irons. Nous

aurons des places au défilé. Et même, si vous le voulez bien, nous emmènerons mademoiselle Maria qui, toute fraîche revenue en Alsace, n'a rien vu de ces belles entrées.

Maria, point de mire de tous les yeux, baisse la tête sur son assiette sans donner son avis.

— Vous rencontrerez mon fils, assure Mme Siegel.

— Votre fils est soldat à Strasbourg, madame Siegel? Nous vous emmènerons aussi pour le voir. Il y a cinq places.

— Remercie M. Helding, Maria, réclame M. Ritzen, qui s'est déjà confondu lui-même en remerciements.

Maria, alors, relève ses beaux yeux assombris :

— Je vous remercie, monsieur Helding. Mais je ne désire voir que l'Hartmannswilkerkopf.

Son père est consterné, comme si quelque malencontreux obus venait de tomber sur le pâté de foie gras et de le réduire en bouillie. Un si beau dîner offert à M. Helding et à Mme Siegel dont il a besoin pour ses affaires de Mulhouse, gâté par cette incorrigible Maria! Heureusement Mme Helding, qui a toujours excellé à panser toutes les blessures, est déjà intervenue :

— Je vous y conduirai, mademoiselle Maria. Ou plutôt vous irez avec ma fille, car il faut pouvoir marcher, et même sauter sur

les fils de fer. Ce sera votre premier pèlerinage, et c'est là une pieuse pensée. Et puis, nous irons ensemble, le 9, à Strasbourg. Mais donnez-moi des nouvelles de Mme Bermance? J'ai pour elle tant de respect et de sympathie!

— Oui, Mme Bermance, approuve Mme Siegel, à qui le rappel de ce nom ne procure cependant aucun plaisir, car elle est entrée dans les vues de M. Ritzen et regrette, elle aussi, le passé.

Anselme, son fils, n'avait-il pas, avant la guerre, demandé la main de Maria, presque enfant et dans tout l'éclat de ses dix-huit ans? La jeune fille ne l'avait pas éconduit formellement, et puis les imprudentes fiançailles, dans la guerre, avec André Bermance, étaient venues...

Le voyage à Strasbourg avec M. Helling et Mme Siegel est donc décidé.

Quand elle est rentrée dans sa chambre — la chambre où elle reçut une nuit, une nuit unique, son cher André qui allait mourir et qu'elle n'eut pas la force d'éloigner, — Maria reste à pleurer longtemps, sans même approfondir la cause de ses larmes. Est-ce le souvenir, plus vivant aux lieux de son amour? Ne serait-ce pas plutôt cette inquiétude qui déjà la tourmentait le soir de l'armistice à Chapareillan, tandis qu'elle se penchait sur son fils agité dans le sommeil? Que fait-il à cette heure, le petit homme? Dort-il, veillé

par sa grand'mère? Et voici que Maria, ramenée au foyer paternel dont tout le bon accueil vient d'un mensonge, comprend mieux ce qu'elle doit à Mme Bermance qui osa l'accepter au grand jour dans sa vérité. Cependant, l'avenir de l'enfant est-il seul à l'épouvanter, devant la vie nouvelle née de la paix? Il lui semble confusément que sa venue en Alsace ne l'a même pas rapprochée de son mort. Mais n'ira-t-elle pas le retrouver là où il fut frappé, sur le sommet fracassé de l'Hartmann?

III

LE PÈLERINAGE

L'automobile des Helling stationne devant la maison des Ritzen, à la sortie de Thann. M. Ritzen, nu-tête, est venu saluer Mme Helling qui est demeurée dans la voiture avec sa fille Suzel. Celle-ci émigre, en face de sa mère, sur un strapontin confortable muni d'un dossier, afin de laisser libre une des places du fond. Le lieutenant d'artillerie qui accompagne ces dames a mis pied à terre. C'est un grand garçon un peu efflanqué, mais de très bonne mine, au visage intelligent et sympathique, très jeune, d'humeur gaie, toujours prêt à rire : il porte la croix de guerre avec trois ou quatre étoiles.

— Le lieutenant Mérain, présente Mme Helling, le fils du grand industriel d'Épinal et le fiancé de ma fille.

— Mes compliments, lieutenant, approuve M. Ritzen qui considère avec admiration le mortel fortuné à qui ses patrons osent ainsi confier l'avenir de leur unique enfant. Je vois que vous avez bien fait la guerre.

— Oh ! la guerre, on n'en parle plus, dé-

clare le jeune homme dans un sourire qui découvre de belles dents blanches, aptes à dévorer.

Mme Helding le regarde à son tour, puis regarde Suzel avec indulgence, avec tendresse. Ils ont l'air de si bien s'entendre. Ils sont tous deux si enfants, si insoucians ! Ils attendent tout de la vie. Elle ne proteste pas contre la parole pourtant sacrilège, prononcée ingénument : « *Oh ! la guerre, on n'en parle plus...* », elle dont les deux fils ont été tués, et le dernier là, tout près, dans les Vosges. Il y en a bien assez qui n'oublieront pas, mais la jeunesse, ne faut-il pas qu'elle oublie ?

Maria apparaît sur le perron, en manteau et toque noirs.

— C'est une fantaisie qu'il faut lui passer, madame Helding, explique M. Ritzen à mi-voix. Ce voyage à l'Hartmann est un grand dérangement pour vous, puisque vous partez demain pour les fêtes de Strasbourg.

— C'est un souvenir qu'il faut respecter, monsieur Ritzen, répond Mme Helding, surprise du terme employé.

Une fantaisie, le pèlerinage à la tragique montagne où la jeune fille perdit son fiancé ! Elle en est presque révoltée, et quand Maria, l'ayant saluée, prend place à côté d'elle dans la voiture, elle veut l'accueillir comme une compagne de sa propre douleur secrète. Mais elle lui découvre tant de jeunesse et de fraîcheur, qu'elle s'arrête au bord de ce senti-

ment. Est-il possible qu'à son âge Maria renonce à tout avenir pour s'enfermer dans son deuil virginal? Une telle persistance dans le chagrin lui fait grand honneur : pourtant n'y a-t-il pas là de quoi alarmer justement sa famille?

— Au revoir, monsieur Ritzen, dit la bonne dame radoucie par cette réflexion. Demain notre randonnée sera plus joyeuse, je vous le promets.

L'automobile démarre et traverse Thann pour prendre la route de Cernay.

— Pourquoi voulez-vous, madame, que j'aille à Strasbourg? demande Maria. L'Hartmann, vous le savez bien, me suffit.

— Non, mon enfant, il faut voir l'Alsace délivrée. C'est mieux comprendre nos morts.

— Je préfère le champ de bataille. Mais, nous ne prenons pas le chemin de la montagne.

Le lieutenant Mérain, qui tient en mains une carte d'état-major, lui développe l'itinéraire :

— Nous y allons, mademoiselle, par les lignes allemandes. Nous prenons par Cernay, Uffohlz, Hartmannswiller que nous laissons à droite. La route est, paraît-il, meilleure et nous quitterons la voiture beaucoup plus haut. Et puis, c'est bien plus intéressant d'y aller par ce côté. Nous verrons les tranchées des Boches, leurs abris, leurs postes de commandement. Nous pourrons les comparer aux nôtres.

— Pas nous, objecte Suzel en riant.

— C'est juste, pas vous. Mais je vous expliquerai.

Avec le plus candide égoïsme il a choisi la voie qu'il préférait suivre. Maria ne proteste pas. Enfoncée dans son coin, elle garde le silence. La décision prise lui cause un profond déplaisir, mais a-t-elle le droit de manifester une volonté? Elle aurait désiré de passer où *il* avait passé, de connaître les lieux où *il* avait vécu, ceux d'où *il* était parti pour mourir. Mme Helding, seule, a compris son mouvement de retraite. Pour Suzel et son fiancé, le pèlerinage est bien une *fantaisie*, en effet : déjà il devient un but de tourisme et de distraction.

— Vous me déposerez à Cernay, demande-t-elle. Mon mari a déjà reconnu, sur la pente de l'Hartmann, la tombe de notre fils dans le cimetière allemand du 152^e régiment. Il sait que je ne puis marcher assez pour aller m'y agenouiller, et m'a priée d'attendre. Il me semble que je m'y serais traînée.

Elle se tourne vers Maria pour ajouter :

— Si vous passez par là, dites une prière, mademoiselle.

Voici Cernay, petite ville rivale de Thann autrefois, et plus que Thann atteinte, car on s'y est battu en 1914 : son église est sans façade ni abside, percée de part en part, et la plupart de ses maisons sont en ruines. De ces ruines, sort toute une population qui,

déjà, est revenue, et l'on installe une école et un ouvroir dont la providentielle Mme Helling s'occupe avec sollicitude.

La voiture repart, emportant les trois jeunes gens. Elle longe le bas de la montagne, puis, après avoir dépassé le village d'Hartmannswiller, elle attaque la pente. La route est bien empierrée, à peine assez large pour les croisements. Sur un léger ton de supériorité que la bonne humeur recouvre, le lieutenant Mérain donne aux jeunes filles les détails techniques :

— Voyez : de *leur* côté, la voie ferrée amenait à pied d'œuvre les matériaux, les munitions, les vivres. Un câble les transportait ensuite presque jusqu'au sommet. La bataille de l'Hartmann, ce fut le combat du mulet contre le chemin de fer.

Il est content de sa formule. Suzel se souvient des longues files de nos convois entrevues à travers les sapins.

— Bonne bête, le mulet, déclare-t-elle avec amitié.

— Il nous a rendu tant de services ! approuve son fiancé. Si jamais on élève un monument sur l'Hartmann, il y faudra sculpter un mulet symbolique. Le Boche nous l'enviait. On a retrouvé l'ordre d'un colonel allemand qui se plaignait de nos transports et réclamait, *pour l'amour de Dieu, des ânes ou tout au moins des hommes de la Landsturm.*

Il a du succès auprès de Suzel. Maria ne l'écoute pas : elle regarde, elle absorbe par les yeux le paysage. De là est parti celui qui devait tuer le capitaine André Bermance. Rien ne la peut détourner de son unique pensée. La pente devient plus raide. L'automobile souffle et fume. Il faut descendre et achever à pied l'ascension dans les rochers et les souches. Le beau lieutenant essaie encore d'intéresser son auditoire par le moyen d'explications complémentaires.

— Voyez, tout le sommet est fait de rochers durs, aux parois presque droites, presque inaccessibles aux trajectoires de nos obus et offrant aux troupes des abris confortables et sûrs. Ces cavernes monumentales rappellent les creutes de l'Aisne. L'ennemi avait l'avantage du terrain. Sur nos pentes à nous, c'est toute l'humidité du nord : sans cesse il fallait refaire les routes, les emplacements, les dépôts, les abris qui s'écroulaient peu à peu sous l'action de l'eau. Là ils étaient au sec, bien exposés. Nous autres, nous moisissions. Et surtout les fantassins.

Surtout les fantassins ! Cet hommage rendu par un artilleur a forcé l'attention de Maria. Jamais, pourtant, André Bermance ne s'est plaint : quand il redescendait de l'Hartmann, il n'apportait que sa promesse de victoire. Il eût estimé la plainte indigne de sa jeunesse et de son amour. Et voici que sa fiancée franchit les portes de son domaine réservé.

Suzel qui s'est retournée a poussé une exclamation :

— Regardez, Maria : que notre Alsace est belle !

La plaine alsacienne s'étale à leurs pieds, immense, caressante aux yeux, jusqu'au ruban du Rhin qui brille sous le soleil intermittent, bientôt voilé par un nuage : un instant, ils auraient pu compter les bateaux qui suivent le cours du fleuve. Dernier éperon des Vosges, l'Hartmann se dresse en promontoire au-dessus de cette plaine si souvent comparée à un jardin.

— De nos observatoires, reprend le lieutenant, elle nous attirait comme l'Italie les soldats de Bonaparte quand ils traversèrent les Alpes.

Maria, sans rien dire, reprend sa marche face à la montagne, dont elle préfère l'âpreté, la douleur. La montagne avec son cimetière de sapins brisés dont les troncs écorcés restent debout comme des croix désignant leurs propres tombeaux ; avec son terrain ravagé, strié de tranchées, coupé de restes de fil de fer barbelé, et cependant recouvert à demi par une herbe obstinée et même par ces digitales qui refleurissent dans les douces arrière-saisons.

A mi-côte se dresse une pyramide de pierre, avec des plaques de bronze, élevée par le régiment de la garde à ses morts. Mais au-dessus, Maria qui marche la première, laissant les fiancés ensemble, s'arrête tout à coup,

désignant avec surprise, avec une émotion quasi religieuse, un tertre bien entretenu où six croix sont plantées.

— Des chasseurs français !

Les noms sont intacts sur les croix avec une date unique : 19 avril 1915 : Jean Vigouroux, Gaston Liotier, Marius Larnac, Louis Vergnes, Élysée Mesclé, Ernest Engelvin, tous de la 1^{re} compagnie du 27^e bataillon de chasseurs à pied. Ils étaient venus jusque-là ce 19 avril. Du sommet conquis ils avaient descendu ces pentes. Ne savaient-ils pas qu'ils allaient à la mort ? Seuls, en avant de tous, ils ne pouvaient pas ne pas le savoir. Et ils ont marché, ils ont couru. A ces inconnus Maria donne une larme.

Le sommet est une sorte de large plateau chaotique et bosselé, coupé de trous d'obus. Il est très difficile d'y avancer à cause des boyaux, des fils de fer, des flaques d'eau dans les entonnoirs. Déjà Suzel a déchiré le bas de sa robe en franchissant une tranchée. Quelques personnes de la vallée, des femmes avec des soldats, qui ont entrepris le même pèlerinage, circulent parmi ces obstacles, s'amuse à les sauter, rient quand l'un ou l'autre s'accroche, et même, parfois, s'accroche à une tombe. De là, on aperçoit les Vosges boisées, légèrement poudrées de neige, plus près le Molkenrain séparé de l'Hartmann par le Faux-Sihl, et le dominant un peu de sa hauteur.

— Inutile d'aller plus loin, déclare le lieu-

tenant Mérain à sa petite troupe. Voici les lignes françaises. Voyez comme elles étaient rapprochées des lignes allemandes. Les postes d'écoute se touchaient presque. S'est-on battu pour ce sommet !

Et comme il a appartenu à l'armée des Vosges — ce qui lui a donné l'occasion de rencontrer et de connaître Mlle Suzel Holding à Bitschwiller — il entreprend une leçon d'histoire :

— Nous l'avons conquis plusieurs fois. La première, ce fut le 152^e.

— Mon frère y était, rappelle Suzel qui n'y pense plus guère.

— Mais après, ce furent les chasseurs, déclare Maria. Montrez-moi le Rehfelsen, monsieur Mérain, je vous en prie.

Le Rehfelsen : pourquoi réclame-t-elle le Rehfelsen sur ce ton suppliant ?

— Suivez la ligne de faite, mademoiselle, puis descendez dans ce ravin. Remontez maintenant : cette croupe rocheuse, où grimpent quelques sapins rabougris ou décapités, qui ressemble à une bosse de dromadaire, c'est le Rehfelsen. La pente s'incline ensuite vers le rocher d'Hirtzstein.

— Je veux y aller.

— Pourquoi faire ?

— C'est là, répond-elle presque solennellement, que le capitaine Bermance a été tué le 25 décembre 1915, lors de la grande attaque sur l'Hartmann.

Certes, il l'a su pour en avoir entendu parler chez les Helling. Il l'a su et il l'a oublié. Mais cette montagne est tout entière une terre de mort. Qui, de tous ces promeneurs, y songe? Écoutez-les rire en levant la jambe sur les fils de fer. Suzel qui a perdu son frère ici est plus raisonnable. Et faudrait-il accompagner sur ce mauvais parcours cette jeune fille extravagante?

— Avez-vous besoin d'un guide? demande-t-il pourtant, escomptant un refus qui le laisserait, sans chaperon, avec sa fiancée.

— Je préfère y aller seule. Je ne puis guère me tromper.

En effet, de toute la forêt de l'Hartmann il ne reste que des souches ou des troncs mutilés qui ne gênent pas la vue. Déjà elle s'est élancée sur une piste qui prend la bonne direction. Mais cette piste, bientôt, se perd. Le sol est tout piqué de trous et de rides comme un visage marqué de la petite vérole. Elle trébuche dans ces ornières, se heurtant aux racines d'arbres, aux lanières des buissons, se meurtrissant aux fils de fer comme à des épines, tombant dans toutes les embûches tendues de part et d'autre sur cette frontière si longtemps disputée. Tout d'abord elle a pris des précautions pour se glisser, agile, souple et forte, entre tant de traquenards qui ralentissent sa marche. Mais elle a mesuré la distance qui la sépare encore du

but : jamais elle n'aura le temps d'y parvenir. Alors, résolument, elle a abordé les obstacles, se déchirant les mains et les pieds, le bas de la jupe en lambeaux. Elle est entrée jusqu'aux genoux dans un entonnoir plein d'une eau pourrie. Elle a un peu de sang au visage, s'étant blessée à l'unique branche d'un sapin arasé. Où elle passe, le champ de bataille n'a pas été nettoyé : elle y trouve encore des restes d'équipements, des cartouchières, des fusils cassés, des casques. Un casque français : elle est donc dans les lignes françaises. Elle heurte même, dans le ravin, des débris humains à demi sortis de terre. Épouvantée, elle veut fuir et tombe à côté de cette affreuse dépouille. Un cri lui échappe que nul ne peut entendre. Haletante, elle fait le signe de la croix et reprend son élan. Et cependant, malgré ses dégoûts, malgré ses plaies, malgré la fatigue, elle éprouve une sorte de joie voluptueuse et mystique à gravir ce calvaire pour aller à *lui*. Cette fois, elle est bien sûre qu'elle se rapproche du bien-aimé. Ne va-t-elle pas le toucher comme autrefois, sentir son souffle sur elle comme autrefois, le tenir sur son cœur comme autrefois ? Un grand silence l'enveloppe, troublé seulement par sa lutte contre la montagne. Les promeneurs sont loin, là-haut, sur le sommet. Le lieutenant Mérain, sans doute, fait sa cour à sa fiancée, ne s'inquiète nullement de la dure visite au Rehfelsen. Toute cette désolation, toute cette

solitude où elle se traîne, sont à elle seule. Le Rehfelden, comme il était loin tout à l'heure, comme il a été long à se rapprocher ! Et cependant il est là : c'est bien ce roc dressé, mangé de terre, recouvert de sapins et de hêtres tordus ou fauchés, semblables à des piquets. Elle s'oriente, car elle se souvient. Les moindres détails lui reviennent à la mémoire, qui lui furent donnés par le commandant Duffauge, chef du 15^e bataillon, et par les camarades d'André. Sa compagnie attaquait au sud. Il faut descendre encore un peu. Ce doit être là. Ce trou, ce grand trou béant qu'elle a contourné, c'est peut-être celui où il a donné à boire à un blessé. Mais le sapin où il était monté comme sur un observatoire, où il reçut cette balle au front dont il devait mourir si vite, où peut-il être ? Il n'y a plus d'arbres debout. La bataille n'en a pas respecté un seul. Comment retrouverait-elle la place exacte où il est tombé ? Et, ne pouvant la retrouver, elle s'agenouille, elle se penche, elle se couche sur cette terre sacrée pour l'embrasser.

— André ! mon André !

C'est comme une plainte qui s'échappe d'elle, pareille au gémissement de la bête blessée qui a regagné son gîte. Alors, pour lui rendre la parole, ne fût-ce qu'un instant, pour entendre sa voix encore, pour l'avoir là vivant, devant elle, au lieu même où il lui adressa ses dernières pensées, elle tire de son

corsage la lettre qu'il lui écrivit, peut-être ici même, pas loin d'ici à coup sûr, le matin de sa mort, et qu'elle donna à lire à Mme Bermance dans la nuit douloureuse où elle lui fit son aveu. Cette lettre, qu'elle ne lit plus, la sachant par cœur, elle la reprend phrase à phrase comme si elle venait de la recevoir, elle en répète chaque syllabe et chaque syllabe bat en elle comme une pulsation :

Demain peut-être, Maria, ma chère femme, nous serons relevés. Après-demain peut-être je te reverrai. Sois donc rassurée et bien sage. Cesse de te tourmenter à cause de moi : je vis, je vis, je vis, entends-tu, et jamais je n'ai tant aimé la vie, parce que ma vie, c'est toi, ma bien-aimée.

Non, ne regrette rien, n'aie pas de remords dans ton amour pour moi. Ce témoignage suprême que tu m'as donné, ne le regrette jamais. Ton cœur, tes yeux, tes lèvres m'ont tellement ennobli et grandi. Je me découvre plus fort, plus calme. Maintenant mon avenir est fixé et ma vie est si belle qu'elle me semble déjà remplie. Tu t'es donnée à moi avec une tendresse si pudique. Ma fiancée est devenue ma femme, tu es ma chair et mon sang, tu es à moi, tu es moi.

Lorsque j'ai débarqué chez le commandant, après t'avoir quittée, je devais avoir sur le visage le reflet de notre joie, car il m'a salué en me disant que je lui apportais le bonheur. Ça se voit donc quand on est trop heureux ? Dans ces jours terribles que nous venons de

traverser, non, je ne puis dire que j'ai souffert ni de la neige, ni du vent, ni du froid, ni des balles qui passaient. Tu étais là, tu me souriais, tu me montrais ton pays et la noire montagne devenait un lieu de délices parce que tu y étais. La chaleur de ton corps me réchauffait la nuit et, le jour, tes yeux de tendresse et d'attente, je les sentais sur moi.

Et puis, vois-tu, ma bien-aimée, je me battais pour toi. Je t'apporte en partage, pour nos noces prochaines, un morceau d'Alsace, de ton Alsace que j'ai conquis avec mes hommes. Nous l'avons arraché aux Bochés comme des dogues arrachent avec les dents un morceau de chair. C'est une bande de rochers et de sapins, où rien ne poussera de longtemps, ni un brin d'herbe, ni une fleur. Un jour nous irons ensemble. Là, dans ces dures journées, c'est mon amour qui a fleuri. Je te donne cette terre avec mon amour, ma femme, ma chère femme.

ANDRÉ.

Je vis, et il n'est plus. Ne regrette rien : elle a connu le péché, la honte et la réprobation, car elle a commis la faute irréparable. Un jour nous irons ensemble, et elle est là, toute seule. Je te donne cette terre, et cette terre ne peut même pas lui livrer son secret : le lieu exact où il est mort. C'est une bande de rochers et de sapins, où rien ne poussera de longtemps, ni un brin d'herbe, ni une fleur, et

l'herbe, pourtant, la recouvre, et voici une fleur, pauvre pensée sauvage, presque décolorée, qui, malgré l'hiver et la rage des hommes, a poussé, et que Maria penchée cueille.

Les choses oublient, non les cœurs. Elle tient de lui la lourde peine qui pèse sur sa vie et ne voudrait se souvenir que des heures de joie. Pas plus que lui, sur la montagne farouche, dans la boue, le sang et la mort, elle ne fait entendre une plainte sur sa destinée de bannie. Elle lui parle comme s'il était là :

— Mon bien-aimé, tu vois, je suis venue. Tu m'avais promis de me conduire ici, et j'ai dû trouver seule mon chemin. Un jour je viendrai avec ton fils. J'en fais le serment.

Mais avec stupeur elle s'aperçoit que de toute la matinée elle n'a pas encore donné une pensée au petit André. Elle vit parmi les siens, et dans la compagnie de leurs amis, comme si elle était une jeune fille, et non la femme de chair et la veuve du capitaine Bermance, et la mère de son enfant. Son mensonge lui répugne comme une trahison. Et une autre constatation la terrifie, lui prend les mains pour les porter aux yeux comme pour accuser ceux-ci de leur impuissance : elle a voulu imaginer le visage du bien-aimé et les traits se brouillent, mettent du temps à lui apparaître, lui apparaissent enfin comme lointains, effacés, pâlis. Trois ans se sont écoulés, depuis qu'il est parti un matin de sa chambre, pour ne plus jamais revenir.

L'aube naissait à peine. Elle n'avait pas osé donner de la lumière. A cette incertaine lueur du jour s'échangèrent leurs adieux. Le couloir était plus obscur encore. Elle le suivit, pieds nus, jusque dans le couloir. Elle distinguait mal son visage et c'est ainsi, dans l'ombre, qu'il la vient aujourd'hui retrouver, comme pour lui rappeler leurs clandestines amours, leurs amours coupables.

— André, André ! murmure-t-elle encore, aide-moi, soutiens-moi. La vie est si longue et tu ne seras jamais là.

Pourquoi cet appel qui ne peut recevoir nulle réponse ? Qu'a-t-elle espéré, en venant au Rehfsen ? Un miracle de résurrection ? André est ressuscité dans sa chair. Il lui a laissé le lourd poids de sa maternité. Elle attendait qu'il la secourût, et il ne peut plus rien pour elle. L'amour donne-t-il donc si peu de joie pour tant de maux ? Cette désolation, ce silence, cette solitude qui l'entourent l'accablent maintenant qu'elle en a senti le vide. Elle a hâte de retrouver des vivants. Elle a peur de buter encore sur des restes humains. Toute l'horreur de ce lieu funeste, où elle accourait comme à un rendez-vous, brusquement lui apparaît. Les morts qu'elle est venue déranger, se lèvent de partout, menaçants ou affreux. Elle veut fuir, sa robe se prend à un fil de fer comme si la main d'un spectre l'avait retenue. Sa frayeur augmente tandis qu'elle se dégage. Pas une

seule fois elle ne se retourne, en s'en allant, du côté de ce Rehfelsen sacré qu'elle se représentait comme le but principal de son retour en Alsace.

Elle s'en va plus meurtrie et plus douloureuse, plus désespérée. Seule, seule pour la première fois. Le chemin du retour lui paraît sans fin. Elle parvient épuisée sur le sommet.

Suzel Holding a déplié une serviette sur un rocher et mis deux couverts. Elle est assise à côté de son fiancé : ils mangent et boivent en causant et riant. Le grand air leur a donné de l'appétit. Ils ne s'aperçoivent même pas de l'arrivée de Maria qui les surprend :

— Vous en avez mis du temps, mademoiselle, s'excuse le lieutenant Mérain. Vous voyez, nous ne vous avons pas attendue pour déjeuner, mais votre part est réservée.

— Je n'ai pas faim.

Et Suzel, un peu confuse, d'appuyer :

— Mais si, il faut manger. Oh ! comme vous voilà faite !

Ce n'est pas la pâleur de Maria qui a retenu son attention, mais la jupe effilochée et les chaussures couvertes de boue. Elle remarque ensuite les mains et le visage égratignés. Déjà, secourable comme une sœur, elle verse sur un mouchoir un peu d'eau de Vals pour lui laver les plaies, quand elle s'arrête dans son geste, interdite, car les traits de Maria se sont décomposés.

— Qu'avez-vous, Maria?

— Retournez-vous, Suzel, et regardez. Ce n'est pas possible.

Tous les trois, maintenant, fixent le plus extraordinaire spectacle. Les promeneurs de l'Hartmann, les pèlerins de l'Hartmann, éparpillés sur le sommet, après avoir vidé leurs sacs ou leurs paniers, dans le bien-être de la digestion et l'épanouissement de la paix nouvelle, se sont pris par la main et, sur un espace un peu moins défoncé, un peu plus épargné par les obus, où la circulation est plus aisée parmi les dalles de pierre et les bancs de gazon, les voici qui s'agitent, qui tournent en une ronde improvisée, d'abord lente, puis bientôt rapide, tandis que, sur le tragique plateau, sonnent leurs rires.

Ce sont des jeunes filles de la vallée, de Guebwiller ou de Mulhouse, venues avec des soldats aux casques bleus. Comme leurs compagnons, elles ont enduré tous les maux pendant quatre ans et demi, et les persécutions, et les privations, et souvent même les condamnations. Condamnations pour avoir usé du doux parler français, pour avoir envoyé des baisers aux prisonniers français, pour avoir donné à boire ou à manger aux prisonniers français. Quatre ans et demi, elles ont vécu dans l'attente de la victoire, indiscutée comme un dogme. Maintenant cette victoire est acquise. Alors elles ont bien le droit d'avoir des fourmis dans les jambes et des

chansons sur les lèvres. En vérité, sur ce sommet foudroyé, où les lutteurs, durant tant de jours noirs, se sont étreints poitrine contre poitrine, symbole de notre volonté de libérer l'Alsace, c'est la danse sacrée du triomphe, celle que David dansa devant l'Arche. La parole du Psalmiste s'est vérifiée une fois encore, non plus, il est vrai, pour consacrer tout un peuple au Seigneur, mais du moins pour rendre tout un peuple à la liberté : *Montes exultaverunt ut arietes, et colles sicut agni ovium. Les montagnes bondirent comme des béliers, et les collines comme des agneaux.* La montagne chargée de cadavres, pareille à un immense cimetière, tressaille d'allégresse.

Maria, indignée, contemple ce sacrilège. Cet oubli collectif insulte à son souvenir. Elle qui a tant vécu des espérances et des malheurs communs dans Thann accueillante et bombardée, elle est maintenant comme isolée dans son veuvage. Rien ne la relie plus à ses compatriotes. C'est d'une voix irritée que, montrant les danseurs au lieutenant Mérain, elle lui ordonne :

— Vous êtes un chef. Faites-les finir, monsieur. C'est un scandale.

Le beau lieutenant se passerait bien d'intervenir. Au fond, il n'éprouve aucune gêne de cette manifestation trop audacieuse, et il essaie d'amadouer l'impérieuse jeune fille :

— Est-ce la peine? Ils ont bien le droit de s'amuser.

— Oui, ils s'amuseut à danser sur les morts !

Sans hâte, il s'approche de la ronde qu'il arrête avec bonne humeur :

— Voyons, voyons, mes amis. L'Hartmann n'est pas une salle de bal. Il y a ici dessous tant de nos camarades. Ne les dérangeons pas.

— Nous ne sommes pas sur eux, mon lieutenant, répond le petit soldat qui menait la farandole. Nous sommes sur les Boches.

On rit, mais les mains tendues s'abandonnent, et personne ne songe plus à renouer la chaîne. Le charme d'un instant s'est, plus vite encore, rompu. Et la montagne reprend son aspect sinistre et pathétique.

Tandis qu'elle redescend avec Suzel et le fiancé de Suzel, Maria se sent comme désaccordée. Avait-elle trop attendu de ce pèlerinage ? Son cœur engourdi à Chapareillan dans la vie monotone et le soin quotidien de son fils a-t-il recommencé de la tourmenter ? Au Rehfsen elle a mesuré l'abandon de son avenir en se penchant sur l'abîme de son passé. En a-t-elle eu le vertige ? Ou la joie de ses compatriotes, dansant au-dessus de la mort, l'a-t-elle blessée par comparaison ? La douleur, pour elle, était latente et supportable. Elle l'habitait comme un logis habituel. Voici qu'en revenant en Alsace, elle a mis le feu à sa douleur...

IV

VEILLE DE FÊTE

Est-ce la même Maria poursuivie par les morts de l'Hartmann, qui, le lendemain, est assise dans la confortable salle à manger de Valentin, le fameux restaurateur de Strasbourg, rue du Vieux-Marché-aux-Vins, à la table où M. et Mme Helling traitent leurs hôtes ce soir de vigile? Le matin, elle est partie de Thann dans leur puissante machine. Par Cernay, Isenheim, Rouffach, Colmar — Colmar, la perle précieuse — Schlestadt et Bar, elle a traversé la fertile plaine alsacienne où se prélassent, parmi les vergers, les villages aux toits de tuiles brunes ou rouges, aux maisons plaisantes et fleuries, que bordent les Vosges avec leurs pentes de vignobles renommés, leurs contreforts en balcons, leurs cimes boisées, leurs châteaux en ruines : Eguisheim aux trois tours, Ribeauvillé, Andlau, sans compter le rouge Hoch-Kœnigsbourg, paradant sur sa haute colline, tout endimanché des restaurations et peintures impériales. Elle est montée, à travers la forêt, à Sainte-Odile, pèlerinage obliga-

toire, elle a bu à la source miraculeuse jaillie au lieu même où la patronne de l'Alsace recouvra la vue. Et, après cette préparation spirituelle, elle a fait son entrée dans Strasbourg, à cette heure délicate où la lumière du jour s'atténue, où la cathédrale, rose et légère, élancée et fine, semble, de sa tour aiguë et aérienne, percer le ciel rapproché.

Strasbourg est en liesse, vibrante et paivoisée, toute grouillante d'une foule bigarrée où grandes coiffes et jupes de couleurs se mêlent aux clairs uniformes et aux casques bleus. C'est le 8 décembre : elle va recevoir officiellement demain le chef de cette France à qui elle appartient désormais.

Maria a eu l'impression, au passage, d'être happée par cette foule, de s'y être perdue au point de n'avoir plus nettement conscience d'elle-même, de n'être plus qu'une parcelle d'une âme collective, et, dans cet abandon, elle a goûté, de tous ses instincts retrouvés, un contentement encor obscur. Après quelque repos à l'hôtel qui donne sur les eaux mortes de l'Ill, entraînée dans le sillage des Helling, la voici à cette table fastueuse, dans le bien-être, la chaleur, la communion d'attente et de plaisir.

Avec autorité, M. Helling s'est emparé de la carte et a composé un menu de fête : des plats d'Alsace, des vins d'Alsace ; après un consommé à la moelle, des truites des Vosges

au bleu, du foie gras sauté, de jeunes perdreaux à la choucroute, et une tarte aux quetsches, le tout arrosé par un vin blanc d'Heiligenstein 1911, léger, pétillant, propagateur de franche gaieté, et un rouge Ribeauvillé 1893 de fin bouquet, moelleux comme les bons crus de Bourgogne, et point trop lourd.

— Que dites-vous de ce choix, Ritzen?

— Il n'y a pas mieux dans la vieille France, je le crois, monsieur Helling. Dans notre Alsace, on sait manger et boire. Je ne connais pas ce Ribeauvillé 1893, mais j'ai goûté jadis, à Bar, avant la guerre, l'Heiligenstein : c'est de l'or et de la joie dans les verres à long pied.

— Ma foi, tant mieux ! déclare M. Helling satisfait. Demain nous mangerons sur le pouce à cause de la bousculade. Ce soir, nous avons du loisir : il en faut profiter. C'est rendre hommage à notre pays.

Avec sa femme et sa fille, il a emmené dans sa large voiture — trois au fond, deux sur les confortables strapontins, un sur le devant, avec une bonne pelisse, à côté du chauffeur, — Mme Siegel, Maria et son père. Lissel les a vus s'embarquer d'un œil d'envie, mais vraiment il était impossible de lui offrir une place, pas plus qu'à Lisbeth Siegel. Aux six convives du voyage, il a adjoint Mme Armé, de Masevaux, toujours sautillante et gazouil-

lante comme un bel oiseau au plumage lustré, rencontrée dans la ville par un heureux hasard avec son amie Mlle Catherine Maus, jeune vieille fille aux bandeaux prématurément gris, qui est restée sur place, pendant toute la guerre dont elle raconte les péripéties strasbourgeoises avec bonne grâce ; Anselme Siegel, sous le costume kaki de sergent au 4^e zouaves, où il s'est engagé après avoir déserté sur le front russe, un Anselme Siegel transformé, parti malingre, gauche et gêné dans les entournures, maintenant élargi, virilisé, grave comme s'il avait déjà dépassé l'âge de la jeunesse ; enfin, dernier invité, un personnage presque illustre et presque mystérieux ensemble, l'adversaire le plus tenace et le mieux informé de la puissance allemande, l'un des chefs de la résistance alsacienne avant la guerre et, pendant la guerre, organisateur d'un service de renseignements au bord de la frontière suisse, le fameux et ténébreux docteur Berger, rentré sous l'uniforme de France dans sa cité délivrée dont il a fait jaillir les sentiments profonds, comme les sourciers qui, de leur baguette flexible, désignent les nappes d'eau intérieures.

— Le foie gras chaud à l'alsacienne, c'est exquis, approuve Mme Armé, qui est gourmande comme une chatte.

— Cela nous changera, appuie Mlle Maus sous ses bandeaux gris, bien que les choses de

la table lui soient d'habitude indifférentes : nous avons absorbé beaucoup de hachis, de concombres et de salades de pommes de terre sans huile.

Après les effusions maternelles, Mme Siegel a jeté sur son fils un coup d'œil qui, des pieds à la tête, l'évalue avec une sympathie mêlée d'inquiétude. Il a été prévenu au dernier moment, et cependant son uniforme et ses cuirs sont, comme pour une revue, brossés et astiqués. Il a arboré, au lieu du simple ruban dont il se contentait au cours de ses permissions, la croix de guerre à deux palmes et trois étoiles. La légère balafre qu'il porte sur le visage ne le défigure pas, rend au contraire intéressants ses traits d'honnête homme sans beauté et sans relief. Il se redresse dans sa taille qui dépasse la moyenne, sans avoir — évidemment — les proportions, l'élégance, la sveltesse de celle d'un André Bermance. Pourquoi le compare-t-elle à celui-ci? Maria y songe-t-elle? Mais Maria a regardé à peine son ancien amoureux, qui espérait un autre accueil et qui est déjà décontenancé comme s'il était redevenu le timide jeune homme d'autrefois, d'avant la guerre, comme s'il n'avait pas accompli les prodiges multipliés de son évasion, de son retour par la Suède et l'Angleterre, et toute l'odyssée aventureuse de ses campagnes. Cependant Mme Helling l'a placé — avec intention, ou sans calcul? — à la droite de la jeune fille qui est elle-

même à la droite du docteur Berger. En face d'eux, Suzel Holding et son fiancé, le lieutenant Mérain, venu à Strasbourg avec des camarades en service commandé, leur font vis-à-vis, semblent les inviter à suivre leur exemple.

« Saura-t-il lui parler? se demande Mme Siegel qui, avertie par la maternelle clairvoyance, a immédiatement découvert, avant lui peut-être, la passion intacte, malgré le temps et les événements, de son fils obstiné et qui, s'inclinant devant cette force inconnue, combattue jadis par elle, a maintenant passé tout entière à son service. Il n'est pas possible qu'elle ne soit pas touchée de tant de constance. Il y a tout de même trois ans que son beau capitaine a été tué. Une fiancée n'est pas une veuve. Les sentiments les plus tendres, les plus purs, s'effacent peu à peu chez la jeunesse qui n'a pas vécu. C'est la loi humaine. Elle s'est épanouie depuis qu'elle a quitté notre vallée. Bien que plus maigre, on dirait qu'elle a plus de poids. Elle est dans la plénitude de sa santé et de sa grâce. Comme elle écoute de tous ses yeux! Comme elle se donne à la conversation! En ce moment elle est bien loin des maléfices de l'Hartmann où, hier, elle est allée. Puisqu'il l'aime, j'ai confiance. Un jour — peut-être un jour prochain — elle se reprendra à la vie, elle aimera. J'aurais préféré une jeune fille au cœur tout nouveau, mais on ne choisit pas la femme de son fils... »

Cette Maria est destinée à la tourmenter.

Déjà, avant la guerre, l'estimant de trop petite naissance pour entrer dans la grande fabrique Siegel à plusieurs cheminées, elle détournait d'elle son fils. Et, sans doute, la guerre a nivelé les conditions. Et puis, il n'y a qu'à regarder Anselme pour deviner ce qu'il éprouve : un garçon si droit, si généreux, mais un peu ingénu. La mélancolie qu'elle reçoit de ce spectacle inspire sa conversation dès le consommé à la moelle. Avec complaisance elle énumère la série des maux qui s'est abattue sur Mulhouse pendant le temps de l'occupation :

— Tous les braves gens ont fait connaissance avec la prison, et les jeunes filles mêmes, mademoiselle Maria...

Maria répond par un beau sourire, qui signifie son regret de n'y être pas allée pour l'Alsace.

— Prison pour avoir salué un cortège de prisonniers, pour avoir chanté la *Marseillaise* non pas dehors, mais à huis clos, pour avoir écrit en français, pour avoir introduit un journal français, pour avoir osé dire qu'on était de sang français, pour avoir nié les victoires allemandes, pour avoir murmuré, lors d'une visite du kronprinz à Mulhouse : « *Wass will der dumme Kerl? Er kommt doch nicht nach Thann!* » (1).

(1) « Qu'est-ce qu'il veut donc, ce sot-là? Il n'entrera tout de même pas à Thann. »

— A Colmar, ajoute Mme Armé, le peintre Michel Sittler a été condamné à quinze mois de prison pour avoir pétri dans la glaise quelques statuettes de Napoléon I^{er}.

— Oh ! complète Mlle Maus, à Strasbourg *ils* n'étaient pas en reste. Jusqu'à des petites filles qui furent appréhendées pour des chansons. Mais les comptes rendus des conseils de guerre excitaient parmi nous une telle hilarité qu'ils furent interdits. On y lisait par exemple qu'un garçon de ferme « n'avait pas rougi d'exprimer son espoir dans la victoire de nos ennemis », qu'une cuisinière « avait chanté un couplet anti-allemand pendant qu'elle lavait sa vaisselle », qu'une femme mariée qui n'avait pas dénoncé son mari méritait quatre mois de détention « pour manifestation déplacée d'amour conjugal ». On y apprenait encore qu'un aubergiste de village, poursuivi pour avoir vendu des cigares allemands avec une bague aux couleurs françaises, avait pu faire la preuve que ces cigares provenaient de la maison Martin Brinkmann de Brême : cette honorable maison, bien allemande, en avait importé en Alsace une quantité considérable avant la guerre.

Et Mme Armé, qui se divertit, ajoute cette autre anecdote :

— A Ingersheim, près de Colmar, on m'a montré des billets de banque mis en circulation qui portaient en surcharge cette ins-

cription à la machine à écrire, parodie de la *Wacht am Rhein* :

*Lieb Frankreich, magst ruhig sein,
Deutschland zieht die letzten Krüppel ein (1).*

Et les autorités boches ne savaient comment entraver la circulation des billets. A Mulhouse, on avait placardé une affiche ainsi conçue : « Demain, conseil de révision pour les garçons de dix à onze ans. »

Ces détails ont le privilège de plaire aux convives, car ils y retrouvent l'esprit même de la résistance alsacienne à l'occupation allemande pendant tout le demi-siècle que dura cette occupation. On souffrait, certes, mais gaiement si l'on peut dire. Le gros Michel allemand essayait tant de sarcasmes et de railleries, qu'on lui était presque reconnaissant de les provoquer. On lui jouait tant de méchants tours, on le bernait si aisément, et toujours on le découvrait plus vaniteux, plus doctoral et plus borné qu'on ne l'avait imaginé. C'était la revanche d'une race plus fine contre la brutalité du vainqueur, et c'était aussi la preuve de caractères incompatibles, d'une impuissance totale de pénétration. L'Alsacien se servait, comme de ses meilleures armes, de son humeur, de son bon rire, de sa belle joie de vivre jusque sous les

(1)

« Chère France, tu peux être tranquille,

« L'Allemagne appelle ses derniers enfants. »

esthétique

averses. Une opposition triste s'use fatalement, une opposition gaie se renouvelle, trouve en elle-même un aliment. Voyez cette Maria, comme elle goûte les récits de Mlle Maus et de Mme Armé : elle n'a pas un regard pour son voisin de droite, on dirait même qu'elle ignore sa présence. Pourtant, en face d'elle, les deux fiancés ne manquent pas de se faire hommage de chaque anecdote. Et ma foi, ce vin d'Heiligenstein, année 1911, s'il vous plaît, qui arrose les truites des Vosges et qui a des tons d'or vert dans la cristallerie colorée, mord les papilles du palais avec un entrain endiablé et verse une allégresse cordiale.

— Oui, vous riez, tente de protester Mme Siegel contrariée, dans son orgueil maternel, de l'indifférence de Maria, mais vous riez maintenant.

— Nous avons toujours ri, assure Mlle Maus.

— N'empêche que Mulhouse vivait sous la terreur.

— Strasbourg aussi, et toute l'Alsace.

— Je ne connais bien que Mulhouse. L'existence y était intenable. Pour un rien, vous étiez dénoncé, incarcéré, déporté. Tenez : l'abbé Eugène Haber, vicaire de la paroisse Saint-Étienne, a été condamné à cinq mois de prison pour avoir enseigné que nous devons l'obéissance à l'autorité, non l'amour.

— Justement, réplique Mlle Maus, c'est parfait.

— Comment, c'est parfait?

— On condamne votre vicaire à enseigner l'amour de l'Allemagne, et il se plaint ! Mais c'est tout à fait boche : vous ne m'aimez pas, vous irez en prison. L'Allemand n'a pas d'autre moyen de se faire aimer.

Excitée par la contradiction, Mme Siegel dresse une liste de catastrophes : l'absence complète de liberté, les correspondances violées et interprétées, le régime de la délation, la police installée dans chaque maison, les suspects poursuivis jusque dans leurs pensées, — une fille de brasserie se vanta un jour d'avoir provoqué l'arrestation de 128 personnes, — emmenés dans les camps de la Forêt-Noire et même de la Lithuanie. A quoi il faut ajouter les plus dures restrictions alimentaires : pas de lait, pas d'œufs, pas de saindoux, et pour chaque denrée des cartes qui obligeaient à de longs stationnements.

— Un jour, interrompt Mlle Maus, j'ai lu cette annonce dans un journal : « On échangerait un excellent piano contre une oie grasse. »

— Mais il n'y avait plus d'oies grasses, mademoiselle : on les avait toutes saisies.

— On en a retrouvé quelques-unes, madame, après l'armistice. Après l'armistice, on a retrouvé tant de choses !

— Tous les noms étaient germanisés. Un général avait déclaré « inadmissible » qu'un

langage ennemi fût en usage dans le dos des soldats allemands.

— Dans le dos, se réjouit Mlle Maus : quand je vous dis qu'ils le font exprès? En effet, nous ne reconnaissons plus nos villages : Beauregard était devenu *Burrgarten*, Crèvecœur *Griesberg*, Trois-Fontaines *Dreibrunnen*, et La Houve *Huf*. Ouf : voilà qui est trouvé ! N'ont-ils pas voulu débaptiser le cours du Broglie, notre Broglie, pour l'appeler *place Hindenburg*? Tout de même ils n'ont pas osé.

— Pas plus qu'ils n'ont osé, complète Mme Armé, jeter bas la statue de Kléber à Strasbourg, ni celle de Rapp à Colmar.

— Il en a été question, intervient de sa voix insinuante le docteur Berger qui n'a pas encore parlé, si j'en crois la presse allemande que je dépouillais dans mon bureau de Réchésy, au bord de la Suisse. « L'attitude théâtrale et provocante de ce Rapp, sabre au clair, écrivait, s'il m'en souvient, la *Kreuz Zeitung*, a plus d'une fois inspiré des poésies hostiles à l'Allemagne à de jeunes poètes de ce pays. » Aussi proposait-elle de fondre ces statues de bronze et concluait : « Un fallacieux cosmopolitisme nous aveugla avant la guerre, nous en sommes cruellement punis. »

Un fallacieux cosmopolitisme obtient un assez joli succès : cependant que le garçon de service apporte le foie gras sauté, suivi à

distance respectueuse du sommelier muni de la panière où se couche mollement le Ribeauvillé. Ces dames, après avoir goûté la spécialité alsacienne, presque brûlante au palais avant d'y devenir fondante et savoureuse, qui fut oubliée pendant toute la guerre, réclament le maître d'hôtel pour le féliciter. Celui-ci, modeste et rouge, salue comme un danseur après un ballet.

— A quoi tient cette perfection? demande Mme Armé.

Aussitôt l'homme de l'art donne sa recette :

— Il faut, madame, choisir de belles pommes de rainette, trois ou quatre par personne, les éplucher, les couper en tranches très fines, les faire sauter au beurre clarifié et au dernier moment les saupoudrer de sucre en poudre. Les médaillons de foie gras — deux au moins par personne — spécialement épicés, coupés, et farinés, se font pareillement sautés au beurre frais. Quand les pommes sont bien cuites, je les dresse sur un plat que je garnis avec les médaillons. J'arrose le tout avec le beurre du foie gras et je sers très chaud.

Les rires fusent à cette définition. Mme Armé prend des notes pour sa cuisinière de Masevaux. Seule, Mme Siegel demeure grave, soit que la bonne chère la laisse insensible, soit qu'elle poursuive un dessein opiniâtre qui est de fournir à son fils quasi muet une occasion de briller.

— Les déserteurs, reprend-elle, comme si le maître d'hôtel n'était pas intervenu dans la conversation, étaient pourchassés avec une férocité impitoyable, et il y en avait, et non seulement les déserteurs, mais ceux qui les cachaient, qui les secouraient, qui ne les laissaient pas mourir de faim, ou seulement qui ne les dénonçaient pas. Demandez plutôt à mon fils.

Elle pensait donner la parole à Anselme qui eût raconté son évvasion, mais celui-ci n'a que des yeux et pas de langue. Et c'est Mlle Maus qui, avec sa gentillesse accoutumée, rappelle un des faits les plus singuliers de la guerre. A Strasbourg, une veuve était morte d'apoplexie : quand ses voisins pénétrèrent dans l'appartement, ils y découvrirent un homme dont l'aspect sauvage épouvanta même les plus courageux : ses cheveux et sa barbe pendaient en longues mèches enchevêtrées et désordonnées. Il portait une robe trop courte, des bas de femme et des pantoufles. On s'empara de lui. C'était le fils de la défunte. Incorporé au mois d'août 1914, il avait aussitôt disparu de sa garnison sans laisser de traces. Quatre ans sa mère l'avait caché et nourri. Naturellement les voisins achevèrent en secret l'œuvre maternelle, et il ne fut délivré qu'après l'armistice.

— Oh ! réplique Mme Siegel renonçant à vaincre le mutisme d'Anselme, mais toujours désireuse de proclamer les mérites de sa ville

natale, nous avons eu mieux à Mulhouse. C'est l'histoire de Marie Kayser.

— Eh bien ! interroge, comme elle s'arrête, M. Helding, ne saurons-nous pas l'histoire de Marie Kayser ?

La bonne dame a esquissé un geste d'hésitation qui invoque la présence des jeunes filles. Soit que ce geste demeure incompris, soit que la guerre autorise une audace plus grande dans la conversation, on insiste, et la voilà partie :

— Elle habitait le village de Walheim. Elle racontait à tout le monde que son mari avait été fait prisonnier par les Français au mois de septembre 1914. Cependant il avait déserté, et elle le cachait. Mais l'année suivante elle eut un enfant. Jusque-là c'était une femme estimée dont la conduite n'avait jamais donné prise à la médisance. Du coup, elle fut perdue de réputation et, comme on ne lui connaissait pas de liaison, on l'accusa de s'être livrée à un soldat allemand de passage. Car le monde est mauvais et, d'instinct, va au pire. Elle supporta sans se plaindre ces calomnies, mais elle en tremblait encore la semaine dernière quand je lui rendis visite. Lors de l'évacuation de Walheim, elle emmena son mari à Mulhouse dans une petite charrette sous des couvertures et des paniers. Là, il fut découvert, rue des Tanneurs, en juin dernier. On l'arrêta et Marie Kayser fut condamnée à six mois de prison. Ils viennent de rentrer tous les deux.

N'a-t-elle pas eu tort de rappeler cette aventure? Maria Ritzen en paraît atteinte. Elle, dont le visage tout à l'heure brillait d'un éclat surprenant aux lumières — cheveux d'or, yeux dorés, teint de perle rose — elle toute captivée par le moment présent, et tendue vers cette vie renouvelée de l'Alsace qui succède à ses trois ans d'exil passés dans les âpres montagnes du Dauphiné, s'est brusquement chargée d'ombre et éteinte après une vive rougeur subite qui l'enflamma et disparut, comme une fleur qui ferme son calice à la tombée du jour. Est-elle donc si pudique que la simple allusion à une injurieuse maternité la couvre de confusion? Autrefois, avant son départ avec Mme Bermance, ne passait-elle pas pour une jeune fille assez libre, non effrontée certes, mais assez confiante dans sa dignité personnelle pour ne craindre ni les propos, ni la fréquentation des jeunes gens, et d'ailleurs, ne s'était-elle pas fiancée sans prendre l'avis de ses parents à qui la guerre eût conseillé la prudence? Peut-être a-t-elle connu là-bas une société provinciale plus timorée, plus rigide. Mme Siegel se perd en toutes sortes de suppositions, mais ne peut se méprendre sur l'attitude de Maria, resplendissante jusqu'à cette malheureuse anecdote, resplendissante au point de justifier l'état d'extase où ce pauvre Anselme est plongé depuis le potage, et maintenant, pâlie et contractée, visiblement contrariée, mécon-

tente, presque bouleversée. Anselme aussi l'a remarqué. Il la contemple d'un regard suppliant, il ose à peine lui demander à voix basse :

— Qu'avez-vous donc, mademoiselle? Êtes-vous fatiguée?

Il a beau s'exprimer à voix basse. Sa mère l'a entendu. Elle l'entendrait soupirer. Et elle perçoit distinctement la réponse de Maria qui a été toute secouée par cette interrogation si naturelle :

— Mais non, monsieur, je vous remercie.

Comme elle a répondu sèchement ! Comme elle cherche peu à plaire à son voisin ! Anselme Siegel mérite-t-il un traitement aussi dérisoire ? Elle ne sait même pas tout le courage qu'il a déployé dans la guerre et qui peut être mis en balance, somme toute, avec les exploits du beau capitaine à qui elle n'était que fiancée et qui est mort à l'Hartmann il y a trois ans. Et voici que la bonne dame, agacée de cette résistance, retrouve ses préventions d'autrefois.

Hors Mme Siegel et son fils, aucun des convives n'a remarqué l'incident. La conversation a repris sur ce sujet des déserteurs alsaciens :

— Et ceux mêmes qui n'ont pu désertier, a conclu Mme Armé, n'ont pas toujours servi l'Allemagne. Le fils Brand, de Masevaux, qui a été tué, a fait dire à ses parents par un

camarade qu'il n'avait jamais usé de ses armes contre les Français.

Tandis que le maître d'hôtel en personne découpe savamment les jeunes perdreaux et étale avec art leurs membres et les morceaux du blanc qui entourait le bréchet sur un canapé de choucroute fumante, Mlle Maus, par un penchant naturel de son caractère, revient à des tableaux moins sombres. A Strasbourg, pendant la guerre, elle donnait ses services à un hôpital de vieillards tenu par les Petites Sœurs des pauvres :

— La supérieure avait dit à ses vieux : « Priez tous et toutes dans une intention que j'ai. Et si cette intention se réalise, je vous offrirai un café au lait comme jamais vous n'en avez bu... » Ces vieux et ces vieilles qui adoraient leur café au lait vivaient dans l'attente du goûter prodigieux. Ils l'attendirent longtemps, car vous devinez que la bonne sœur les faisait prier pour la victoire. Mais quand elle sentit venir la fin, il n'y avait plus, dans Strasbourg, ni café, ni lait, ni sucre. Pourtant, une promesse doit être tenue, et une promesse si solennelle ! Notre supérieure, très inquiète, se met en campagne, découvre des réserves cachées, obtient des uns et des autres, là quelques morceaux de sucre, ici un quart de livre de café, et d'un laitier aux abois l'engagement de lui procurer quelques litres le lendemain même de l'armistice. Ce jour-là tout l'hospice but son

café au lait. Il parut à tous délectable, et prodigieux en effet, car il y avait longtemps qu'on n'en buvait plus.

— Voilà une brave supérieure, approuve Mme Helding.

— Ce n'est pas tout. Après l'arrivée des Français, elle est allée réclamer au général Gouraud une musique militaire pour réjouir et réchauffer ses vieillards. Le général la lui a donnée. C'était la semaine dernière. On avait réuni pour la circonstance les vieux et les vieilles qui, d'habitude, vivent en des pavillons séparés. Parmi les vieux, quelques-uns arborèrent la médaille de 1870. Après la marche de *Sambre-et-Meuse*, la musique joua un air de danse. Et vous eussiez pu voir nos chères vieilles, un mouchoir à la main, prendre leur jupon de côté et esquisser un pas, tout en jetant des regards langoureux sur les vieux qui, eux aussi, de leurs pieds invalides, commençaient de dessiner des entrechats. On eût dit ces poupées un peu raides qui sont fixées sur la couvercle des boîtes à musique et se mettent à tourner, lentes et majestueuses, quand on déclenche la manivelle.

Elle a conté l'anecdote de son hôpital comme un chapitre de la Légende dorée. Les convives la complimentent. Une atmosphère de bien-être les enveloppe. Tout n'est-il pas à l'unisson : la causerie, les perdreaux décou-

pés sur leur lit de choucroute, et ce fameux vin de Ribeauvillé 1893 qui emplit les narines d'un bouquet aromatique et délicat avant de caresser les papilles de la bouche et de pénétrer dans le corps comme un cordial bienfaisant? Tout ne parle-t-il pas de la libre Alsace, le vin, les mets et les paroles? Maria elle-même s'est déridée. Mais les nuages invisibles passent-ils de nouveau sur son front et sur son regard? Déjà elle redevient absente, lointaine et mélancolique. Anselme Siegel et sa mère suivent avec une semblable perspicacité ces ombres qui vont et viennent, et qui finissent par demeurer. Cependant les hommes, comme il arrive à la fin d'un copieux repas, entament maintenant une conversation politique dont l'Alsace fait encore les frais.

— Jusqu'au dernier moment, a déclaré M. Helding, l'Allemagne a voulu garder l'Alsace-Lorraine, à cause de ses ressources économiques, et aussi parce que la perte de notre pays, c'était l'aveu indéniable, à la face du monde, de sa défaite militaire, l'humiliation publique et patente de son orgueil.

Et voici que le docteur Berger qui, depuis le consommé à la moelle, attend son heure, l'heure qui lui livrera tous les convives charmés ou magnétisés par ses sortilèges — car il est sorcier et le fera bien voir aux fêtes de demain — intervient de sa voix caressante et autoritaire ensemble pour ne plus

guère lâcher la parole. Les interruptions mêmes et les interrogations lui serviront d'excitants :

— Comme vous avez raison, monsieur Helling ! prélude-t-il pour conquérir avec un compliment le grand industriel de la Thur. J'ai suivi pendant toute la guerre l'opinion allemande à travers sa presse et par mes informations particulières. Elle n'a jamais varié en ce qui nous concerne. Pour l'Allemand est-il un autre dieu que la force ? Tenez : au mois de juillet 1916, après nos victoires de Verdun et de la Somme, un certain docteur Broda, parlant en Allemagne au nom d'une ligue pour les intérêts de l'humanité, proposa d'autoriser le plébiscite en Alsace-Lorraine, réclamant en échange une partie de l'empire colonial français, Madagascar, le Congo ou le Sud-Ouest du Maroc, vastes territoires où, disait-il, des millions de paysans allemands pourraient s'établir et contribuer à la puissance allemande mieux que ne le ferait le maintien dans l'Empire de quelques régions frontière contre le gré de leurs habitants. Il souleva des tempêtes dans la presse pangermaniste. La seule idée que l'on pût abandonner un jour l'Alsace-Lorraine parut un blasphème...

— Nous les aurons donc fait blasphémer, s'exclame M. Ritzen avec un gros rire expressif.

— Encore un peu de ce Ribeauvillé, Rit-

zen, insiste M. Helding. Je le trouve meilleur depuis qu'il est redevenu français.

— Et, pour bien marquer, a déjà repris le docteur, leur volonté formelle, intransigeante, absolue de disposer de nous à leur gré, nos ennemis se sont amusés régulièrement, au cours de la guerre, à instituer des discussions sur la sauce à laquelle nous serions mangés une fois la paix conclue : sauce bavaroise, ou badoise, ou wurtembergeoise, ou prussienne. Les professeurs s'en donnèrent à cœur joie, mais la sauce prussienne fut la plus goûtée. Le professeur Larband, de l'Université de Strasbourg, attacha le grelot dans la *Deutsche Revue* : pas d'autonomie, mais annexion de la Terre d'Empire à la Prusse. Un journal fut même fondé à Metz au début de cette année, la *Correspondance Germano-Lorraine*, pour y soutenir cette thèse.

— Que d'argent perdu pour leur propagande ! remarque M. Ritzen, tout en réchauffant dans ses mains le verre empli du vin d'Alsace.

— Où donc ai-je lu, ajoute M. Helding, que le secrétaire d'État von Kuhlmann déclara au Reichstag que l'Alsace-Lorraine était le seul obstacle à la paix et représentait le symbole de la victoire, sa preuve tangible ?

— Il l'a dit en effet, commente aussitôt le docteur Berger. Et le Grand Quartier, indigné que la question fût même posée,

organisa une véritable campagne pour briser dans l'avenir toute velléité d'autonomie et incorporer dans la Prusse la Terre d'Empire récalcitrante. Une armée de professeurs — je vous l'expliquais tout à l'heure — prit son mot d'ordre, car les professeurs allemands enseignent tous le casque en tête et ne sont point, comme il arrive en France, ou plutôt comme il est arrivé, pacifistes ou antimilitaristes. Ainsi le docteur Kapp publia, chez Julius Springer à Berlin, une brochure intitulée : *L'Alsace-Lorraine peut-elle devenir un Etat confédéré autonome?* Réponse : non, naturellement. Et il en donnait cette raison : pour faire un État, il faut un peuple ; or, il n'y a pas de peuple alsacien-lorrain, il y a des Alsaciens, des Lorrains et des Vieux Allemands immigrés. Un autre docteur, Gustave Roethe, professeur de langue et de littérature allemandes à l'Université de Berlin, spécialiste d'explications de textes et d'éditions d'auteurs du moyen âge germanique, collaborateur de la grande édition weimarienne de Goëthe, mena de son côté toute une campagne dans le *Tag* : « L'Alsace, déclarait-il, ne sera vraiment réunie à l'Allemagne qu'après cette guerre. L'Allemagne, trempée par l'épreuve du feu, retrouvera alors son unité que nul n'osera plus lui contester. »

— J'espère bien, interrompt M. Helding, que les Alliés vont briser cette unité allemande. Le départ précipité de tous les roi-

telets de l'Empire risque déjà d'emporter les derniers restes de particularisme. Il nous appartient de rompre les liens artificiels qui retiennent ensemble l'Allemagne du Nord et celle du Sud. Sans quoi notre avenir demeurerait menacé.

Mais le docteur Berger continue, malgré l'interruption, sa conférence sur l'opinion allemande :

— Le professeur Roethe s'efforçait d'établir sa démonstration sur des rapports historiques. Mais en bon Allemand pratique, il montrait bientôt le bout de l'oreille. C'est toujours l'intérêt qui guide nos ennemis, et il s'écriait dans un transport où se révélait son caractère : « Quiconque de nuit a parcouru au cours de cette guerre, ne fût-ce qu'une fois, la forêt lumineuse des cheminées d'usine du bassin minier lorrain, a pu voir ce que représente pour notre armement et notre force cette ancienne province de l'Empire allemand, et, d'autre part, c'est grâce aux richesses alsaciennes en potasse que l'Allemagne est assurée du triomphe économique... »

— Oui, la forêt de Nonnenbrüch, appuie M. Ritzen, qui contient les puits de potasse, est à elle seule une fortune pour la France.

— Je pourrais vous citer, continue le docteur Berger, toute une littérature : *La France et la Rive gauche du Rhin*, du professeur Aloïse Schulte, de Bonn, *les Questions et*

discussions du temps présent, du docteur Clément Loeffler, directeur de la Bibliothèque municipale de Cologne. Tous ces doctrinaires exigeaient que l'on fît de l'Alsace le rempart de l'Allemagne, comme le réclamait le Grand Quartier général, en la rattachant à la Prusse, le plus puissant des États confédérés. Et cela, jusqu'au mois de septembre dernier, c'est-à-dire quand le colosse allemand s'écroulait déjà. Ils répétaient à l'envi le mot de Bismarck : « Une lâche politique a toujours porté malheur. »

— Voilà une parole que nous devons méditer, constate M. Helding.

— Enfin, tout un plan de pénétration en Alsace avait été dressé pour en finir, après la guerre, avec notre résistance d'avant-guerre. Une Société de Colonisation — parfaitement, de Colonisation — pour la Marche de l'Ouest avait été fondée. Elle se chargeait, par traité, de la liquidation des biens français en Alsace-Lorraine, elle acquérait toutes les terres ainsi mises sur le marché et les cédait à des colons allemands. On espérait par ce moyen germaniser enfin l'Alsace.

— Pauvre Société de Colonisation ! s'esclaffe M. Ritzen. Quelle faillite !

La tarte aux quetsches a été fort appréciée, surtout des dames, pendant cet exposé politique. Le café bouillant et parfumé a été suivi d'un certain kirsch, non de la Forêt-Noire, mais des Vosges, que ces messieurs

lampent à petites gorgées satisfaites après avoir sollicité l'autorisation d'allumer des cigares. Et Mlle Maus clôt la conversation, car l'heure se fait tardive, par ce souvenir :

— Un numéro de ce journal que vous citiez tout à l'heure, docteur, le *Tag* de Berlin, m'est tombé un jour sous les yeux. C'était au mois d'avril dernier, et les nouvelles n'étaient point rassurantes. Il m'a procuré un grand réconfort. Il contenait en effet l'interrogatoire d'un soldat canadien fait prisonnier dans les Flandres. L'interprète lui avait posé cette question : « Pourquoi vous battez-vous ? » Et il répondit : « Pour l'Alsace-Lorraine, naturellement. — Que vous représentez-vous par là ? — Dame, est-ce une montagne ou un lac, je ne sais, mais il paraît que c'est très beau. Nous avons promis à la France de la lui rendre... » Le journal allemand se moquait. Et moi j'ai pleuré sur les réponses du prisonnier canadien qui aimait l'Alsace sans la connaître et qui avait juré de la délivrer.

Cette fois, Maria, distraite, a de nouveau souri. Comme le sourire transforme ses traits ! Comme elle a besoin de joie pour être tout à fait belle ! Alors son teint s'échauffe, ses yeux s'enflamment, elle rayonne.

Au dehors, les convives, désireux de marcher jusqu'au Broglie avant de regagner leur hôtel au quai Kellermann, ont de la peine

à se frayer un passage à travers la foule en liesse qui se promène, le rire ou la chanson aux lèvres, et qui est refoulée de temps à autre sur les trottoirs par une farandole de grandes coiffes et de casques bleus. Demain, c'est la journée des journées : le chef de l'État vient recevoir le serment de Strasbourg.

Mme Siegel, au bras de son fils, est demeurée un peu en arrière. Ils ont marché un long moment sans rien se dire, comme si quelque secret les oppressait. Et c'est lui qui a rompu le silence, pour révéler son angoisse intime dans ce soir national où fleurit le bonheur :

— Croyez-vous, maman, qu'un jour elle soit ma femme?

— Qui, mon enfant? interroge-t-elle quand elle sait, mais elle a ajouté : *mon enfant*, avec tant d'affection qu'il y découvre une pitié.

— Maria Ritzen, maman.

— Tu ne l'avais donc pas oubliée. Il y a tant d'années, et des années si lourdes!

— Justement, ces années lourdes ont pesé sur les cœurs comme un couvercle sur une boîte. Il y avait dans la boîte quelques sentiments qui y sont restés.

— As-tu causé avec elle?

— Elle ne m'a pas regardé.

— Il fallait lui parler de ton évasion, de tes combats, de ta blessure.

— Elle ne m'a rien demandé.

Ce dialogue est interrompu par la difficulté de traverser le cours du Broglie. Il reprend aux approches du quai par cette question d'Anselme :

— Avez-vous connu, maman, le capitaine Bermance?

— Non, il est mort peu après ma venue à Saint-Amarin.

— C'était un admirable officier, n'est-ce pas?

— Il en avait la réputation.

— Et sa mère, vous l'avez connue?

— Je l'ai rencontrée chez les Helling et chez les Ritzen. Elle m'a paru très noble et très simple ensemble dans son chagrin.

Et pour couper court au gênant interrogatoire, où elle s'est montrée de bonne foi, en honnête femme, elle ajoute :

— Un soir comme celui-ci, il faut être heureux.

— Je ne le puis pas.

— Et pourquoi donc? A ton âge, tous les espoirs te sont permis.

— Sauf, peut-être, celui-là. J'ai peur qu'elle n'oublie jamais.

— Elle est trop jeune, Anselme, pour ne pas oublier.

Mais lui-même, n'est-il pas resté fidèle, après cinq ans?

... Maria, à l'hôtel, comme son père lui souhaite le bonsoir, le retient un instant dans sa chambre.

— J'ai eu tort, papa, de venir à Strasbourg.

— Et pourquoi donc? demande l'Alsacien fronçant déjà le sourcil.

— Il eût mieux valu emmener Lissel.

— Elle est ta sœur cadette. Et c'est toi que les Helling désignaient.

— Vous savez bien qu'ils m'invitent parce qu'ils ne savent pas.

— Chut! Tais-toi.

Et il écoute si l'on entend remuer dans les pièces voisines.

— Nous ne sommes pas dans la vérité. C'est mal.

— Il y a des vérités, prononce-t-il sévèrement, que l'on ne crie pas sur les toits.

— Il y a des mensonges dont on n'a pas le droit d'abuser.

Ils sont face à face, comme ennemis. Du quai monte jusqu'à leur étage la *Marseillaise*, jadis partie de la rue de la Mésange et qui revient. L'Alsacien, ébranlé, ne veut pas admettre que le malheur, par un soir pareil, et après un festin si réussi, se rappelle à lui avec cette insistance. Les choses allaient si bien : la fabrique de tissage Siegel, de Mulhouse, va devenir la maison Siegel-Ritzen. Lui-même avait oublié la faute de sa fille. Bah! on verra demain. Demain ou un autre jour. Ce Ribeauvillé 1893 ne rend pas les idées très claires, mais il les colore et ne permet pas de douter de l'avenir :

— Bonsoir, ma petite, ne t'inquiète pas. N'es-tu pas heureuse?

Heureuse? Et avec épouvante, Maria, demeurée seule dans sa chambre et ne pouvant s'endormir, s'aperçoit que, pour la première fois depuis la mort d'André Bermance, elle l'a été, toute la journée. Sa douleur s'est-elle donc, en Alsace, consumée comme une habitation vermoulue devenue inhabitable, où le feu a pris?

V

LA FÊTE DE L'ALSACE

Au delà des eaux mortes de l'Ill, dans le quartier neuf qui occupe l'emplacement de l'ancienne enceinte fortifiée, sur la place de l'Empereur, débaptisée, où gît sur le sol un énorme cavalier de bronze qui fut la statue de Guillaume I^{er}, entre le lourd palais impérial écrasé sous son dôme florentin et le *Collegienhaus*, amas de bâtiments de la Renaissance italienne où s'installent déjà nos professeurs et notre enseignement, une estrade a été dressée, avec une vaste loge centrale et des gradins sans nombre, face à la vieille ville romaine — Argentoratum — celte, alsacienne et française, toute patinée par les siècles, toute fleurie de maisons pavoisées, et couronnée par la masse rose de sa cathédrale d'où s'élance vers le ciel, comme une fusée lumineuse ou comme une ardente prière, la fine flèche ajourée qui est la gloire de Strasbourg et qui sert aujourd'hui de hampe à un drapeau tricolore. Quel spectacle doit être offert aux invités de ces tribunes? Quel défilé au bord du fleuve, avec ce décor

pour toile de fond? N'est-on pas rassasié de fêtes?

Le matin, à la gare même, le président de la République a reçu du maire les clés de la cité. Il est allé déposer une gerbe de chrysanthèmes au pied de la statue de Kléber. Puis il s'est rendu à l'Hôtel de ville et là, sur le perron, au-dessus du Broglie pareil à une mer de têtes, devant toutes les fenêtres ouvertes du cours où les femmes, à la mode d'autrefois, agitaient des mouchoirs, il a parlé :

— « Messieurs, a-t-il prononcé, le plébiscite est fait. L'Alsace s'est jetée en pleurant de joie au cou de sa mère retrouvée... »

Comment le plébiscite ne serait-il pas accompli? N'est-ce pas la *Gazette de Cologne*, qui, hier, le constatait : « La haine de l'Allemagne se manifeste à travers l'Alsace avec la violence d'un ouragan »? Un ouragan, c'est bien cela. Entendez, au delà du Rhin, cet ouragan d'acclamations sur le cours du Broglie.

Le président de la République était très pâle. Une émotion profonde, une émotion sacrée le possédait. Il a résumé à grands traits l'histoire alsacienne, il a rendu hommage à l'ancienne monarchie comme à la Révolution dans leur œuvre commune en Alsace. Car les temps ne sont plus au marchandage des mérites, ni à l'étroitesse des partis. Un

grand souffle vivifiant venu, comme le vent du large, des immensités apparues au cours de la tempête, a balayé la mesquinerie des formules passées. Quand il a rappelé le rapt de 1871, il a posé affectueusement la main sur l'épaule du dernier protestataire à l'Assemblée de Bordeaux, Georges Clemenceau : alors l'enthousiasme a gagné la foule sensible au geste et pour qui les images vivantes ont toujours personnifié les idées et les souvenirs. Cet enthousiasme fut à son comble à l'appel direct : « *Chère Alsace, douce Lorraine, comme vous nous manquiez!...* »

D'autres cérémonies se sont déroulées, avec la même solennité populaire — il faut bien assembler ces deux mots — à la cathédrale, au temple, à la synagogue, au pont de Kehl jeté sur le vieux Rhin enfin atteint, si large et majestueux entre ses rives bordées de saules et de peupliers, et qui marquait autrefois la frontière entre la civilisation et la barbarie. Le programme n'est-il pas épuisé? Quel numéro sensationnel reste-t-il à montrer? Le chef de l'État n'a-t-il pas, au nom de la France, pris possession de Strasbourg? Certes, la foule attend nos soldats. Sans eux, il n'est plus de fêtes. Mais elle a vu passer le général Gouraud le 22 novembre, et le maréchal Pétain le 25, et même le généralissime de toutes les armées alliées, le maréchal Foch en personne, le 27 — Foch lancé comme un obus, et qui n'a pris que le temps de saluer Kléber

avec le propre sabre égyptien de son vieux camarade. Elle a vu passer nos petits soldats bleus aux figures ravagées de fatigue mais tout éclairées de rires. Elle connaît les chefs, elle connaît les hommes. Cependant, elle attend autre chose encore sans savoir au juste quoi, un miracle sans doute.

Cette foule est venue de toute l'Alsace, de la plaine aux villages vautrés parmi les vergers, des coteaux aux riches vignobles, des montagnes boisées, des bords du Rhin encore. Elle a déferlé toute la nuit et tout le matin par toutes les routes qui aboutissent à Strasbourg : route de Neuf-Brisach, route de Colmar et de Schlestadt, route de Wissembourg et Haguenau, sans compter les chemins ; par toutes les portes, porte de Pierre, porte de la Tour Blanche, porte de l'Hôpital, porte de Schirmeck, et par toutes les rues, — en petits paquets, en famille, en groupes, en confréries avec des bannières, en écoles qui scandaient le pas, et même il y avait des villages entiers, curé et maire en tête, rangés en bon ordre, les femmes portant le grand nœud, les hommes en redingote et gilet rouge, chapeau rond ou tricorne. Les uns marchaient à pied, les autres avaient frété des véhicules de tous genres où ils s'entassaient, et les harnais des chevaux, et les dossiers des banquettes, et le tour des chars, et les rais mêmes des roues étaient enguirlandés

de fleurs et de banderoles tricolores. Les uns avaient assez à faire à marcher, les autres y ajoutaient des chansons à deux voix qui les empêchaient de mesurer la longueur du trajet. Ce peuple est venu de toute l'Alsace. Ce peuple, c'est l'Alsace.

Il a envahi la place de l'Empereur, l'ancienne place de l'Empereur en fuite. A peine un barrage de troupes qui exécutent la consigne avec gentillesse a-t-il pu réserver pour le défilé un large couloir qui, désert, semble un fleuve immobile entre ses hautes berges. Berges vivantes, joyeuses, bruissantes, dominées par des grappes humaines accrochées aux réverbères ou suspendues aux arbres.

Le cortège officiel a pris place dans la loge centrale. Voici le président de la République, le président du Conseil, les présidents de la Chambre et du Sénat, les ministres, les membres du Parlement, et voici les maréchaux, sauf Joffre, las, qui se repose, les généraux, les uniformes clairs ou sombres. Les acclamations les saluent tour à tour. Du haut d'un marronnier, un jeune garçon, fasciné par la tête ronde et jaune de M. Clemenceau, et plus sûr de son cœur que de sa grammaire, crie de toutes ses forces :

— Vive *la Tigre* !

Devant les autorités, au bas de l'estrade, des jeunes filles aux grands rubans noirs et aux corsages pailletés sont rangées. Exigeantes, elles réclament, pour les presser, les mains

des hommes d'État et des chefs militaires. Il faut bien que ceux-ci se courbent sous cette charmante indiscipline. Ils se penchent l'un après l'autre. Puis les exigences augmentent à mesure qu'elles sont satisfaites. Hissées par leurs compagnes, quelques-unes grimpent jusqu'à la loge officielle et s'y installent. Le président, les maréchaux les accueillent, les font asseoir entre eux, et la foule applaudit. Cette galanterie familière est si loin des parades allemandes qui, hier encore, accablaient la ville. Mais qui attend-on? Et que va-t-il se passer?

Le mystérieux docteur Berger a son sourire de sorcier. Il doit être dans le secret. C'est lui-même qui a procuré aux Helling et à leurs invités des places dans une tribune presque au premier rang. Mme Siegel est assise à côté de Maria Ritzen qui a revêtu pour la circonstance le costume national préparé par sa sœur Lissel : nœud aux grandes ailes noires qui par contraste avive son teint de blonde, corsage de soie attaché par devant sur un plastron doré, fichu à fleurs rouges en pointe sur les épaules, jupe rouge et tablier noir, bas et souliers blancs. Mme Siegel lui annonce à l'oreille :

— C'est la division de mon fils qui défilera : une division célèbre, la 38^e, des zouaves, des tirailleurs.

— Bien, répond Maria, indifférente.

Par souci de la vérité, Mme Siegel ajoute :

— Et des chasseurs à pied.

— Ah ! des chasseurs, répète Maria.

En effet, les clairons sonnent, les tambours battent aux champs. Dans une buée bleuâtre, pareille à la fumée des toits, s'avance la 38^e division. Elle a récolté de l'honneur et de la gloire dans cent batailles. Elle fut de la Marne et de l'Yser, elle fut du Verdun tragique à la cote 304 et à la Haie-Renard, elle fut du Verdun triomphant à Douaumont et à Louvemont, elle fut de la Malmaison par un matin d'apothéose, d'Orvillers et du Plessis-de-Roye par un matin douloureux, elle fut enfin de la campagne de délivrance. Si tous les morts qu'elle a laissés en chemin l'accompagnaient, il faudrait, pour la contenir, pousser le palais de l'Empereur et les bâtiments de l'Université. Mais tous ses morts ne l'accompagnent-ils pas ? Ils sont au-dessus, invisibles et joyeux. La brume légère porte leurs âmes pressées. Ils sont les sauveurs de l'Alsace. Les cris, les acclamations passent par-dessus les vivants pour monter vers eux.

— André ! a murmuré tout bas Maria.

Les zouaves marchent en tête, en uniforme kaki et chéchia rouge. Ce sont des soldats graves à qui l'habitude des attaques, plus que leur origine — car il en est de toutes provinces — a donné l'impassibilité des visages orientaux.

Mme Siegel se penche vers sa voisine :

— Avez-vous reconnu mon fils?

— Mais non, madame ; où était-il?

— Deuxième compagnie, première section, explique-t-elle avec une précision toute maternelle.

— Sous leur coiffure, ils se ressemblent tous.

Ils se ressemblent tous ! Quel mot dédaigneux ! Jamais cette Maria ne distinguera Anselme. Et, désappointée, Mme Siegel se détourne d'elle.

Les noubas arabes, mélancoliques comme les cornemuses d'Écosse, annoncent les tirailleurs. Après eux, une fanfare stridente précède les chasseurs à pied qui passent en coup de vent.

« Pourquoi le 67^e bataillon, songe Maria, quand c'est le 15^e qui a pris l'Hartmann et Metzeral? »

Les drapeaux, maintenant. Celui des chasseurs est porté par un lieutenant légionnaire qu'escortent deux soldats légionnaires. Ils sont suivis par les canons, pareils à une meute enchaînée, minces et longs comme des lévriers, ou ramassés et courts comme des dogues, la gueule largement ouverte, les uns camouflés, les autres nus.

— Stanislas, nomme tout haut Suzel Helling en reconnaissant sur son cheval le lieutenant Méraïn.

Et Maria l'envie d'appeler, par son prénom, un vivant.

Comme une escadre en mer, les chars d'assaut naviguent de conserve, tanguant et roulant, laissant passer par leurs meurtrières les menaces de leurs bouches à feu. Après les autos-mitrailleuses, un peloton de chasseurs à cheval ferme le cortège.

Les dernières notes des trompettes de cavalerie se sont éteintes. Un grand silence, après le passage des troupes, s'est emparé de la place. Nulle impatience, pourtant, dans la foule ni dans les tribunes. Entre la haie des soldats bleu clair, le cours désert est pareil à un fleuve desséché. Mais les eaux, là-bas, s'amassent. Là-bas, vers les bâtiments universitaires, on distingue comme un flottement d'oriflammes, comme un miroitement de couleurs, tous ces préliminaires des processions qui se groupent et s'ordonnent avant le départ.

Le signal, enfin, est donné. Le miracle attendu éclate comme un feu d'artifice. Le torrent va couler à pleins bords dans le lit qui lui est préparé. La procession s'est mise en route. L'Alsace tout entière défilera, l'Alsace symbolique, comme la Grèce, autrefois, accompagnait dans les Panathénées le voile de Minerve. Un organisateur mystérieux en a rassemblé les images et réglé la suite : prodigieuse frise qui se déroulera en plein air, comme sur l'entablement d'un Parthénon vivant.

De même qu'en automne les buissons ardents et les arbres d'or éclairent le ciel gris, la lumière semble venir de ce sol humain et monter. Le fleuve animé, qui coule et qui paraît courir entre ses rives bleues, charrie toute l'histoire, tout le passé de l'Alsace. L'Alsace de la musique et du chant : chorales, orphéons, fanfares, orchestres. L'Alsace des guerres, du souvenir et de la jeunesse : vétérans aux bannières vénérables et aux médailles commémoratives ; sociétés de sports et de gymnastique, étudiants aux bérets de velours, conscrits, soldats de demain, aux chapeaux enrubannés comme des chapeaux de noces. L'Alsace des corporations et des métiers : boulangers, horlogers, brasseurs, tonneliers, jardiniers, — jardiniers de la Robertsau, aux larges chapeaux de paille, portant à leurs épaules, comme des jardins suspendus, des massifs de chrysanthèmes et d'orchidées, et suivis de jardinières jetant des bouquets, comme les anges jettent des pétales de roses à la Fête-Dieu. L'Alsace, enfin, des coutumes et des traditions, l'Alsace de la plaine, des coteaux et de la montagne, des Vosges et du Rhin, l'Alsace des villages, variée, diverse à l'infini et cependant une, mêlant toutes ces notes bigarrées dans une heureuse harmonie.

C'est un vieux pays qui existait dans son ordre bien avant le chaos germanique. Il fut

celte et il fut romain. Strasbourg s'appela Argentoratum. Et les Celtes adoraient le soleil sous le nom de Baal ou de Bel à qui, peut-être, ils élevèrent des temples sur le sommet des Ballons vosgiens. Et les Romains adoraient le soleil sous le nom d'Apollon porte-lumière. De ces cultes révolus, l'Alsace a gardé le goût de la couleur et de la joie. De même, elle a gardé l'orgueil de ses terres libres, transmises de générations en générations dans les familles à qui elles ont conféré une noblesse paysanne, bien reconnaissable à la majesté des hommes, soit qu'ils tiennent les mancherons de la charrue, soit que, parés de la redingote du dimanche, ils lèvent à l'auberge leur verre empli d'un vin pétillant, comme à la démarche des femmes, qu'elles ratissent le foin dans les prés ou rassemblent les épis, en coquet tablier blanc, sous le chapeau de paille que retient un ruban de soie, ou qu'elles revêtent, pour les « mestis », la jupe à bretelles, le fichu et la grande coiffe. Les anciennes *rotules* des treizième et quatorzième siècles se réfèrent déjà aux usages immémoriaux des ancêtres. N'est-ce pas l'une d'elles qui prescrivait la longueur des miches, lesquelles, mises entre les pieds, devaient dépasser assez les genoux pour qu'un valet se pût rassasier en coupant tout ce qui était au-dessus? Pays fertile et fier qui n'avait pas besoin de ses voisins pour vivre, paissant son bétail sur ses pâturages, labourant ses

champs gras, piochant ses vignes, mangeant son pain, buvant son vin, s'habillant de la laine de ses moutons, de la toile de son chanvre ou de son lin, du cuir de ses bœufs.

Aucun peuple de la terre, depuis le peuple grec et l'ancien peuple de France au temps des provinces et au cœur du Valois, n'est resté plus fidèle aux coutumes et aux costumes, aux superstitions et aux légendes, aux musiques et aux chansons, aux fêtes enfin qui, d'un bout de l'année à l'autre, célèbrent les saisons, les fruits de la terre et l'incessante action de la Divinité : jour des Rois Mages où trois gamins, vêtus d'oripeaux éclatants, une couronne de papier doré sur la tête, l'un barbouillé de noir, l'autre portant une quenouille au bout de laquelle est accrochée une étoile, figurent Gaspard, Melchior et Balthazar et vont quêter de village en village ; Chandeleur où l'on bénit les cierges, sans oublier ceux qui serviront de talismans contre les orages et les grêles, dont les mille petites lumières tremblent solennellement dans l'église, rejoignant, dans le passé mythologique, les *Lupercales* en l'honneur de Cérés qui poursuivit, sur l'Etna, à la lueur des torches, sa fille Proserpine enlevée par Pluton ; Rameaux jonchés de bouquets de buis et de branches de sapins ; Pâques, toutes parfumées d'une odeur de pâtisserie, où se balancent les paniers chargés de pains au lait et d'œufs durs colorés ; Premier Mai des

Vosges, symbolisé par une jeune fille vêtue de blanc et enguirlandée de feuillages qu'une garde d'honneur accompagne et que suit une troupe de fillettes, les mains unies dans la danse, et qui va de maison en maison en s'arrêtant pour chanter un *Mai-lied* et récolter du beurre, du lait, de la farine, — sœur de cette Sylvie de l'Île-de-France dont les rubans flottaient pêle-mêle avec les tresses de cheveux noirs ; — Rogations où les bannières sont promenées dans les campagnes trois jours de suite, à la fraîcheur du matin, vertes aux mains des garçons, blanches dans celles des filles, rouges pour les hommes et violettes pour les femmes ; Fêtes-Dieu, admirables Fêtes-Dieu, Fête-Dieu de Mietesheim et surtout de Geispolsheim où la procession est pareille à un ruban multicolore et marche sur les roses ; Saint-Jean de juin aux collines incendiées, comme au temps des druides, par les feux de joie que doivent franchir quand ils vont s'éteindre, les jeunes gens pour se marier ; Fêtes de la fenaison et de la moisson, dans le Sundgau, et fêtes des vendanges dans le pays de Bar ; *Kunkelstube*, chaudes assemblées de l'hiver, où, pendant que les rouets ronronnent, on danse au son de l'harmonica ; Noël enfin, Noël-roi où les enfants attendent, les yeux allumés dans leur petit lit, comme des veilleuses, le *Christ-kindel* ou l'ange qui descend des cieux, et redoutent *Hans Trapp*, le Croquemitaine,

tandis que grésillent à la cuisine, pour le réveillon, les chapelets de boudins et de saucisses, et que passe peut-être, dans les tempêtes de neige, la chasse du *Chasseur magique*...

Comment rappeler à la France retrouvée, attentive et représentée par son élite, tout ce passé, transmis comme un trésor de père en fils, qui a permis de résister un demi-siècle à la pression germanique, qui eût permis de lui résister mille ans? L'Alsace a son enchanteur penché sur la source de sainte Odile, comme jadis son collègue Merlin se pencha sur la fontaine de Brocéliande. Le docteur Berger sait bien qu'il n'y a encore que les images pour se fixer dans la mémoire des hommes. Quelques lignes — à peine des couleurs — et la Grèce a franchi les âges. Un cortège va symboliser l'Alsace, un cortège qui promènera dans les rues de Strasbourg la légende de cent villages assemblés dans l'œuvre commune, villages de l'abbaye de Wissembourg, du comté de Hanau, du Kochersberg, des Vosges ou du Rhin, où les filles et les garçons, émoustillés par ce concours, ont sorti des armoires de noyer ou de chêne les habits de fête qui dormaient depuis la déclaration de guerre.

Comme, dans toute symphonie, il est un thème principal qui sans cesse revient, tantôt net et impérieux, tantôt couvert par la bro-

derie infinie des variations qui semblent les modifier, les transformer et finissent au contraire par les renforcer, le même motif, dans ce cortège, ne cesse pas d'apparaître, toujours reconnaissable sous les ornements qui le parent et le diversifient, et c'est le classique costume alsacien, tel que l'arboraient l'*Ami Fritz* et le paysan du dimanche, tels que le déploient les jeunes filles de la ville ou des champs.

L'homme dont la face est entièrement rasée porte le chapeau rond ou le tricorne, une chemise blanche à grand col montant jusque sous les oreilles et émergeant à peine d'une cravate qui serre le cou dont elle fait plusieurs fois le tour, une longue redingote dont les pans descendent jusqu'au bas des mollets, ouvrant sur un gilet de velours à deux rangs de boutons, un pantalon à pont, souvent orné d'agrafes de métal sur le côté, et tombant sur des guêtres blanches ou des souliers à boucles : tout le vêtement dans les tons sombres, sauf le gilet rouge, vert ou bleu. Et cet uniforme sévère, qui fait ressembler les jeunes gens à quelque des Grioux sortant de Saint-Sulpice, excelle à rehausser la taille et communiquer de la majesté. Mais en voici qui viennent des environs de Wissembourg : bonnet de fourrure qu'on appelle *morchel* ou *morille* parce que sa frisure ressemble à ce champignon, petite veste courte, pantalon assez large ouvert dans le

bas. Ils sont à cheval sur de gros chevaux de labour et au commandement d'un compagnon ils ôtent et agitent leurs toquets empanachés. Ceux de Mietesheim ont des couvre-chefs aux larges bords relevés en bataille ou pointant sur le devant et des redingotes de drap bleu clair ou bleu foncé à intérieur rouge. Ceux de Homspach sont venus en costumes de travail, avec leurs courtes blouses de toile bleue agrémentées de broderies rouges ou vertes autour de l'encolure et leurs pantalons passés dans les bottes. Et ce qui, chez tous, retient le regard, cavaliers ou piétons, jeunes ou vieux, efflanqués ou gras — et les gras sont rares à cause des années de vaches maigres qui viennent de s'écouler, mais bien des joues flasques étaient normalement destinées à être rebondies et le deviendront — c'est la médaille décidée du visage, c'est l'énergie des traits, parfois secs, parfois durs, parfois lourds, toujours ou presque toujours tempérée par une moue d'ironie ou plutôt de bonhomie au coin des lèvres. Ces lutteurs, ces travailleurs savent rire, aiment à rire. Ils ont des nez faits pour aspirer les parfums de la vie et des bouches bien dégagées pour en goûter les saveurs. Ils sont disposés aux rudes et longues entreprises, individuelles ou nationales, mais pour en profiter. Et ils se doutent bien en défilant, tout harnachés et pontifiant, sur leurs fermes guiboles ou sur leurs bidets de charrue,

devant une illustre assemblée, que ce cortège auquel ils ont la gloriole de participer a une signification pratique.

Ils servent surtout d'escorte aux jeunes filles qui raflent pour elles tout le succès rien qu'en avançant comme un jardin en marche. Certes, le costume traditionnel — celui des tableaux, des cartes postales, des affiches, de toute l'imagerie populaire — est bien le thème essentiel, mais des mains agiles, des mains de fées ont pris ces rubans pour les étendre, les redresser, les étaler, leur donner cent formes diverses, ces collerettes pour les plisser, ces fichus pour en recouvrir selon cent modes les épaules, ces corsages, ces jupes, ces robes, ces tabliers — ces velours, ces satins, ces soies — pour les barioler, les nuancer, les allonger, les raccourcir, les opposer, les harmoniser. Les villages se sont adressés des défis, et les couturières et les tailleurs de chaque localité, portant son honneur, ont rivalisé d'ingéniosité tout en maintenant les coutumes. Qui triomphera, de Miesenheim ou d'Urviller, de Schleithal ou de Salmbach, du Kochersberg ou de Geispolsheim?

Comment le même costume peut-il changer ainsi selon les femmes et les couleurs? Car enfin, ce costume, on le connaît bien : le jupon remontant la taille, retenu par deux bretelles, garni dans le bas d'un ruban de velours noir et s'arrêtant à mi-jambes ; le

corsage en soie, court et échancré, lacé en avant sur un plastron pailleté ou doré ; le tour de cou en velours noir bordé de dentelles plissées formant collerette ; le fichu en pointe allongée dans le dos ; le tablier de soie garni de longs rubans qui entourent le buste ; les bas et les souliers blancs ; enfin la coiffe, la fameuse coiffe qui est devenue, pour les profanes, le signal alsacien quand elle ne date guère que d'un demi-siècle et a pris la place de l'ancien bonnet doré, avec ou sans dentelles, noué par devant au moyen de rubans souples aux teintes vives. De ces rubans est venue toute l'affaire : ils se sont peu à peu amplifiés et magnifiés, ils sont devenus immenses, prodigieux, superbes. Il n'y a plus eu de regards que pour leurs dimensions insolites : ils encadrent les têtes blondes — cheveux partagés au milieu par une raie et repliés en arrière sur le haut du crâne en une large nappe plate, ou peignés en bandeaux lisses tantôt terminés par des nattes qui pendent dans le dos et tantôt enroulés en spirale sur la nuque — ils les prolongent par de grandes ailes de papillons, ils donnent à tout le corps une légèreté d'oiseau et concentrent la lumière sur le visage. Le grand nœud, que l'on a accoutumé de voir en noir, a fini par caractériser l'Alsacienne.

Mietesheim passa pour avoir gardé les coutumes dans leur pureté. Or Mietesheim porte le nœud rouge sur bonnet d'or, un corsage

brillant, la jupe de couleur vive, rouge, violette ou verte, sans que la nuance dénonce la religion, un tablier de soie à rayures verticales, enfin — pièce plus rare et qu'il conviendrait de regarder de près — une collerette compliquée évoquant les vieux portraits du dix-septième siècle, en toile blanche formant sur le dos et la poitrine un empiècement rectangulaire garni de petits plis, ornée autour du cou d'une ruche qu'entoure une large dentelle retombant jusqu'au milieu de la poitrine. Quelques-unes à cause de la saison, et bien que la beauté soit le meilleur des manteaux, cachent cette collerette sous un foulard clair plié en triangle, la pointe atteignant les reins.

Les filles de Mientesheim sont jolies, mais celles de Schleithal ne passent pas inaperçues : leur bonnet bariolé est formé d'une coiffe en soie brochée à fleurs multicolores et bordé d'une ruche en tulle noir : sur le haut de la tête et jusque sur la nuque trois nœuds sont disposés, de soie bleue et rouge, et les longues brides sont de mêmes teintes. Celles d'Homspach ont, comme des demoiselles d'honneur aux cortèges de mariage, des couronnes de fleurs artificielles, blanches et rouges. Celles d'Obervedern un haut bonnet bleu foncé, pareil au hennin d'autrefois, avec des brides blanches. Celles d'Obernai sont casquées d'or ou d'argent et nimbées de dentelles : elles portent des châles à franges et

des robes roses. Le Kochersberg déploie des casaques en soie violette, des robes longues en serge verte ou rouge selon la confession, des manches bouffantes aux corsages de couleurs changeantes, gorge-de-pigeon ou mauves.

Mais un murmure d'admiration a passé sur la foule et couru dans les tribunes. Voici la fin du défilé et voici son triomphe : trois ou quatre cents jeunes filles de Geispolsheim dans leurs costumes de fête — les costumes réservés aux processions de la Fête-Dieu et de l'Assomption. Les rubans du bonnet de soie rouge n'ont pas les dimensions démesurées de Brumath ou d'Hoffen : plus souples, ils sont plus vivants et leur balancement accompagne le pas ; entre les deux ailes du flot, une couronne de fleurs est piquée. Les corsages qui couvrent la poitrine en carré disparaissent la plupart du temps sous les foulards de soie multicolore dont les mains, naturellement savantes, disposent et varient les plis. Les robes sont toutes de serge rouge, et les tabliers en guipure blanche. Dans ce bataillon clair, c'est le rouge qui domine. On dirait qu'une armée de coquelicots s'est étroitement mêlée, dans un champ, aux épis que représentent si gentiment ces blonds cheveux et ces visages dorés. Et, après ce déploiement de Geispolsheim vainqueur, vient, pour clore la marche, la plus délicieuse arrière-garde : une ronde de fillettes aux grands nœuds, aux courtes robes éclatantes,

riant, batifolant, sautant, gambadant, l'Alsace future, l'Alsace qui ne gardera pas le souvenir de la domination allemande, l'Alsace qui déjà s'épanouit.

Et toutes ces jeunes filles ont défilé en dansant, celles de Mietesheim et celles d'Homspach, celles de Steinseltz et celles d'Innenheim, celles d'Obernai, celles du Kochersberg, et, plus légères encore que leurs sœurs, celles de Geispolsheim. Elles chassent de leur clarté les ombres du soir qui viennent. Elles se tiennent par la main sur toute la longueur, elles se lancent en courant et le rang se brise en rondes pleines de grâce, elles se reprennent et repartent en cadences flexibles. Une simplicité grave et noble, un élan naturel et plastique mènent le jeu. Ces jeunes filles ont le chant dans le corps, et leur marche rythmée a la pureté d'une musique religieuse.

Peuple d'Alsace qui a lutté, peiné, enduré, mais qui s'est maintenu intact : un défilé montre au grand jour sa force cachée. Nulle volonté n'a pu la détruire, parce qu'il est resté uni dans le même amour et dans la même pensée. Il a su conserver sa vie provinciale, sa vie municipale, sa vie familiale, la multiplicité de la vie libre soumise néanmoins à une discipline secrète et sûre. Ce qui vient de passer sur la place de l'Empereur devenue la place de la République, devant la toile de fond de la vieille ville

et de sa cathédrale, c'est le cortège des traditions.

Maria bouleversée a suivi passionnément la procession de ses sœurs. Toute sa vie personnelle se perd et s'explique à la fois dans ce grand mouvement qui l'emporte. Elle n'en prend conscience que lorsque sa voisine, Mme Siegel, se penche pour lui demander, ayant remarqué son émotion :

— Vous ne pourrez plus jamais quitter l'Alsace, n'est-ce pas, mademoiselle Maria?

Elle ne répond pas. Brusquement elle a fait un retour sur elle-même. Pourquoi est-elle à Strasbourg et non pas à Chapareillan auprès de son fils? Pourquoi surtout y est-elle si totalement? Comme son fils était loin de sa pensée tout à l'heure, et loin de sa pensée celui même à qui elle s'est donnée, non pour que l'Alsace fût libre pourtant, mais tout simplement parce qu'elle l'aimait! Elle s'épouvante de la faculté d'oubli — même momentanée — qu'elle découvre en elle, et n'a pas le loisir d'approfondir sa peur, car la foule délirante, après le défilé des images, cherchant à exprimer son délire, a entonné d'instinct cette *Marseillaise* née ici près, dans la rue de la Mésange. L'hymne s'impose à elle. Au chœur formidable se mêle sa faible voix, comme l'offrande, comme l'abandon de sa personne.

De tout le reste de l'après-midi, de toute

la soirée elle ne peut se reprendre. Elle est comme ces feuilles dorées que le vent roule dans ses tourbillons. Strasbourg est une immense kermesse où la joie seule est admise. Les jeunes filles du cortège, priées par des officiers, par des soldats inconnus, ont été autorisées par leurs parents à accepter ces invitations. Dans tous les restaurants on en voit, aussi à l'aise que chez elles, les joues rouges, les yeux illuminés, buvant dans les verres à long pied le vin de la Moselle ou des coteaux vosgiens, mangeant, de bon appétit, comme à Noël, les belles oies rissolées, tandis que leurs hôtes, pleins d'attention, leur débitent des propos gentils et timides. Car elles n'entendent rien d'irrespectueux ni d'audacieux. Une atmosphère de confiance, de noblesse native, les protège de son halo, comme, dans la mythologie, les nuages propices entouraient les divinités. Petites divinités d'un jour qui, saines et pratiques, riront de leur gloire demain en lavant le linge ou raccommodant les chaussettes.

— Puis-je inviter, moi aussi, Mlle Suzel? a demandé le lieutenant Méraïn à M. Helding.

— Mais certainement, mon ami. Et tenez : M. Anselme Siegel, de son côté, invitera Mlle Maria. Je vois qu'il en brûle d'envie. Allez-vous-en tous les quatre. Nous vous retrouverons ce soir à la Maison des Chanteurs.

A ce discours Maria est restée interdite au

milieu de la chaussée. Le sergent Siegel, qui a pu rejoindre le groupe après la parade militaire, est encore plus interloqué : il est devenu cramoisi, jusqu'à l'extrémité des oreilles dont il porte les pavillons ouverts, et sa cicatrice est violette. M. Ritzen n'a pas encore d'opinion sur la tournure que prennent les événements ; cependant, il ressent, dans son optimisme, quelque vague inquiétude. Mais Mme Siegel approuve cette initiative et secoue son garçon abasourdi :

— Eh bien, Anselme, j'espère que tu feras un galant cavalier.

— Mais, madame... proteste Maria.

Suzel s'est jetée à son cou, au risque de chiffonner les rubans du bonnet :

— Acceptez, acceptez. Vous verrez comme nous nous amuserons.

Car elle redoute que sa mère ne la laisse pas s'éloigner seule avec son fiancé. Maria ne sait décidément plus ce qu'elle veut. Elle se laisse entraîner quand elle avait le ferme propos d'opposer un refus. Et lorsque les jeunes gens s'en vont de conserve chercher, entre le cours du Broglie et les quais, une salle qui ne soit pas trop encombrée, elle se gourmande elle-même de sa faiblesse et se promet de montrer grise mine au compagnon qui lui est imposé. Mais comment tenir son sérieux dans ce restaurant du Crocodile où ils finissent par découvrir, dans un coin, un place vide ? Un orchestre exécute des airs de

danse, qu'il coupe de refrains populaires repris en chœur par les jeunes filles. Dans les intervalles de la musique, les clients qui s'amuse des complications du service poussent des cris d'animaux pour obtenir l'attention des garçons débordés et réclamer les plats commandés, promis et oubliés. On va soi-même quérir des verres ou des assiettes, rendre visite aux cuisiniers, soudoyer les sommeliers. Dans ce tohu-bohu familial où l'on s'interpelle d'une table à l'autre, s'agitent grandes coiffes et uniformes, et la gaieté s'accroît de l'ahurissement des maîtres d'hôtel. Après la saisie, presque à main armée, d'une longue bouteille mosellane et d'une poularde à la casserole, les deux couples en rupture de correction familiale trouvent quelque répit. Le lieutenant Mérain en profite pour exposer à sa fiancée attentive son plan d'avenir et pour lui décrire la maison qu'il lui offrira à Epinal. Anselme Siegel a essayé plusieurs sujets de conversation qui tous sont tombés successivement. Il ose à peine manger et boire, et cependant le défilé lui a donné faim et soif. Il semble si malheureux que Maria, contrainte à le voir, puisqu'il est assis en face d'elle, en a pitié. Elle n'avait pas remarqué sa cicatrice sur l'os de la joue gauche. Ce sergent de zouaves est un brave Alsacien. Il s'est battu dans un régiment français. La blessure dont il porte la trace vient d'une balle allemande. Elle se décide à

l'interroger, oh ! par commisération, par camaraderie ancienne, et aussi pour ne pas choquer Suzel et son lieutenant par un parti pris de mauvaise humeur. Cette simple interrogation : *où avez-vous été blessé ?* c'est comme un rayon de soleil dans un chemin creux. La lumière s'y emmagasine et les buissons, tout à l'heure hirsutes et sauvages, resplendent.

— C'est à Orvillers, mademoiselle. Orvillers dans l'Oise, sur la route de Roye, entre Montdidier et Lassigny.

Il multiplie les indications topographiques pour fixer son attention.

— Oh ! dit-elle, je sais à peu près l'endroit. A Chapareillan nous avons une carte. On s'est battu là, n'est-ce pas, au printemps, quand les Allemands nous ont attaqués ?

— Justement.

Il est si content qu'elle ne soit pas ignorante de la guerre et que pour elle cette guerre n'ait pas cessé avec la mort du capitaine Bermance ! Maria, se repentant déjà de sa condescendance, est peu disposée à l'entendre raconter ses exploits.

— J'étais là, a-t-il repris, avec le commandant de Clermont-Tonnerre qui y fut tué.

Au lieu de parler de lui-même, il fait le portrait de son chef qui obtenait des hommes les plus durs sacrifices, rien que par la courtoisie des manières, et l'exemple. Maria s'attendait à un autre discours et commence à s'intéresser. Un soldat qui s'oublie lui-même

en racontant ses campagnes est d'une espèce rare. Sur de nouvelles questions, il lui explique Verdun :

— Je n'étais pas à Verdun pendant la période tragique où nos hommes ont tant souffert. Je n'ai connu, moi, que le Verdun de la victoire, celui de la reprise de Douaumont et de Louvemont. Une promenade, mademoiselle, une promenade un peu compliquée, à cause des trous d'obus et des mitrailleuses, mais qu'on ne peut comparer aux combats d'Hurtebise ou d'Orvillers. Nous sentions la frontière bouger et reculer devant nous. Je pensais bien qu'elle reculerait un jour jusqu'au Rhin.

— Et avant Verdun, réclame-t-elle comme il se tait, où étiez-vous ?

Il rougit à l'avance des réponses :

— Mais en Allemagne, mademoiselle. Je n'ai pu m'évader qu'à la fin de 1915.

— Pourquoi si tard ?

Ce n'est pas un reproche qu'elle lui adresse. C'est un étonnement qu'elle exprime. Mais, pour lui, c'est le plus cruel reproche :

— Il ne faut pas m'en vouloir, mademoiselle. J'avais bien résolu de m'échapper dès que je serais mis en ligne sur le front français. Mais je n'ai pas été mis en ligne sur le front français. A la mobilisation j'ai été envoyé avec des camarades à Suttgart. Là, on nous surveillait, on nous épiait pour savoir si l'on pouvait sans danger nous verser dans

un des régiments expédiés en France. J'ai été imprudent : peu après la bataille de la Marne, m'étant rendu compte de ce qui s'était passé malgré le silence des communiqués allemands, j'ai dit un soir à un camarade : « Tu sais, nous avons remporté une grande victoire. » Un sous-officier m'avait entendu. Il s'est approché de moi et m'a crié devant la figure : « Qui nous ? » Je n'ai pas désavoué la Marne. J'ai été condamné et jeté dans une prison de Leipzig. A la fin de 1915, on a offert aux prisonniers la remise de leur peine, s'ils demandaient à aller au front. J'ai fait une demande : on m'a expédié sur le front russe. Au premier combat, j'ai déserté avec vingt-cinq camarades. Il m'a fallu beaucoup de temps pour revenir en France : je n'ai pu y rentrer qu'au mois d'avril. Au mois d'avril 1916.

Maria se souvient des lettres de sa famille qu'elle recevait alors à Chapareillan et qui relataient le retour d'Anselme Siegel. Pourquoi lui parlait-on, alors, avec tant d'insistance d'Anselme Siegel ? Comme si les projets d'autrefois pouvaient jamais être renoués ! Rien que d'y penser, elle ressent comme une brûlure intérieure. Cependant, il ne donne aucun détail ni sur le régime de l'emprisonnement, ni sur les circonstances périlleuses de son évasion, ni sur son refus opposé aux autorités françaises qui voulaient envoyer les déserteurs alsaciens au Maroc. Elle n'en

saura pas plus long que ce récit bref et sec. Elle se contente de constater :

— Votre mère a dû être bien inquiète de vous.

— Sans doute : elle est restée tant de mois sans nouvelles, la pauvre femme !

Le lieutenant Mérain a dépouillé au passage un garçon qui portait une tarte aux pommes. Ainsi, le dîner à quatre s'achève-t-il sur ce dessert conquis. Les deux jeunes gens se partagent l'addition, et l'on gagne en commun la Maison des Chanteurs où l'on doit retrouver les Helding, Mme Siegel et M. Ritzen.

La Maison des Chanteurs, rue des Vosges, est un vaste local de conférences et de concerts. Sa corbeille a été transformée en salle de bal. Dans les loges et aux fauteuils de balcon s'installent les spectateurs. Les jeunes filles y ont à leur tour invité leurs cavaliers. Comme sur le pont d'Avignon tout le monde y danse : on y voit tourner des colonels, des généraux, et jusqu'à des sénateurs. Le général Gouraud paraît un instant au premier étage. C'est une minute inoubliable : reconnu à son visage de prophète, à ses yeux clairs, à sa manche droite vide, il suspend, comme une apparition, la valse commencée. Les couples soudain immobilisés l'acclament. Alors il se penche, un peu surpris de l'ovation et, comme le général de Castelnau à Colmar, il ordonne doucement :

— Eh bien ! mais il faut danser.

Des poètes, des députés, pendant un intervalle, escaladent la scène et pensent divertir l'assistance avec des rythmes et des mots : ne faut-il pas que l'orchestre se repose et que les danseuses reprennent leur souffle ? Ils sont écoutés avec déférence, ils ne le seront pas longtemps. Comme ils continuent, touchés d'un accueil flatteur et sans doute accoutumés aux hommages, de balancer leurs strophes ou leurs phrases, ils sont brusquement interrompus par ce cri :

— Musique ! musique !

La leur ne suffit-elle pas ? Les Alsaciennes réclament l'orchestre. Leurs jambes — leurs jambes fort bien faites que les jupes ne cachent guère — ne tiennent plus en place. Force est aux chanteurs de s'exécuter eux-mêmes, ce qu'ils font de bonne ou de mauvaise grâce. Ils ne mèneront pas ce libre pays où la danse est adorée.

Voici le lieutenant Fonck, absorbé, qui passe, donnant le bras à une belle enfant. Il a oublié sa rosette et ses innombrables palmes, et ses vols d'oiseau de proie, et l'espace, et tout le ciel, son domaine. Le ciel tient à cette heure pour lui dans les prunelles de sa compagne. Une autre silhouette plus élégante, plus élancée, plus haute, s'évoque, invisible, à côté de lui : notre Achille, Guy-nemer. Les morts sont entrés aussi dans la Maison des Chanteurs. Maria Ritzen a appelé

ceux de l'Hartmann ; Anselme Siegel qui la suit comme un humble chien se souvient de ceux d'Hurtebise, de la Malmaison, d'Orvillers.

Cependant la jeune fille a refusé de danser avec lui. Comment a-t-il osé le lui offrir ? Il se le reproche comme une inconvenance. Mais c'est la faute de toute la folie ambiante dont il a subi la contagion. Ici l'on perd la notion du passé. Un capitaine de chasseurs à pied — un capitaine invraisemblable de jeunesse, imberbe, mince, joli comme une fille et l'air d'un collégien en uniforme — s'est approché de Maria, tout souriant et avantageux :

— Ne me reconnaissez-vous pas, mademoiselle Ritzen ?

Elle le regarde, étonnée, et brusquement pâlit :

— Si, monsieur, je vous ai déjà vu. A Thann, non à Willer. Vous étiez dans la compagnie d'André Bermance.

Elle achève sa phrase presque tout bas. Anselme Siegel qui était presque heureux se sent rejeté en exil. Cependant il ne s'éloigne pas. Il écoute ce dialogue qui le meurtrit. L'élégant officier s'est présenté :

— Parfaitement, mademoiselle. Capitaine Paget.

Et il ajoute, non sans quelque effronterie — mais la guerre n'a point policé les jeunes gens et ils ne savent plus nuancer leurs paroles :

— Quand on vous a vue, mademoiselle,

ne fût-ce qu'une fois, on ne peut vous oublier.

Or il ne l'a rencontrée que le jour où il fut appelé à lui dire ce qu'il savait sur la mort de son chef. A celui-ci il ne fait aucune allusion. Ces événements de l'Hartmann sont si loin : tant d'eau a coulé sous les ponts, et tant de sang dans les batailles, Maria a changé de couleur une fois encore. Son visage s'est empourpré. C'est le premier compliment qu'on lui adresse, qu'on ose lui adresser depuis... depuis son veuvage. Et le capitaine Paget, la bouche en cœur, avec une jactance que son âge empêche d'être insupportable, se raconte complaisamment lui-même. Il a bousculé sans politesse le pauvre sergent Siegel dont la jeune fille regrette maintenant la conversation timide et désintéressée. Comme l'orchestre joue la première mesure d'une valse et que toute la corbeille se prépare à tourner, il se propose à son tour :

— Mais, mademoiselle, vous n'avez pas de cavalier. Nous allons danser, n'est-ce pas?

— Je vous remercie, monsieur, reprend Maria presque épouvantée, mais je ne danserai pas ce soir.

— Et pourquoi donc?

Faudra-t-il le lui expliquer? L'arrivée sautillante de Mme Armé, suivie de Mlle Maus dont les bandeaux gris scintillent aux lumières comme des fils d'argent, sauve la jeune fille. Les Helding, Mme Siegel, M. Ritzen se joignent au groupe. Le docteur Berger appa-

raît avec son air mystérieux et furtif d'enchanteur.

— Vous représentez ici, dit-il, les trois vallées, Masevaux, Dannemarie et Thann, les premières revenues à la France.

— Oui, constate avec mélancolie Mme Armé, nous ne sommes plus rien. Autrefois — il y a un mois — Masevaux était presque une capitale, la capitale de l'Alsace française.

Le jeune officier, aussitôt, se présente.

— Capitaine Paget. Vous êtes de Masevaux, madame. Masevaux, Thann, Saint-Amarin auront toujours pour nous le charme de la première Alsace, celle de 1914.

— Vous ne vous y arrêterez plus, capitaine.

— Vous n'aurez que trop de visites : tous ceux que vous avez si bien reçus pendant la guerre, et leurs familles.

— Jamais trop.

Et Mme Armé a un sourire détaché, une moue gentille, pour ajouter :

— Il vaut tout de même mieux que nous cédions la place à Strasbourg.

Le capitaine Paget, devant l'hostilité de Maria, n'hésite pas à inviter la jeune femme. Mais ils n'ont pas le temps de s'éloigner. Les couples enlacés se séparent. Une farandole qui s'allonge d'instant en instant déroule dans la salle ses courbes, ses anneaux, cueille au passage les danseurs, débouche dans les couloirs, grimpe au balcon, d'où elle redescend en course folle au parterre. Les papillons

joyeux mènent la ronde. Les mains unies se serrent, se nouent pour résister à la pression de plus en plus puissante de la chaîne qu'il faut entraîner. Et voici que le groupe immobile est encerclé. Maria enlevée est prise entre le capitaine Paget et le sergent Siegel. Elle tente vainement de résister et bientôt s'abandonne au mouvement qui l'emporte. Comme ces mains d'hommes sont solides et la soutiennent bien ! Elle se sent en sécurité et toute sa jeunesse rit dans ses yeux comme le matin sur le blé qui lève.

Se souvient-elle à cette heure de son indignation sur le sommet de l'Hartmannswillerkopf profané ? Elle a dansé, elle aussi, comme toute l'Alsace, sur les morts de la délivrance...

VI

LA FUITE DE MARIA

Maria est revenue de Strasbourg transformée. Elle a beau reprendre ses robes noires — une stoppeuse de Thann a rentré pendant son absence la jupe déchirée au Reh-felsen — elle ne paraît plus en deuil. Elle a retrouvé son entrain, sa gaieté d'autrefois, d'avant le malheur de l'Hartmann, et son goût de la musique qui remplit la maison de concerts. Mme Ritzen, toujours affairée, sort à tout instant de la cuisine où elle surveille la servante, de la salle à manger où elle compte et serre l'argenterie, des chambres où elle poursuit la poussière ou range le linge, puis entr'ouvre la porte du salon, écoute une minute les accords ou les voix et s'éloigne ravie en se parlant à elle-même :

— Notre Maria est retrouvée.

Elle ne songe plus du tout à la cause de son départ. Du moment que M. Ritzen qui est la sagesse même n'y veut aucune allusion, il n'en faut plus parler. Et quand on ne parle plus d'une chose, on est bien près de n'y plus penser. Heureusement pour la bonne dame

qui s'attendrait sur le petit s'il en était question, mais qui vit si facilement au jour le jour, comme tout le monde, ou presque tout le monde.

Dans la vallée, Maria est invitée par les uns et par les autres, par les Oberlin à Wessering, et par Mme Rauth, la jolie veuve de Moosch, qui va se remarier avec un médecin-major à trois galons, par les Helling surtout qui lui confient volontiers la surveillance discrète des deux fiancés. Les préoccupations de la guerre lui ont épargné le contrôle de la malveillance. Personne n'a épilogué sur la prolongation de son séjour en Dauphiné, mais chacun la complimente de sa belle mine et de sa santé récupérée. Et les femmes de Thann qui la voient passer s'extasient sur sa bonne grâce :

— Notre demoiselle Maria est la plus belle de toutes. Pour sûr elle se mariera. N'y a-t-il pas de maris chez nous ?

Ce rayonnement de la jeune fille se voile de nuages tous les deux jours à la réception du courrier qui vient de Chapareillan. Pourtant ces lettres lui apportent de rassurantes nouvelles : le petit André se développe, affronte le froid avec allégresse, assemble de vraies petites phrases qui sont cocasses. S'il réclame sa maman, Mme Bermance ne le dit pas, soit qu'elle ne veuille point troubler le séjour de Maria en Alsace, soit qu'effective-

ment le gosse oublieux se fasse une raison, comme il arrive à tous les enfants. Mais à chaque lettre, la jeune fille s'adresse des reproches, désirerait de repartir. Une fois ou deux, elle a même annoncé sa résolution qui a provoqué un tollé général.

— Dans tous les cas, pas avant les fêtes, a déclaré avec autorité M. Ritzen.

Les fêtes, c'est Noël, c'est le jour de l'An qui seront célébrés avec un éclat particulier. Mme Siegel qui est encore logée dans la chambre du bas avec sa fille Lisbeth — car les réparations de la maison de Dornach ne sont pas terminées — ajoute cet argument :

— A Noël, mon fils viendra en permission.

A la vérité, Maria prend à peine garde à cette prochaine arrivée. Anselme Siegel n'est pas gênant, et même elle ressent quelque sympathie pour la délicatesse dont il a fait preuve à la Maison des Chanteurs, tandis que le capitaine Paget la froissait par tous ses propos. Eh bien ! c'est entendu, elle ne partira qu'après les fêtes au début de janvier.

— Mais enfin, pourquoi pars-tu ? lui a demandé un beau matin, dans sa chambre, sa sœur Lissel avec insistance. Tu ne feras croire à personne que tu es encore malade. Jamais tu n'as été plus fraîche ni plus jolie. Et la maison est plus gaie depuis que tu es avec nous.

A cette intervention directe, Maria embarrassée a rougi. Elle supposait que le principe

même de son départ ne pouvait être remis en cause et de fait son père et sa mère ne se sont récriés que sur la date. Elle balbutie, elle invoque la nécessité de retourner auprès de Mme Bermance qui est toute seule, qui n'a plus qu'elle au monde.

— Sans doute, sans doute : Mme Bermance, Mme Bermance. Tout de même tu n'es pas sa fille.

— Oh ! c'est tout comme.

— Tu ne peux pas nous abandonner pour elle : ce serait injuste.

— Je ne vous abandonne pas.

— Comment oses-tu le prétendre ? Tu viens passer ici un mois à peine, après trois ans d'absence ou presque. Et tu t'en vas ! Et tu ne nous abandonnes pas ?

— Je reviendrai, Lissel, je reviendrai, je te le promets.

Mais Lissel est butée et veut une explication. Depuis longtemps, elle tourne autour de ce problème qui lui paraît étrange, anormal. Elle pose enfin la question qui depuis quelque temps lui brûle les lèvres :

— Enfin, Maria, tu te marieras. Il faut que tu te maries avant moi.

La sœur aînée n'avait pas prévu cette offensive brusquée. Elle recule, elle se dérobe, elle est effarée.

— Jamais, oh ! non, jamais !

La réponse a été si nette, si spontanée, que Lissel en est stupéfaite. Et c'est avec une

sorte d'admiration mêlée de crainte, comme si elle était en présence d'un chef-d'œuvre ou d'un miracle, qu'elle s'incline :

— Alors, Maria, tu l'aimes toujours?

— Oui, c'est cela. C'est cela.

— Alors, c'est différent. Je n'avais pas imaginé ton renoncement au mariage. Je te demande pardon.

De quoi lui demande-t-elle pardon? D'avoir douté de sa fidélité au mort? Est-ce seulement la fidélité au mort qui a inspiré à Maria sa protestation indignée? Mais la cadette est comme bouleversée par la résolution de l'aînée. Elle a senti passer sur elle, comme un grand coup de vent, cette force inconnue et redoutable de l'amour qu'elle appelle depuis longtemps déjà, et qu'elle commence de redouter pour son mystère. Ainsi soulevée, elle reprend bientôt pied sur le sol qui lui est familier et, de sa voix la plus douce, la plus insinuante, avec un humble regard de ses yeux bleus sans tache, elle reprend :

— Mais moi, tu m'aideras à me marier, n'est-ce pas?

Maria, étonnée, sourit :

— Sans doute. Quel âge as-tu donc, petite sœur?

— Dix-neuf ans déjà. Quatre ans de moins que toi.

— Tu es bien pressée.

Lissel hésite avant de s'engager davantage, et de murmurer à mi-voix :

— Et que dirais-tu d'Anselme Siegel?

Elle a lancé ce nom doucement, mais avec une certaine complaisance, comme si elle en attendait grand effet.

— Anselme Siegel, répète Maria, comme si, tout à coup, elle était gênée elle-même de le prononcer.

Déjà Lissel développe son idée avec assurance : telle une troupe en armes s'avance à découvert, subitement, sur un terrain qu'elle a exploré :

— Il ne faut pas laisser passer les occasions. Il y a eu tant de pertes à la guerre. Tu sais que papa compte s'établir à Mulhouse, s'associer avec les Siegel. Mme Siegel aurait désiré, je crois, t'avoir pour belle-fille. Puisque tu n'y songes pas, puisque tu ne veux pas te marier... qu'en penses-tu, Maria?

— Mais Anselme Siegel doit avoir trente ans.

— Ce n'est pas une trop grande différence d'âge.

— N'est-il pas trop raisonnable pour toi, trop renfermé, trop taciturne?

— Il n'est pas taciturne, il n'est pas renfermé. Il est même gai, quand tu n'y es pas.

Maria, de nouveau, sourit, vaguement inquiète de la tournure que prend l'entretien :

— Pourquoi ma présence aurait-elle pour effet de l'assombrir?

Sa question, qu'elle souhaitait plaisante, doit être malencontreuse, car Lissel la laisse

à peine achever et violemment lui répond :

— Mais parce qu'il t'aime. Tout le monde t'aime, toi. Après le beau capitaine Bermance, c'est Anselme Siegel. C'est ce capitaine Paget dont tu nous as parlé et que tu as revu à Strasbourg. Tout le monde t'aime, et personne ne prête attention à moi.

Maria, attristée de cet accès de jalousie inattendu qui déjà s'achève en larmes, vient à sa sœur, lui entoure la taille, lui tamponne les yeux avec un mouchoir, lui adresse de tendres admonestations :

— Voyons, voyons, petite, quand on a cette figure-là, on n'envie personne. Regardez-moi ces cheveux et ces yeux mouillés. Mais tu as bien le temps, je t'assure. Tu as bien le temps d'être heureuse. Si je pouvais revenir, moi, à ce temps-là ! Alors, on en veut à sa grande sœur ? Je vais m'en aller, je ne te gênerai plus. Tu me fais signe que tu ne m'en veux pas ? Tu as bien raison. Qu'est-ce que cette histoire du capitaine Paget ? Il m'a adressé à Strasbourg de gros compliments, comme il doit en adresser à toutes les jeunes filles. Quant à Anselme Siegel, il ne pense plus à moi. Veux-tu que j'en parle à notre père ?

Lissel, aussi vite consolée qu'irritée, se dégage de l'étreinte :

— Non, non, je t'en supplie, Maria. J'ai déjà honte de tout ce que je t'ai dit.

— Il ne faut pas avoir honte, ma petite.

Sois franche, au contraire : as-tu... as-tu un sentiment pour Anselme Siegel?

— Je ne sais pas. Non, pour personne encore. Cela doit causer tant d'émotion ! Cela doit brûler, n'est-ce pas, toi qui le sais ? J'aimerais en avoir un, pour savoir... Anselme Siegel, tout de même, ce ne serait pas si mal. Dans la guerre, il s'est bien conduit, aussi bien que ton André. T'a-t-il raconté son évasion ?

Maria esquisse un geste négatif et la cadette en tire quelque avantage. C'est elle que le jeune homme a prise pour confidente :

— Tu comprends, ajoute-t-elle, ce mariage faciliterait notre installation à Mulhouse. Parce que cela ne va pas tout seul.

Lissel est une fine mouche qui, de fragments de conversation entendus, recompose tout un programme d'avenir. M. Ritzen se rend souvent à Mulhouse qui renaît à la vie industrielle. Au retour de ces courts voyages, il a des conciliabules secrets avec sa femme, toujours prête à l'approuver, avec Mme Siegel, moins encourageante, qui excelle à voir l'envers des choses. Le moment serait favorable pour reprendre la filature, mais il faudrait y engager des capitaux. M. Ritzen a tâté son patron, M. Helling, qui lui a répliqué en souriant et lui tapant sur l'épaule : — Ritzen, je vous estime beaucoup et je vous garderai à la fabrique tant qu'il vous plaira.

Mais je ne puis vous aider à entrer en concurrence avec moi... Et, d'autre part, Mme Siegel a reçu des offres d'achat assez avantageuses.

— Si ce mariage ne se fait pas, conclut Lissel, nous resterons à Thann jusqu'à la fin de nos jours.

— Le beau malheur, Lissel !

— Tu en parles à ton aise, toi qui n'es jamais là.

— J'habite un village, Lissel, et je n'y vois personne.

— Tu as tes souvenirs, toi. Mulhouse, c'est la grande ville.

— Mulhouse n'a pas notre Saint-Thibaut, ni les quais de la Thur, ni les coteaux de Rangen, ni la jolie vallée qui s'ouvre. Comment peux-tu préférer Mulhouse ?

— Oh ! Thann était jolie pendant la guerre, à cause des troupes qui passaient, de l'air qu'on respirait et qui était excitant. Maintenant on n'en voit plus que la petitesse et les ruines. Mulhouse a de beaux magasins. Le soir, c'est tout lumineux. As-tu visité le quartier de Rehberg, et le jardin zoologique, et le Tannenwald ?

A distance, la grande ville l'éblouit. *Thann était gaie pendant la guerre* : voilà l'impression qu'en a gardée cette enfant et qu'elle rapporte naïvement à son aînée, dans cette même chambre d'où le capitaine Bermance partit pour s'en aller mourir, où certaine nuit de mars Mme Bermance vint sauver Maria du

désespoir. Et Lissel, déjà consolée, se confie à sa grande sœur qu'elle admire et envie, avec cette facilité qu'ont les jeunes filles sortant de pension à admirer et envier les jeunes femmes pour tout l'amour qu'elles ont déjà inspiré.

— Écoute, dit Maria, quand M. Siegel viendra, je lui parlerai. Oh ! avec prudence, et sans te découvrir naturellement, comme si l'idée m'en était venue à moi seule. Cependant, réfléchis encore. A ta place, je préférerais un compagnon plus jeune.

Lissel pirouette sur ses talons, ce qui lui restitue ses quinze ans, peu éloignés encore :

— Lui ou un autre !

-- Petite sotte, c'est toute la vie.

— C'est Mulhouse.

Et Maria songe involontairement que celui qu'elle vient d'appeler *M. Siegel* avec un respect nouveau mériterait mieux que cette petite calculatrice qui arrange son existence future avec un parfait égoïsme. Mais la petite calculatrice est jolie et gentille : sait-on jamais ce que peut devenir une jeune fille, la plus libre ou la plus pratique, dans le mariage, quand le mari s'en fait aimer et consent à la conduire sans en avoir l'air ? Lissel fera peut-être une bonne femme, intelligente, dévouée, positive et de bonne humeur. La gaieté : les hommes cherchent surtout la gaieté. Maria, revenant sur elle-même, regrette de n'en plus avoir. Elle en avait pourtant, ces jours der-

niers. Alors elle se reproche d'en avoir montré, car elle n'a plus le droit d'en avoir. Allons ! elle a promis à Lissel de parler à M. Siegel, elle parlera.

L'occasion va s'en présenter sans retard. Anselme a débarqué la veille de Noël, à l'hôtel de l'Ours Blanc, la villa des Ritzen étant remplie. Croit-il produire de l'effet avec son uniforme kaki tout battant neuf ? car il vient d'être promu sous-lieutenant. Ce ne serait pas dans sa manière. Mme Siegel annonce à qui veut l'entendre qu'il a été proposé pour la médaille militaire, et lui-même n'y a pas fait allusion. Il semble, au contraire, préoccupé. Il a hâte, maintenant qu'on ne se bat plus, de quitter l'armée où il s'ennuie. Il est de ces soldats — sans nombre — qui ont accompli de leur mieux leur devoir sans jamais prendre goût à la vie militaire. C'est même ce qui explique la lenteur de son avancement. Une jeunesse plus rayonnante montre plus d'aptitude à commander. Et sans doute eût-il été mieux utilisé à la direction d'une usine ou à la tête d'une compagnie du génie, mais l'emploi des compétences, qui est un des grands problèmes de la guerre moderne, fut loin d'avoir été toujours judicieux. Il rapporte du moins la certitude d'une prompte libération, au mois de mars probablement.

A la messe de minuit il s'est trouvé placé

entre Lissel et Maria, dans la chapelle de la Vierge, devant la Vierge aux raisins offerte autrefois par la corporation des vigneron. Saint-Thibaut est resplendissant de lumière. C'est la première messe de minuit célébrée depuis celle de 1913. Mais l'intérieur de l'église, bijou d'architecture ogivale, n'est plus ce qu'il était alors. Les vitraux, les fameux vitraux du quinzième siècle, du début du quinzième siècle, qui représentaient la Genèse et l'Ancien Testament, la Vie de Jésus, la Vie de Marie, la légende de saint Thibaut et sainte Odile, mis à l'abri des obus, n'ont pas encore été remplacés. Des grillages de bois, tendus de toile blanche, en indiquent l'absence. La clarté mobile des bougies, si elle livre trop crûment le bariolage du décor et des statues rapprochées, ne peut atteindre jusqu'à la haute voûte de la nef qui demeure mystérieuse comme si elle se perdait dans le ciel. Les assistants, heureux de se retrouver entre eux en cette nuit de fête, dans les illuminations, sans la crainte des obus et des visites d'avions et de leurs bombes, s'épanouissent et chantent à pleine voix les chœurs retrouvés. Après tant de Noël de guerre, voici enfin le Noël de la paix. Douce fête où le sentiment de la pauvreté humaine est soulevé par l'exemple divin. La vieille folle qui ne sait que trois mots de français est toujours là : elle dodeline de la tête, excitée d'y voir si clair, et répète de côté et d'autre son :

Bonsoir, mes frères, qui réjouissait les soldats.

Cependant Anselme Siegel qui, à la communion, s'est approché de la table sainte, comme la plupart des fidèles, a remarqué, malgré son recueillement, que Maria, presque seule, n'a pas quitté sa chaise. Comment soupçonnerait-il le drame intérieur qui, tout le soir, a troublé la jeune fille? Elle a refusé d'accompagner sa mère et sa sœur à confesse, non par manque de piété, mais, au contraire, par scrupule de conscience : « Depuis que je suis revenue, s'est-elle reproché, je vis dans le mensonge. J'ai laissé croire à mes amies, à mes relations, à tout le monde que j'étais une jeune fille comme les autres, une jeune fille intacte. C'est grâce à ce mensonge que je ne suis pas traitée comme une réprouvée. Il faudrait que je m'accuse moi-même pour rentrer dans la vérité. Mon père n'y consentirait pas. Et moi-même, n'ai-je pas accepté bien facilement cette équivoque dont je bénéficie? Ne me suis-je pas réjouie de garder l'estime et les amitiés d'autrefois? Là-bas à Chapareillan, auprès de Mme Bermance, je ne trompais du moins personne. » Et elle a mieux mesuré l'importance des situations sociales, elle qui a perdu la sienne et qui ne la peut recouvrer que par une sorte d'escroquerie dont elle a honte. Elle vivait donc sans réfléchir, ces jours derniers, pour se plier si aisément aux conventions qu'elle avait brisées?

Cette inquiétude, augmentée par la méditation et la prière, la suit jusqu'au réveillon où les saucisses et les boudins traditionnels sont arrosés de bouteilles de ce Rangen qui vaut bien, dans les bonnes années, les meilleurs crus de Guebwiller ou de Turckheim. Anselme assis à côté d'elle s'absorbe lui aussi dans ses préoccupations, et Lissel, en face d'eux, les observe. Ils étaient plus joyeux à Strasbourg, au cabaret du Crocodile, quand le lieutenant Mérain confisquait au passage la volaille et la tarte aux pommes. Cependant, peu à peu, la chaude atmosphère ambiante les pénètre : ils sont trop jeunes encore pour résister à tout ce qu'elle contient de promesses et de douceur de vivre, ils écoutent, en mangeant à belles dents, les projets qu'échafaude M. Ritzen, plein de confiance malgré les réflexions pessimistes de Mme Siegel. L'oubli qui permet les existences nouvelles, le goût renouvelé de s'abandonner au grand courant qui emporte pêle-mêle les hommes et les événements, se dissimulent jusque dans le bien-être d'un repas pris en commun.

C'est l'après-midi de Noël. Comme il fait beau temps, Anselme, les jeunes filles et les enfants sont allés en promenade au-dessus de la ville. Ils ont entrepris l'ascension classique, sur la rive gauche de la Thur, à travers le vignoble, des ruines d'Engelbourg. Ce sont les restes d'un ancien château, détruit par

Turenne, dont l'une des tours, tombée d'un bloc sans rompre la masse de pierre, gît sur le sol comme un fût renversé que les rayons du jour traversent de part en part. De là, on domine Thann, ses quais pittoresques, ses vieilles maisons, paisible troupeau que semble conduire, comme un divin berger, la flèche aiguë, ajourée, aérienne, de Saint-Thibaut. Dans l'ouverture de la vallée, entre les derniers contreforts des Vosges qui déferlent, comme de faibles vagues, sur la plaine d'Alsace, on aperçoit, au delà d'un premier plan de malheureux villages que la guerre a démolis de fond en comble, Leimbach, Rodern, Aspach, au delà de la forêt de Nonnenbrüch qui fait une grande tache sombre, les innombrables cheminées de Mulhouse dont les petites fumées dénoncent l'activité et, tout au bout de l'horizon, l'épaisse toison des montagnes de la Forêt-Noire. Maria, qui n'a pas revu depuis des années ce paysage relié à ses plus lointains souvenirs d'enfance, prend plaisir à en reconnaître tous les aspects. Anselme s'est improvisé son guide : il lui cherche le Rhin et Bâle qui se perdent dans la brume. Pendant ce dénombrement des lieux, Lissel s'est mise à courir en avant avec ses petits frères, François et Nicolas, qui ont repris à leur compte les hostilités closes par l'armistice. Sans doute poursuit-elle un but en s'éloignant. Maria, demeurée seule avec le jeune homme, tiendra sa promesse.

Anselme Siegel a paru intimidé par ce tête-à-tête. Il a jeté des regards inquisiteurs pour bien mesurer leur solitude, et le temps qu'elle durerait. Les coureurs ont disparu : ils ont de fameuses jambes, mais précisément ils peuvent reparaître d'un moment à l'autre. Il se tait et voudrait parler. Quelle difficile confiance le tourmente ainsi? Car il est à la torture, et Maria doit bien s'en apercevoir.

Maria ne s'aperçoit de rien. Elle-même est embarrassée. Comme s'il était facile de proposer sa sœur en mariage? Pourquoi s'est-elle chargée d'une telle démarche? Lissel n'est pas du tout la femme qui conviendrait à Anselme Siegel. Enfin, elle a promis. Il faut bien qu'elle s'exécute. Et, comme une condamnée, elle commence d'une voix blanche :

— J'ai quelque chose à vous dire, monsieur Siegel.

Mais lui-même s'est décidé au même moment. Décidé à quoi? Il a pris un air résolu, triste, presque farouche et, sans l'entendre, il déclare, non sans solennité :

— Mademoiselle Maria, il faut absolument que je vous parle.

Maria n'insiste pas sur sa proposition, qui n'a sans doute pas été entendue, qui ne s'imposait pas avec assez de fermeté. Une volonté plus forte contraint la sienne. Mais peut-être Anselme Siegel va-t-il justement l'entretenir de Lissel. Anselme Siegel n'ose pas la regarder en face. Il baisse les yeux comme

s'il confessait une faute, — une faute ou un aveu.

— Cette nuit, pendant la messe, mademoiselle Maria, j'ai pensé à vous tout spécialement. Quand on se rapproche de Dieu dans la prière, on se sent plus près de la vérité, on veut vivre dans la vérité.

Et Maria l'écoute, déjà inquiète, presque effrayée, à cause de la similitude qu'elle découvre entre leurs deux méditations à l'église. Elle aussi a désiré de vivre dans la vérité, quand c'est le mensonge qui l'entoure, et à cet instant même. Mais où veut donc en venir Anselme Siegel? Sans être encouragé, il reprend :

— Vous souvenez-vous encore — il y a si longtemps, c'était avant la guerre — de la demande que je vous avais adressée?

Il s'arrête et, malgré le froid, il a ouvert son manteau. Maria fait signe qu'elle ne se souvient pas. Mais, comme elle lève les yeux sur lui, elle est toute surprise de l'expression grave et douloureuse de ce visage, sans beauté, non sans noblesse dans ses traits frustes que traverse, à gauche, une cicatrice. Elle en est toute surprise et tout apitoyée. Certes, elle ne désirerait causer aucune peine à cet homme qui s'est toujours conduit honnêtement et qui lui est sympathique.

— C'est juste, mademoiselle Maria, vous ne vous souvenez de rien. Mais moi, je n'ai rien oublié. Je vous avais demandé alors

d'être ma femme. Vous n'aviez pas refusé. Vous n'aviez dit ni oui ni non. Vous étiez si jeune, presque une enfant. Vous avez réclamé du temps pour réfléchir. Vos parents vous poussaient à accepter, et j'avais peur que vos parents intervinsent trop directement dans votre décision. Je vous ai laissé bien du temps, cinq années...

— Oh ! monsieur Anselme ! interrompt Maria qui a tout deviné et qui, dans l'épouvante, voudrait le supplier de s'en tenir là, de ne plus rien ajouter.

— Laissez-moi parler, mademoiselle Maria, sans m'interrompre. Je ne suis pas éloquent, et j'ai déjà tant de peine à trouver des mots qui ne vous froissent pas, des mots qui soient d'accord avec mon idée. Cinq ans, j'ai vécu cinq ans sans vous voir. Quand je suis revenu en France, après mon évvasion de Pologne, je ne pensais qu'à vous retrouver. Je me disais : « C'est pour l'Alsace, mais c'est aussi pour elle que je me suis évadé. Tout ce que j'ai enduré, c'était pour la revoir. Peut-être qu'elle m'en tiendra compte... » Et puis, j'ai vu. Oh ! ce que j'avais souffert en prison, puis sur le front russe, n'était déjà plus rien auprès de ce retour. Mais pourquoi me plaindre ? Vous ne m'aviez rien promis. Vous étiez libre. Un autre, dont je connais tout le mérite, avait su, mieux que moi, vous plaire. C'était bien votre droit. Il avait été tué. Vous le pleuriez. Vous aussi, vous étiez

frappée. Ah ! je vous jure, Maria, que j'eusse préféré votre bonheur au mien. A la condition, toutefois, de ne jamais plus vous rencontrer.

Elle est toute tremblante, toute secouée de larmes et n'a plus la force d'intervenir. Cette émotion qu'il sent en elle l'aide à achever :

— Je n'ai pas cherché la mort, Maria, dans les années qui ont suivi mon retour. Je ne sais pas qui cherche la mort. Elle vient toute seule, sans qu'on la prie. Elle n'est pas venue pour moi. Et nous nous retrouvons maintenant tous les deux — tous les deux libres. Il me semble que ces années de misère pourraient nous lier l'un à l'autre maintenant. Vous êtes si jeune. L'avenir est long devant nous. N'accepterez-vous pas de refaire votre vie ? De la refaire avec moi, qui vous aime depuis si longtemps ? Je ne vous demande qu'un peu de tendresse en échange de mon unique amour.

Pourquoi est-elle déchirée de sanglots ? Il en reçoit un grand espoir. Elle ne serait pas si bouleversée si elle devait lui répondre avec indifférence. Pourquoi ne répond-elle pas ? Les enfants peuvent revenir avec Lissel d'un moment à l'autre.

— Maria, Maria, je vous en supplie, répondez-moi.

Alors elle relève un peu la tête qu'elle tenait baissée, et murmure :

— Non, non, c'est impossible. C'est impossible.

Il lui a pris la main. Il ne sait comment il a osé lui prendre la main, pour l'empêcher de cacher ses yeux, pour la retenir, comme s'il redoutait son départ.

— Impossible? Alors, vous l'aimez toujours? Vous ne pouvez pas m'aimer? Plus tard? Un jour? Jamais?

Elle s'agite, elle reprend la liberté de sa main, elle répond comme si elle avait peur :

— Ce n'est pas cela. Ce n'est pas cela.

Elle a voulu dire : *ce n'est pas seulement cela*. Elle a dit : *ce n'est pas cela*. Il l'a bien entendue. Que peuvent signifier ces dénégations? Il ne comprend plus. Il comprend seulement qu'elle ressent un trouble inattendu, si violent qu'on ne peut songer à la raisonner. Et déjà elle reprend, cette fois avec une sorte d'emportement :

— Ne me parlez plus jamais de ces choses, monsieur Anselme, jamais, jamais, je vous en supplie.

Et brusquement, ramassant ses jupes comme pour s'élancer, elle prend la pente et s'enfuit. Il se retrouve seul, avant d'avoir tenté de lui barrer le chemin ou de la poursuivre. Lissel qui revient avec les petits le découvre absorbé dans ses réflexions, au point qu'il ne l'a pas entendue appeler :

— Et Maria? réclame-t-elle déconcertée.

— Je ne sais pas. Elle est partie.

— Comment, elle est partie ! Où est-elle allée ?

— Sans doute a-t-elle voulu rentrer.

— Elle ne vous l'a pas dit ?

— Non.

Cette fuite est si singulière que Lissel n'en peut imaginer la cause. Sa sœur et Anselme Siegel se sont-ils disputés à son sujet ? Peut-être a-t-il mal accueilli les ouvertures de Maria. Ce n'était pas une raison pour lui fausser compagnie. La jeune fille se perd en hypothèses quand tout à coup, rien qu'en regardant le visage défait du jeune homme, elle devine la vérité et, pour la seconde fois mise en présence du redoutable mystère de l'amour, elle en éprouve un choc intérieur et comme une crainte révérentielle où se perdent et s'oublent sa propre déconvenue et sa jalousie. Dès lors elle cesse de s'informer et la descente sur Thann s'effectue tristement, presque sans un mot..

Maria, redescendue de la colline, sans quitter ni chapeau ni manteau, est allée tout droit chez son père. Elle frappe à la porte du bureau dont la fenêtre donne sur la Thur. Pour occuper un jour de fête où le travail est interdit, M. Ritzen accorde libre cours à son imagination qui lui suggère des devis et des plans : la filature de Mulhouse prend sous sa direction un développement incroyable et dépasse bientôt les usines Helling de Bitsch-

willer. Tout en fumant un long cigare apporté de Strasbourg par Anselme Siegel, il connaît cet état de béatitude où le rêve, parti de notions positives, prend l'aspect d'une réalité garantie par les chiffres. On a frappé : qui vient le déranger? Mme Ritzen sans doute dont l'approbation trop facile et sans une de ces objections qu'on a plaisir à confondre a fini par être banale, ou peut-être cette bonne Mme Siegel qui serait parfaite si elle ne se noyait dans un verre d'eau et ne s'en plaignait à la terre entière? Il est surpris de voir entrer sa fille qu'il croyait à la promenade, et avec une figure décomposée. Serait-il arrivé un accident? Un jour de Noël, la chose serait particulièrement désagréable. Il y a temps pour tout, et les mauvaises nouvelles devraient bien choisir leur date. Ennuyé à l'avance, il ne pose aucune question, mais il n'a pas besoin d'en poser, car Maria l'a regardé en face, comme pour le défier, et a déclaré, tout comme si elle était maîtresse d'agir à sa guise :

— Père, je veux repartir, tout de suite.

Offensé dans son autorité paternelle, il fronce immédiatement les sourcils :

— J'ai décidé que tu repartirais après le jour de l'An. Tu repartiras après le jour de l'An...

— Non, non, tout de suite. Ce soir même, si les Holding peuvent me conduire à Belfort dans leur automobile.

— Oh ! oh ! tu es bien pressée de nous quitter. Que se passe-t-il donc ?

De dépit, il a posé son cigare qui achève de se consumer dans le cendrier. Adieu la filature de Mulhouse et la construction de ses nouveaux ateliers ! Il faut maintenant faire face à quelque fâcheux événement, car il ne peut se méprendre à l'expression de Maria. L'aurait-on insultée à Thann où l'on aurait percé le mystère de son insolite absence ? Il a toujours redouté quelque indiscretion, le perfide raconter ou la dénonciation anonyme. Maria ne le laisse pas longtemps dans l'ignorance :

— Il se passe.. il se passe... Nous étions montés aux ruines de l'Engelbourg. Je me suis trouvée seule avec M. Siegel. Alors, alors il m'a demandé d'être sa femme. Vous savez bien que c'est impossible. Je n'aurais pas dû revenir en Alsace. Ma place n'est plus ici. Je mens ici à tout le monde. Je mens à ce brave garçon qui veut m'épouser. Je ne veux pas rester un jour de plus.

Le péril est différent, mais tout aussi grave. Et comment M. Ritzen, si perspicace, si judicieux, si pondéré, ne l'a-t-il pas prévu ? Comment a-t-il, à Strasbourg, tout un soir, et encore tout le lendemain, laissé la jeune fille en compagnie d'Anselme Siegel dont il n'était pas malaisé de soupçonner les sentiments ? Au contraire, n'a-t-il pas encouragé les jeunes gens par une tacite complicité ? N'a-t-il pas

espéré, s'abandonnant déjà à son imagination pratique, on ne sait quelle intervention miraculeuse? Ce mariage impossible favoriserait tellement ses vues, en lui garantissant cette association avec les Siegel à Mulhouse sur laquelle il échafaude tout son avenir de contremaître, d'ingénieur qui veut devenir chef d'industrie, patron! Non, non, lui-même n'est pas sans reproche.

Ce rapide examen de conscience a le don de l'irriter. Il se lève, la face congestionnée, les yeux rouges, en proie à une colère qui demande à se dépenser. Comme il briserait l'obstacle qui se dresse devant lui, qui barre son ambition, si légitime après trente années de travail obscur, patient et opiniâtre! Mais cet obstacle, c'est un petit être sous son toit conçu dans une nuit néfaste. N'y a-t-il pas des femmes qui se sont débarrassées clandestinement de maternités gênantes et qui ont repris leur existence intacte aux yeux du monde? N'a-t-il pas entendu chuchoter de ces drames de famille secrets que l'hypocrisie générale empêche de connaître jamais exactement? Tandis, que, pour lui, c'est la honte inévitable, seulement retardée. Maria lui a infligé un affront que rien ne peut laver. Maria ne pourra-t-elle donc jamais rentrer dans la voie commune? Pourquoi Mme Bermance, dont le fils est le vrai coupable en somme, ne garderait-elle pas l'enfant qui est né chez elle, — elle qui du moins est libre et ne rend

de comptes à personne? Pourquoi Maria, grâce à ce pieux subterfuge, ne cacherait-elle pas son passé afin de se refaire une existence nouvelle? Est-il défendu à une jeune fille abominablement séduite de se reprendre à la vie? Et ne peut-on y contraindre cette Maria qui ose tenir tête à son père après sa faute et qui la première est intéressée à se taire et à se soumettre?

Ainsi connaît-il, en quelques secondes vertigineuses, les pires tentations, celles qui ne manquent pas d'assaillir les honnêtes gens en leur persuadant que le scandale seul crée les déchéances et peuvent si vite détacher le masque de leur honnêteté. La nuit dernière, à la messe de minuit, il a communié, et il vient de se livrer en intention au crime et au mensonge. Brusquement il retombe assis. Son grand corps gît comme un chêne terrassé, et sa fille, qui n'a vu que sa fureur dressée au-dessus d'elle et qui en était épouvantée, n'ose pas encore s'approcher de lui, ne comprenant pas.

— C'est bien, dit-il, tu partiras.

Elle est stupéfaite de son trop facile triomphe.

— Tout de suite? murmure-t-elle, comme si elle s'attendait à un délai.

— Oui, tout de suite. Je téléphonerai à M. Helsing. Va faire ta valise. Je prévenirai ta mère.

Mais, comme elle se dispose à sortir, il la

rappelle. Déjà l'homme d'ordre, le chef de famille qui ne veut pas d'esclandre, reparait :

— Il est convenu qu'un télégramme a été apporté, et que Mme Bermance est malade, très malade.

— Bien, père.

Et il la retient encore pour lui poser cette question :

— Crois-tu que M. Anselme Siegel consente un jour à épouser ta sœur?

Maria revoit, sur la colline d'Engelbourg, le jeune homme tout tremblant devant elle. Se plaît-elle dans cette vision? Elle rougit et ne se hâte pas de répondre :

— Je ne sais pas. Je voulais lui parler de Lissel. Il ne m'en a pas laissé le temps.

Et le soir même, ayant dit adieu à sa famille attristée, à Lissel flairant un secret, à Anselme Siegel consterné, elle s'enfuit, comme elle s'en fut, trois années auparavant, avec Mme Bermance.

De la route Joffre, que les automobiles suivent de préférence parce qu'elle est en meilleur état que celle de Sentheim, Maria regarde, comme autrefois, disparaître la flèche ajourée de Saint-Thibaut, le cimetière de Moosch, les pentes de l'Hartmann — son pays et son cœur. Pour se reconforter elle évoque la figure et les gestes du petit André qu'elle va revoir. Mais l'image enfantine ne réussit pas à la détourner de pleurer.

VII

LA POURSUITE

— Ce gros bourg, est-ce Chapareillan?

— Bien sûr, monsieur, que c'est Chapareillan.

Et les commères de rire en chœur. Comme si l'on pouvait ignorer Chapareillan ! Cette question saugrenue a été posée, dans le tramway qui revient de Grenoble, par un jeune homme dont le pardessus noir, tout neuf, porte à la boutonnière le ruban jaune au liséré vert de la médaille militaire. Il a dans son vêtement cet air gêné et compassé du nouveau démobilisé qui n'est pas encore accoutumé aux effets civils. Son visage — dont on ne retiendrait peut-être pas les traits sans cette marque distinctive — est coupé d'une légère cicatrice sur la joue gauche. Il a des cheveux blonds et des yeux bleus, d'une teinte claire qui n'est pas de ce pays. Sa voix prononce les mots avec un accent dur et guttural qui dénonce un étranger et qui a mis en défiance tout le compartiment. Pendant le parcours, il s'est tenu sur la plate-forme et il a regardé le paysage comme si tout le monde

ne connaissait pas le cours de l'Isère, les villages du Graisivaudan et les pics de Belle-donne? Ce n'est pourtant pas la saison des touristes. Avril est âpre en Dauphiné. La neige n'a pas encore fondu et descend très bas, jusque sur les contreforts des Alpes. Les arbres sont dévêtus et les vergers sans fleurs. Le printemps est tardif dans ces régions de montagnes. Que vient faire ici cet individu? Il ne se promène pas pour son plaisir. C'est peut-être un commis voyageur. Mais il n'a pas de bagages, pas d'échantillons, rien qu'une cantine fatiguée qui sort, elle aussi, de la guerre. Cependant il s'est décidé, non sans effort — car il est timide, et l'auditoire de ménagères qui reviennent de la ville avec des paniers, de paysans en quête de bétail à vendre ou acheter, n'est pas encourageant — à poser une autre question :

— Et y a-t-il des auberges à Chapareillan?

Des auberges! En voilà un malappris! Des auberges, mais il y a des hôtels, plusieurs hôtels, deux hôtels, et l'on va bien le lui apprendre.

— Bien sûr, monsieur, qu'il y a des hôtels à Chapareillan.

Celle qui a répondu a eu grand soin de souligner le mot : *hôtel*, afin de lui donner une leçon, mais la leçon a été perdue, car il n'a vu dans les deux termes aucune différence.

— Voulez-vous m'en indiquer un?

Cette fois il a mis le feu aux poudres. L'un a crié :

— L'hôtel du Mont-Granier.

L'autre a riposté aussitôt :

— L'hôtel de l'Alpe.

Chaque établissement a ses partisans et ses adversaires. Et déjà le compartiment se divise en deux camps qui échangent des regards hostiles. Quelqu'un porte ce coup droit :

— Je croyais l'Alpe fermé.

Il provoque un beau tapage :

— Pas du tout. C'est Jérémie Bosset qui l'a rouvert.

— Bosset, l'ancien fermier de Mme Ber-mance?

— Justement.

— Oh ! alors !

Que signifie cette exclamation ? Éloge ou blâme ? Personne ne la commente, personne n'en fixe le sens, mais la popularité du nouveau propriétaire n'est pas douteuse à en juger par les hochements de tête et les sourires.

Dans tous les cas, cette publicité ne l'a pas desservi, puisque l'étranger demande :

— Pourriez-vous m'indiquer cet hôtel de l'Alpe ?

Les renseignements crépitent :

— Descendez sur la place de la mairie. — Là, tout de suite, au prochain arrêt. — Prenez la grande rue. — C'est à droite en descendant vers la Savoie.

Un irréductible ajoute à ce flot de paroles :

— L'hôtel du Mont-Granier est sur la place. Tenez : le voilà.

Et il montre une gentille auberge sans apparence, en bordure de la pelouse, avec un jardinet et un pavillon ouvert qui, sans doute, doit servir de salle à manger. Le tramway s'est arrêté sur la place mangée d'herbe et pareille à une prairie, qui s'appuie au bâtiment municipal, de style Renaissance, tout flambant neuf, blanc comme une meringue, disproportionné et prétentieux. L'étranger descend et prend lui-même sa cantine. N'apercevant personne qui le puisse aider, il la place résolument sur son épaule, en homme habitué à se tirer seul d'affaire, et s'achemine dans cet équipage vers l'hôtel de l'Alpe qui est dans la rue principale du bourg. Il y dérange un conciliabule tenu entre le patron et un trio de musiciens faméliques :

— Deux violons, une flûte. Avec le piano mécanique, cela nous fera un orchestre comme on n'en a pas entendu à Chapa-reillan.

Et déjà le propriétaire — sans doute ce Jérémie Bosset dont on parlait dans le tramway — s'empresse auprès du client :

— Une chambre? On la prépare. Vous arrivez par le tramway de Grenoble? Vous voulez déjeuner immédiatement? Entrez dans la salle à manger. Le déjeuner du jour? Des

hors-d'œuvre, un gratin dauphinois à vous tirer la langue de plaisir, un lapin sauté. Un supplément peut-être? Pas la peine, vous me donnerez des nouvelles de notre cuisinier. Du vin blanc ou du vin rouge? Du rouge : il est du pays, il se laisse boire, vous jugerez, il est gai, il a un bon goût de raisin.

L'étranger n'a pas encore placé un mot. Jérémie Bosset n'a besoin de personne pour faire les frais d'une conversation. Il porte une barbe de trois jours et sur la tête un bonnet de police tout crasseux destiné à rappeler ses services militaires. Il se multiplie, il entoure son hôte, le circonvient, l'inspecte, le juge, le jauge, coule un regard vers ses poches, comme s'il pouvait en percer le mystère et palper le porte-monnaie.

— Mais j'y pense, déclare-t-il tout à coup : voulez-vous inscrire votre nom, à cause de la gendarmerie qui est mauvaise. Vous comprenez : toutes ces mesures proviennent de la guerre. Maintenant, c'est la paix.

Sur le registre, l'étranger, penché, écrit :

— Anselme Siegel, de Mulhouse.

De Mulhouse? Un Alsacien. Jérémie Bosset prend aussitôt une mine de circonstance : il est heureux, il est fier, il est flatté de loger un Alsacien. L'Alsace est enfin délivrée : vive l'Alsace ! Anselme Siegel se passerait bien de cette ovation improvisée. On l'a débarrassé de son pardessus, de son chapeau. On l'a introduit dans la salle à manger, installé à

une table à part. Comme il est plus de midi et qu'il a grand'faim, il se laisse conduire. A la table d'hôte, des rouliers mangent glou-tonnement et boivent à plein verre : ils ont dû réussir quelque marché, car ils commandent du vin mousseux. Le déjeuner du jour lui est apporté sans retard. Ce gratin dauphinois — pommes de terre coupées en tranches et liées par une béchamelle — est savoureux. Ma foi ! on ne cuisine pas mal dans ce pays, mais l'hiver s'y prolonge plus qu'en Alsace.

Comme le propriétaire, toujours aux aguets, un pied dans la rue afin de pouvoir mieux surveiller les arrivées, et l'autre au café-restaurant pour être à la portée des convives, abandonne momentanément la rue déserte, s'approche, s'informe de l'appétit, sollicite un compliment, Anselme Siegel, au dessert, mis en confiance par l'honnêteté du repas et la vivacité du claret né sur les coteaux voisins, interroge avec un air indifférent qui ne peut tromper personne et surtout pas un Jérémie Bosset :

— N'y a-t-il pas ici une Mme Bermance ?

— Sans doute. Pas ici même. Parce qu'ici c'est Chapareillan-ville. Mais à côté, à Chapareillan-campagne. Elle a une maison. Elle a des terres. Elle en avait surtout. Vous la connaissez ?

— Moi ? non, je ne la connais pas. Mais j'ai entendu parler d'elle.

— Ah ! oui, vous avez entendu parler d'elle.

Jérémie Bosset a répété la phrase intentionnellement, avec une sorte de gouaillerie ironique. Mais il ne livre pas sa pensée de derrière la tête, et déjà manœuvre auprès d'un autre client qui achève de boire son café, afin de lui offrir des liqueurs et des cigares — des cigares acquis par fraude, quand on n'en trouve pas aux débits de tabac. Anselme Siegel se voit abandonné avec dépit. Il est avide d'entendre parler non point de Mme Bermance seulement, mais encore d'une autre personne qui lui touche de près.

Depuis le départ précipité de Maria le soir de Noël, sa vie est comme suspendue. Vainement il a cherché les raisons de cette fuite, car ce fut bien une fuite. Les moindres détails de la scène aux ruines d'Engelbourg, il les a revécus cent fois, sans y rien découvrir. Son aveu, si humblement formulé, attestait la persistance d'un sentiment rare, d'un sentiment unique. Pourquoi le repousser avec ce brutal dédain comme s'il était injurieux ? Et, dans son amour-propre d'homme, il va jusqu'à se dire que la jeune fille aurait dû en être flattée plutôt que froissée. Après tout, n'est-il pas le fils Siegel de Mulhouse, d'une famille connue, classée, estimée ? Avant la guerre, sa mère le détournait de s'unir aux Ritzen, trop nouveaux, trop récents. Mais son cœur est plus atteint que sa vanité.

Les jours qui suivirent ce départ de Maria

avaient été lugubres. Découragé, il avait perdu toute confiance dans sa jeunesse. M. Ritzen consulté l'avait détourné sans réserve : — Elle ne veut pas se marier. Je n'y puis rien, mon ami, je vous assure que je n'y puis rien. — Et il avait fini par lui offrir Lissel. Mais c'était Maria qu'il voulait, ou personne. Ce serait toujours Maria ou personne.

Lissel avait-elle connu et accepté ce refus? Quand il était revenu en visite trois mois plus tard, libéré — Mme Siegel avait enfin réintégré l'Abbaye de Dornach — pour discuter avec M. Ritzen le projet d'association, elle l'avait accueilli avec son plus gracieux sourire avant de lui offrir sa complicité. Elle ne lui gardait pas rancune et peut-être poursuivait-elle un autre but. Les pourparlers au sujet de la fabrique de tissage n'avançaient pas. M. Ritzen qui eût été, certes, un excellent directeur technique, manquait de capitaux, quand d'autres associés, moins démunis, se présentaient. L'entreprise devenait chancelante. Surtout Anselme Siegel pouvait-il accepter le voisinage immédiat des Ritzen chez qui, sans doute, il serait exposé à rencontrer un jour ou l'autre Maria revenue? Maria ne demeurerait pas indéfiniment en Dauphiné. Souffrir d'elle à distance était déjà si cruel. La voir serait un supplice intolérable. Et voilà pourquoi, s'il eût accepté de passer sur la question financière, le jeune homme ne se

décidait pas néanmoins et de ses hésitations ne donnait pas le vrai motif. Lissel l'avait-elle deviné? Un soir, comme il se retirait pour retourner à Mulhouse, elle l'avait attendu dans le jardin et les yeux dans les yeux l'avait abordé bravement : — Pourquoi, monsieur Siegel, n'allez-vous pas rejoindre Maria? — Rejoindre votre sœur? — Sans doute : quand on veut conquérir une femme, on en prend les moyens. — Ce n'est pas le moyen, mademoiselle Lissel. — Qu'en savez-vous? — Elle se sauvera encore. — Écoutez, monsieur Siegel, quand elle est revenue de Strasbourg, elle était transformée. Elle est trop belle, trop jeune, trop vivante pour ne pas se marier. — On peut être tout cela, et fidèle, mademoiselle Lissel... — La jeune fille s'était mise à rire, d'un rire ambigu qui signifiait peut-être : il est déjà si difficile d'être fidèle aux vivants... Il avait ajouté, comme dernier et mauvais argument : — D'ailleurs, où la retrouver? Je n'ai pas son adresse exacte. — La voici... Elle l'avait écrite à l'avance sur une feuille de papier qu'elle lui tendait et qu'il avait prise. Pourquoi le poussait-elle à entreprendre ce voyage? Sans doute se rendait-elle compte que du mariage de sa sœur dépendrait l'installation à Mulhouse, cette installation dans la grande ville dont elle rêvait depuis si longtemps.

Cependant, il ne se serait pas décidé à partir si, de guerre lasse, sa mémoire sur-

menée ne lui avait restitué, de la scène de l'Engelbourg, une phrase insignifiante en apparence, où il surprenait un mystère, comme on aperçoit dans les ténèbres une lueur. Maria, quand il avait demandé s'il devait perdre à jamais tout espoir, avait répondu : — *Ce n'est pas cela...* Il n'avait pas pris garde à ces mots, il n'en avait pas pressé le sens, il n'y avait vu que sa défaite qu'on eût désiré d'atténuer par pitié. Tandis qu'ils répondaient peut-être à un objet précis, à un obstacle inconnu. Tantôt il cherchait à s'en convaincre, tantôt il écartait comme absurde et vaine, cette question. Mais pourquoi n'éclaircirait-il pas le problème? Lissel avait raison : l'avenir est aux obstinés, à ceux qui épuisent leur chance. Avant de se mettre en route, il avait prévenu M. Ritzen. A sa profonde surprise, celui-ci, loin de l'approuver, avait montré une extraordinaire agitation et tenté par tous les moyens de persuasion et même par l'autorité d'obtenir qu'il renonçât à son projet. Peu à peu il s'était monté, lui reprochant d'aller troubler Maria dans sa retraite, lui en déniait le droit. Ces deux têtes carrées d'Alsaciens, pour la première fois, s'étaient entre-choquées à la façon des béliers qui se disputent un passage. Quand il avait dû reconnaître la volonté arrêtée, irréductible d'Anselme, M. Ritzen avait proposé cette transaction : — Eh bien, alors, j'exige une promesse. — Laquelle? —

Avant de voir ma fille, vous verrez Mme Bermance, chez qui vous vous annoncerez de ma part. Vous la verrez seule à seul, et vous lui demanderez, à elle, l'autorisation de parler à Maria. — Cela, je puis vous le promettre. — Me le jurez-vous? — J'en fais le serment... et il avait prêté ce serment, presque avec solennité. Pourquoi tant de cérémonies? Pourquoi tant compliquer les choses? Mme Bermance serait sans doute hostile au mariage de Maria, qu'elle accaparait depuis trois ans, qu'elle maintenait dans le souvenir, dans le culte de son fils mort. Était-ce par délicatesse qu'il fallait d'abord la convaincre? M. Ritzen, d'habitude, ne manifestait pas tant de scrupules. « Mme Bermance, se dit le jeune homme en acceptant le marché, ne peut tout de même pas m'empêcher de voir Maria... »

Pourquoi ce Jérémie Bosset qui avait commencé de l'entretenir de Mme Bermance ne revient-il pas? Anselme Siegel a eu tout le loisir de revenir sur les causes de son voyage et d'en mesurer les difficultés. Il a commandé un café filtré afin de gagner du temps et de garder sa table. Enfin l'hôtelier, de client en client, se rapproche, la bouche en cœur, le bonnet de police oscillant. Et de lui-même il reprend le sujet abandonné :

— Alors, comme ça, vous connaissez Mme Bermance?

— Je ne la connais pas, répond avec pru-

dence Anselme Siegel, mais je sais des gens qui la connaissent.

— Une maîtresse femme, lance Jérémie Bosset en faisant claquer sa langue et ébauchant un sourire qui va se perdre dans ses joues noires.

Une maîtresse femme! dans la bouche d'un campagnard, c'est une apologie. Mais voici que l'apologie se précise et se gâte :

— Il n'y a pas mieux qu'elle pour tondre un œuf. Moi qui vous parle, j'ai été son fermier pendant neuf ans. Eh bien, monsieur, voulez-vous savoir le tour qu'elle m'a joué? Elle a vendu sa ferme sans me prévenir, comme ça, en cachette. Et c'est un autre qui l'a achetée, un étranger, un homme de Bellecombe, le village qui est là-haut. Parce que, moi, je pouvais bien la lui payer. La preuve, c'est que j'ai acheté cet hôtel, avec dépendances.

Et son geste s'élargit sur les dépendances. Déjà il s'éloigne pour caser dans le fond de la salle les trois musiciens à mines de mendiants et leur faire servir un repas frugal et froid — du pain et du fromage blanc. Mais il faut croire que ses dissentiments avec Mme Bermance le tracassent, car il se retrouve, après un crochet, auprès d'Anselme qui ne peut avaler son café bouillant.

— Oui, déclare-t-il, elle a vendu la ferme de Pizanson, avec les bâtiments. Et il y en a !

Puis, comme s'il livrait un secret, il ajoute :

— Vous comprenez : elle avait besoin d'argent.

Il est probable, en effet, que le prix de ses terres, bien placé, lui donnera de plus beaux revenus. Rien de plus naturel et cet hôtelier débite d'un ton d'augure des banalités. Mais le voici qui reprend, avec un air entendu, et d'une voix plus basse, comme s'il s'agissait de révélations sensationnelles pour lesquelles il convient de prendre des précautions :

— Elle a besoin d'argent, à cause du petit.

Anselme Siegel n'a pas bronché. Va-t-il écouter ces histoires de la famille Bermance contées par un ancien fermier qui a peut-être des motifs de rancune? Ce n'est pas très digne d'interroger l'ouvrier sur le patron. Il se reproche de l'avoir fait et déjà il bat en retraite en opposant un masque indifférent aux anecdotes de Jérémie Bosset et en s'abstenant de lui poser des questions. De quel petit s'agit-il? Mme Bermance est très charitable, au dire des Ritzen qui ne parlent jamais d'elle qu'avec le plus grand respect. Elle a pu recueillir un enfant, si telle est sa volonté. Mais, à Thann, on l'ignorait sans doute. Elle est libre d'agir à sa guise, et il n'est pas décent de quémander sur son compte des renseignements plus ou moins véridiques. Jérémie Bosset attendait plus d'effet de sa révélation. Peut-être l'étranger a-t-il mal compris, ou peut-être n'est-il pas curieux.

— Eh oui, le petit, reprend-il. Le petit du beau capitaine.

Anselme Siegel n'a donné aucun signe d'intérêt. Il garde le même silence désapprobateur. Cependant, malgré lui, il écoute. Son rival heureux avait-il d'autres passions? A-t-il laissé un fils dans cette vallée où il vivait avant la guerre, où il revenait en permission? Dans ce cas, Mme Bermance aurait eu tort d'appeler et de recevoir Maria dans sa maison. Mais peut-être celle-ci n'est-elle pas avertie? Les yeux du jeune homme ont-ils livré quelque reflet de sa curiosité réveillée? L'hôtelier souligne lourdement ses confidences :

— Du beau capitaine ou d'un autre. Parce qu'avec les femmes, on ne sait jamais. Sur-tout avec cette demi-Boche que la dame Bermance a ramenée on ne sait d'où.

Une bombe serait tombée sur l'hôtel de l'Alpe qu'Anselme n'eût pas témoigné plus de stupeur. Machinalement il réclame :

— Qu'est-ce que vous dites?

— Je dis ce que je dis, mon bon monsieur. On voit bien que vous n'êtes pas d'ici, mais c'est la fable de tout le bourg. La dame Bermance a chez elle une Boche qui faisait des signaux sur le clocher aux prisonniers du fort Barraux, et qui traîne après elle un mioche né de père inconnu. Les morts ont bon dos : on leur attribue aisément sa progéniture. C'est un scandale dans tout le pays.

Et la preuve de tout ça, vous pouvez vous la procurer rien qu'en allant vous promener, quand il fait beau, sur la route de Bellecombe : vous y rencontrerez la petite voiture, avec le gosse dedans.

Il a parlé avec volubilité, lancé au galop comme un chien courant dans la prairie, à la poursuite de son gibier. Et quand il veut juger de son succès, il voit Anselme Siegel debout, dressé au-dessus de lui, avec une face toute blanche, sauf la cicatrice qui trace une raie sombre sur la joue, et les poings fermés et levés. Il a deviné une telle colère muette qu'instinctivement il a courbé les épaules, prêt à recevoir des coups, et fermé les yeux pour ne pas les voir venir. Quand il se redresse à demi, encore apeuré, au bout d'un instant, il retrouve le jeune homme assis à sa place, calme, le visage détendu et se demande s'il n'a pas imaginé la vision précédente, tandis qu'il s'entend dire :

— Votre note, monsieur, je vous prie. Je dois partir immédiatement.

Aurait-il commis une gaffe ? Cet inconnu est peut-être un ami du capitaine Bermance. Ou bien il a eu tort, devant un Alsacien, de qualifier l'Alsacienne de demi-Boche. Oui, c'est cela, il s'est laissé emballer, et n'a pas surveillé sa langue. Décontenancé, il n'essaie pas de rattraper sa maladresse :

— Bien, monsieur, bien. Un déjeuner, une bouteille, un café. Et la chambre ?

— Je ne prends pas de chambre.

— Il n'y a pas de tramway à cette heure.

Mais il n'obtient aucune réponse. Le prix du repas a été déposé sur l'assiette. L'Alsacien est déjà sur le seuil, chargeant sa cantine sur l'épaule. Il s'éloigne d'un pas allongé, dans la direction de la mairie. Où va-t-il, puisqu'il n'y a pas de tramway? Jérémie Bosset, saisi d'une subite inquiétude, le suit des yeux et, avant de le perdre de vue, marche derrière lui pour connaître sa direction. Plein de rage et d'envie, il le voit s'arrêter devant l'hôtel rival, l'hôtel du Mont-Granier, au coin de la place.

— Cette sacrée dame Bermance, marmonne-t-il entre ses dents, elle m'a toujours porté malheur !

A l'hôtel du Mont-Granier, installé dans une petite chambre propre et froide comme une cellule de moine, dont la fenêtre donne sur la montagne d'Allevard, Anselme Siegel a réclamé l'indicateur. Une fillette frappe à sa porte, entre, les mains vides :

— C'est moi qui sais les heures, explique-t-elle.

Et, du ton spécial et chantant que prennent les enfants à l'école pour réciter leur leçon, elle énumère les départs pour Grenoble, d'ailleurs peu nombreux. L'après-midi, il n'y a qu'un tramway à cinq heures du soir. Anselme, renseigné, la renvoie. Prendra-t-il ce

dernier tramway? Dans sa révolte et son indignation, il n'a plus qu'un désir : s'en aller, s'en aller tout de suite, ne plus entendre parler de rien, s'en aller de ce pays où *elle* demeure, de l'Alsace où *elle* a vécu, s'en aller de sa vie. Pourtant, il n'est pas de ceux qui sombrent dans le désespoir : aux ruines d'Engelbourg il l'a bien expliqué à Maria. Après son évasion du front russe, après son retour en France, quand il apprit les fiançailles de la jeune fille, il ne songea pas à s'offrir à la mort qui rôdait alors partout. Il ne la recherchera pas davantage aujourd'hui, bien que l'ancienne douleur, qu'il avait crue insupportable, soit dépassée. Il est de ceux qui prennent la vie comme elle est, même mauvaise, et tâchent à la subir ou à l'arranger. Mais il n'acceptera plus de rencontrer personne qui lui puisse jamais rappeler sa désillusion. Il murera son amour dans le silence comme dans une tombe.

Comment douterait-il de ce qu'il vient d'apprendre si brutalement? Il n'a pas perdu la raison, il sait enchaîner les arguments, les peser, les mettre à leur place. Un Jérémie Bosset pourrait ne pas mériter créance, mais sa révélation concorde trop exactement avec tout le passé qu'elle explique, qu'elle est même seule à expliquer, sur quoi elle jette une lumière aveuglante. La longue absence de Maria s'imposait : elle ne peut se comprendre autrement. La mystérieuse réponse

de la jeune fille avant sa fuite : *ce n'est pas cela*, devient toute claire. Et pareillement se justifie la résistance de M. Ritzen quand il lui avait exprimé sa volonté de venir à Chapa-reillan. M. Ritzen désirait de dissimuler le déshonneur de sa fille. Alors, pourquoi l'avait-il, à Strasbourg, presque encouragé à la demander en mariage? Pourquoi ce double jeu? Pourquoi tous ces mensonges?

Dans sa fureur, il en vient à accuser tout le monde. Tout le monde a voulu abuser de sa candeur, de sa crédulité, de sa loyauté. Puis, en homme accoutumé à redresser sans cesse son jugement en face de la réalité, il s'impose une explication plus équitable des faits. Tout ce qu'il sait, ou croit savoir, il le tient de ce Jérémie Bosset qui cachait bien mal sa haine contre Mme Bermance. Un fermier éconduit n'apporte pas un témoignage intact. Sans doute ses racontars revêtent-ils de la consistance parce qu'ils cadrent trop bien avec tout un ensemble de circonstances qui prêtent aisément au soupçon. Mais supportent-ils eux-mêmes sans discussion l'examen? N'est-il pas naturel que Maria, ébranlée dans sa santé après la mort de son fiancé, ait accepté l'hospitalité de Mme Bermance, se soit attachée à elle comme à une nouvelle famille? Mais précisément, cette Mme Bermance, qu'on lui a représentée comme une femme religieuse, et même rigide, aurait-elle amené chez elle, reçu chez elle, gardé chez

elle la maîtresse de son fils? Non, non, du moment que Maria vit chez Mme Bermance, elle est toujours digne de sa tendresse et aussi de son respect. La présence de cet enfant sous leur toit ne serait même pas une preuve : elle se justifierait, et sans doute par le plus innocent motif. Il n'avait pas le droit de l'interpréter comme avait fait l'hôtelier de l'Alpe. En se prêtant à la calomnie, déjà il a commis une faute grave qu'il se peut reprocher. Et cependant, et cependant, malgré tous ces raisonnements, la calomnie a exercé sur lui ses ravages habituels. Il s'adjure de ne pas croire, et il croit. Il obtient enfin de lui-même cette concession :

« Je ne partirai pas ce soir. Ce serait une lâcheté. Je verrai Mme Bermance. Il faut que je la voie... »

Et la parole de M. Ritzen lui revient à la mémoire : — *Vous verrez Mme Bermance seule à seul, et vous lui demanderez à elle l'autorisation de parler à Maria...* L'autorisation de parler à Maria, certes, il ne la demandera pas si Maria est coupable. Et pourquoi M. Ritzen aurait-il imposé à son voyage cette condition si elle ne l'était pas?

Mais comment rencontrer Mme Bermance seule à seul? Où habite-t-elle? Descendu de sa chambre, il s'informe auprès du propriétaire de l'auberge qui, débarrassé dans l'après-midi du souci de sa clientèle, travaille dans son jardinet. C'est un homme jeune, la figure

ouverte, et qui a dû être blessé, car il ne se sert que de son bras droit, mais fort habilement, en l'appuyant au corps, pour manier la pelle. S'il connaît Mme Bermance? sans doute, comme tout le monde à Chapareillan : elle habite à la Colombière, il faut descendre la Grande Rue, du côté de la Savoie, prendre à gauche le chemin de Chapareillan-campagne : on arrive à un lavoir sous un pigeonier et là on tire à sa droite. Celui-ci n'ajoute pas de commentaires. Anselme va-t-il en solliciter? Il en sollicite, mais sur le témoin :

— Elle a renvoyé son fermier, n'est-ce pas? ce Jérémie Bosset qui tient l'autre hôtel.

Un rire franc lui répond :

— Elle ne l'a pas renvoyé si vous voulez. Elle a vendu la ferme de Pizanson : alors Jérémie s'est trouvé sur le pavé. Comme il ne l'avait jamais payée, il avait des économies, assez pour acheter l'Alpe.

— Bien, approuve Anselme Siegel qui ne désire pas de prolonger la conversation et préfère demeurer sur ce renseignement favorable.

Mais déjà l'autre donne ce détail :

— Si vous voulez voir la dame Bermance, vous avez bien des chances pour la rencontrer ici tout à l'heure sans aller jusqu'à la Colombière.

— Ici?

— Je veux dire à l'église. Il y a un salut à cinq heures et demie. C'est bien rare quand

elle manque un office. L'église, c'est un peu chez elle.

— Comment la reconnaîtrai-je?

— Il n'y a pas tant de dames à Chapa-reillan. C'est une grande femme maigre, tout en noir.

— Agée?

— Oh ! mais non, pas vieille du tout. Et même, de loin, vous la prendriez pour une jeune. Elle a été veuve si tôt, la pauvre femme, et voilà qu'elle a encore perdu son fils. Un chic officier ! Vous l'avez peut-être connu ?

— Moi ? non.

Et Anselme Siegel s'en va, coupant court à la conversation, dans la crainte d'apprendre d'autres détails sur la Colombière. Il descend la Grande Rue, du côté de la Savoie, comme on dit dans le pays, et découvre l'église paroissiale, ample et blanche, où il pénètre comme dans une maison de paix. Il y est seul — seul, avec la petite veilleuse qui lance des lueurs vertes devant le tabernacle, comme un ver luisant au bord d'un buisson. Et il se souvient de cette messe de minuit à Thann, où Maria, placée à côté de lui, n'a pas quitté sa place, ne s'est pas approchée de la Sainte Table. Ainsi tout le ramène à l'objet unique de son inquiétude. L'heure de l'office approche. Si Maria y venait avec Mme Ber-mance ? Alors, c'est qu'elle serait libre de tout souci intérieur et que l'accusation ne serait

qu'une fable. Mais si elle n'y vient point, conviendra-t-il d'interpréter contre elle son absence? Il ne peut dans le doute demeurer à cette place, devant le chœur où, présente, elle ne manquerait pas de l'apercevoir, et il redescend la nef pour s'aller perdre dans l'ombre d'un confessionnal.

Le sacristain a sonné la cloche. Quelques femmes de la campagne entrent par groupes, s'offrent l'eau bénite, gagnent leurs bancs. Elles ne sont pas en nombre. Les travaux de la terre ont repris avec la belle saison et les jours s'allongent. Les hommes ne sont pas encore tous revenus, et il en est tant qui ne reviendront pas. Il les faut remplacer pour les labours de printemps et pour la taille de la vigne. Enfin, avec la durée de la guerre, la dévotion s'est refroidie, et l'armistice ne l'a pas réchauffée. Les cierges s'allument sur l'autel, mais on fait des économies de lumière, et l'office commence devant une maigre assemblée. Au lieu de le suivre, Anselme observe un à un les assistants. Maria n'est pas là : il eût respiré sa présence avant même de la voir. Cette dame à taille mince comme une jeune fille, droite et grande, qui s'est tout de suite agenouillée pour s'absorber dans ses méditations, c'est peut-être Mme Bermance. Il ne la quitte pas des yeux. Quand elle se lève, presque la dernière, après la bénédiction, il se rapproche d'elle et sort sur ses pas. S'il s'est trompé, Mme Bermance n'est pas

venue : aucune autre femme ne répond à son signalement. Il la suit à quelque distance. Elle s'engage bientôt dans le chemin qui dessert Chapareillan-village. Dès lors, il ne peut plus garder le moindre doute. Et après bien des hésitations, sur la route déserte, il se décide à l'aborder, le chapeau à la main :

— Madame. Madame Bermance, n'est-ce pas?

Elle s'arrête, se retourne pour connaître qui l'appelle ainsi, montre à l'inconnu un visage un peu flétri et décoloré, mais dont les traits purs ont gardé une grâce de jeunesse. Anselme regrette son audace : Mme Bermance doit être plus âgée.

— Vous m'avez appelé, monsieur?

Il ne s'est pas trompé, et timidement il explique sa démarche :

— Excusez-moi, madame. Je viens de la part de M. Ritzen. Je suis de Mulhouse. Anselme Siegel. Je désirerais vous rendre visite. Voulez-vous m'y autoriser?

Le visage sans couleur s'est empourpré, comme ces prairies fauchées qui, le soir, renvoient plus nettement la lumière du soleil, mais Anselme, embarrassé de son propre rôle, ne l'a pas remarqué. Mme Bermance a compris l'importance, le danger de cette visite. Elle songe sans retard à protéger Maria contre les indiscretions :

— Vous venez de la part de M. Ritzen. Sans doute avez-vous un mot de lui?

— Oui, madame, un mot sur une carte.

Et il tend cette carte qui, dans les termes les plus respectueux mais les plus banals, prie Mme Bermance d'accueillir le jeune homme sans indiquer le motif de sa démarche.

— Bien, monsieur : je serai chez moi demain après-midi.

— C'est que, murmure-t-il maladroitement, je désirerais vous rencontrer seule.

Il connaît donc la présence de Maria. Que peut signifier cette condition? Mme Bermance, alarmée, ne peut cependant l'écarter :

— Je vous attendrai demain à deux heures, monsieur.

Il la remercie, il la salue, il la regarde s'éloigner. Et rien que d'avoir causé avec elle ces quelques instants, il se sent pénétré par ce calme, cette réserve, cette dignité qui émanent d'elle si naturellement. Puisque Maria est chez cette femme, Maria a été calomniée. Puisque Maria est depuis trois ans chez cette femme, Maria est une jeune fille intacte, — la seule qu'il ait jamais désiré d'épouser. Ah ! s'il pouvait se faire une alliée de Mme Bermance !

Rassérénié, il remonte la Grande Rue de Chapareillan. De l'hôtel de l'Alpe devant lequel il passe et dont la porte est ouverte comme pour solliciter les passants, sort un grand vacarme. Les musiciens embauchés par l'hôtelier entrent en concurrence avec le piano mécanique, et tout excités par ce

charivari et par les saladiers de vin chaud qui fument sur les tables, des couples de paysans tournent lourdement en tenue de travail, leur journée finie, les femmes en cheveux, les hommes le chapeau vissé sur la tête. Il n'y a pas que dans les villes que sévit avec fureur la passion de la danse, et ce fin museau de Jérémie Bosset l'a flairé. Fuyant ce tapage, Anselme achève de traverser le bourg, et le voici dans la campagne, qui prend la route déserte de Grenoble jusqu'au tournant où elle s'en vient border l'Isère.

Le fleuve s'étale dans un large lit comblé en partie de ses alluvions qui ont formé entre ses eaux des îlots blancs. Mais, sur le bord qu'il a choisi pour son cours principal, il se précipite, pareil à son frère le Rhône qu'il va rejoindre, impétueux et fort, et, comme la fonte des neiges a commencé, il est trouble et limoneux. Le soleil qui, au couchant, s'est dégagé des nuages, comme il arrive assez fréquemment à la fin des jours brouillés, avant de disparaître se reflète en rose sur ce miroir mobile et fangeux qu'il transforme en un ruban de clarté où ne s'aperçoivent plus les immondices, tandis que la blancheur des hautes montagnes qui encadrent la vallée devient comme incandescente et léchée de grandes flammes rouges.

Entre les peupliers et les saules, encore dépouillés et sans verdure, qui séparent de l'Isère la route, Anselme Siegel assiste à ce

spectacle d'un soir de printemps. C'est tout l'hiver qui cède devant une volonté nouvelle. Des souffles déjà tièdes passent dans l'air. Les buissons et les arbres nus, demain, seront couverts de bourgeons. Ce que le fleuve emporte d'un mouvement prompt et régulier, c'est le passé de froid et de mort que le couchant recouvre d'un manteau coloré.

Déjà ce pays ne lui est plus indifférent. C'est le pays d'André Bermance, mais André Bermance, c'est le passé et c'est la mort. Maria, comme la nature, n'aspire-t-elle pas à revivre au printemps? Depuis qu'il a rencontré Mme Bermance, il a oublié la calomnie. Mais il a retrouvé l'incertitude d'être aimé.

VIII

LE SECRET DE LA COLOMBIÈRE

Mme Bermance est rentrée préoccupée à la Colombière. A peine a-t-elle répondu, en passant devant le lavoir, aux bonsoirs de Claudine Bergeron et de cette pauvre Pierrette Noir qui a un garçon et pas de mari. Elle n'a pas jugé prudent de révéler à Maria la rencontre qu'elle a faite sur le chemin. Celle-ci, la voyant absorbée, l'a vainement interrogée, et il a fallu que le petit André la tire par le bras pour obtenir son attention quand il lui a raconté les divers incidents de sa promenade : la querelle de deux commères sur la route de Bellecombe, et la panne d'un chariot de bois que deux attelages de bœufs ne parvenaient pas à sortir de l'ornière.

Retirée dans sa chambre après la courte veillée, en personne d'ordre qui aime à voir clair dans ses affaires, elle a médité sur cette visite annoncée pour le lendemain et tâché d'en deviner l'objet. Ce nom de Siegel ne lui est pas étranger. Elle a vu à Bitschwiller chez les Helding, à Thann chez les Ritzen et à l'hôpital de Moosch Mme Siegel, la mère

de ce jeune homme. C'est Mme Siegel qui, à l'hôpital de Moosch, lui a posé, avec quelle inquiétude ! cette étrange question : — « Pensez-vous que Maria oublie ? » et qui a même ajouté : « Une fiancée n'est pas une veuve, et le retour de mon fils me fait trembler. » Son fils aimait déjà la jeune fille avant la guerre, et sans doute l'aime-t-il encore. L'a-t-il revue pendant le court séjour de Maria en Alsace ? Celle-ci n'a plus jamais parlé de lui, depuis la tragique nuit de Thann où elle a révélé que, jadis, il l'avait demandée en mariage et que sans les événements elle eût peut-être fini par y consentir et par accepter une vie terne où son cœur ne l'entraînait pas. Mais pourquoi réapparaît-il, et surtout pourquoi la vient-il poursuivre jusqu'à Chapareillan ? Ne sait-il donc pas que l'irréparable — la mort et la vie — le sépare définitivement de Maria ? M. Ritzen a dû l'en informer : c'était là son strict devoir. Il n'est pas possible que M. Ritzen l'ait laissé partir dans l'ignorance. S'il sait, pourquoi vient-il ? S'il ne sait pas, faudra-t-il lui apprendre le douloureux secret ? Et Mme Bermance s'efforce de se convaincre elle-même :

« Non, non, M. Ritzen n'aurait pas commis la lâcheté de me laisser une obligation si lourde. J'ai traité Maria comme ma fille, mais ses parents lui doivent protection. Ils n'ont pas abdiqué leur autorité. Alors, pourquoi cette visite inexplicable ? M. Siegel a désiré de

me parler seule à seul : qu'a-t-il à m'apprendre? Nous vivions paisiblement toutes deux avec le petit : il me semble que cette période de paix qui a succédé à tant d'épreuves va finir. Je me sens tourmentée, comme je l'étais après la mort de mon fils quand j'ai reçu la lettre de Maria qui m'appelait. J'ai peur de je ne sais quoi d'inconnu. Pourtant ce garçon a l'air honnête et doux. Il ne nous veut pas de mal. Que nous veut-il?... »

Et pour la première fois elle se rend nettement compte de tout ce que lui a apporté d'heureux changement dans la vie la venue du petit André, né hors la loi et dans la détresse maternelle. Y a-t-il dans le sacrifice une récompense immédiate, terrestre? Veuve depuis tant d'années, mère sans enfant, elle a vu sa maison vide se peupler, s'égayer — oui, s'égayer — de la présence d'une jeunesse active, d'une enfance toute remuante et exigeante qui ne laisse plus de temps pour méditer, pour s'attrister, pour se souvenir. Se souvenir? Le passé lui est toujours présent : elle vit en lui, mais ce passé est devenu moins amer, moins cruel par là même qu'il s'est perpétué. Avec une sorte d'étonnement elle constate qu'en sauvant Maria de la honte et du désespoir, elle a modifié sa propre existence et lui a donné un but dont un peu de bonheur a coulé pour la rafraîchir, comme une source jaillissant d'un sol aride. Mais elle a maintenant un foyer à défendre contre

les intrusions et les menaces. Si cette visite annoncée peut apporter quelque mal à ceux dont elle a pris la charge, elle saura les protéger.

Malgré sa résolution, elle a de la peine à s'endormir. Dans les branches d'un hêtre voisin, un rossignol chante et peu à peu remplit toute la nuit de sa mélodie monotone dont les notes sans cesse renforcées prennent une ampleur infinie. Au loin, très loin, un autre lui répond : c'est le même motif adouci, alangui par la distance. Maria qui s'est réveillée les écoute en musicienne ardente et, quand ils s'arrêtent, son désir les sollicite de chanter encore. Le printemps mystérieux est là.

De bonne heure levée malgré l'insomnie, Mme Bermance va chercher à l'église son secours habituel. La messe est pour elle, selon la parole de saint François de Sales, le soleil de la prière. Elle en revient toujours calmée, égale d'humeur, sereine. Puisqu'elle a promis à M. Siegel de le recevoir seule et puisqu'elle ne veut point troubler Maria inutilement, elle engage celle-ci à entreprendre, aussitôt après le déjeuner, une grande promenade avec le petit sur la colline de Bellecombe. Le temps s'éclaircit malgré le jeu des nuages que le bon vent pousse au couchant, comme un chien de berger met en marche les moutons dociles. La jeune fille objecte quelques menus travaux de repas-

sage, qu'elle a l'habitude d'exécuter elle-même et qui la retiennent.

— Je vous remplacerai, promet Mme Bermance pour lever ses derniers scrupules.

Et André bat des mains à l'idée de prendre l'air hors du jardin dont il connaît trop les allées et les corbeilles.

Elle ne manque pas de presser Gertrude à la cuisine, afin que le repas soit servi à l'heure. Et quand, un peu plus tard, le dessert avalé, elle voit enfin partir Maria, accompagnée de Josette, la femme de chambre, poussant la petite voiture et du garçonnet qui a refusé de monter dedans et qui montre avec orgueil ses bonnes grosses jambes nues dont il prétend faire usage, elle respire comme si elle venait d'échapper à un danger. Le moindre retard ne pouvait-il mettre en présence la fiancée, la veuve de son fils et cet Anselme Siegel, le prétendant, jadis évincé, qui s'achemine en ce moment du côté de Chapareillan-village?

Celui-ci ne rencontre pas le cortège. Il s'est attardé sur le chemin, pour ne pas arriver à l'avance au rendez-vous, malgré son désir de savoir. Lui aussi, dans la nuit, s'est posé toutes sortes de questions, s'est agité dans le doute, s'est battu contre les soupçons qui l'assiégeaient, n'a pas réussi entièrement à défendre Maria contre la calomnie, s'est reproché d'être si pusillanime. Il attend de son entrevue avec Mme Bermance la guérison

de son mal, comme un malade qui souffre attribue tous les pouvoirs au médecin appelé et qui va venir. Quand il passe devant le lavoir dont la voûte porte le pigeonnier qui a donné son nom à la propriété, il s'enquiert de sa direction auprès des blanchisseuses qui battent le linge bruyamment.

— La Colombière, c'est bien ici?

— Tirez à droite, et la première porte d'entrée, à gauche, vous y êtes.

Celle qui a répondu, c'est Claudine Bergeron, parce qu'elle a des droits incontes- tables à faire les honneurs de la Colombière, sa fille aînée Josette étant la femme de chambre de Mme Bermance. Mais ses deux « collègues », Virginie Grenouillet, dont l'hu- meur s'aigrit depuis que son fils boiteux a été refusé par une héritière de Bellecombe, et Anastasie Mollard, vieille fille romanesque prompte à imaginer des fables où personne ne joue de rôle sympathique, se sont arrê- tées de plier le linge battu pour suivre des yeux l'étranger sur le chemin :

— Qu'est-ce qu'il veut, ce client-là?

— Un compatriote à Mlle Maria, réplique Anastasie qui a pris l'image au passage des cheveux blonds et des yeux bleus.

Et, fabriquant déjà toute une aventure amoureuse, elle ajoute :

— Un épouseur, sans doute.

— Qui aime la besogne toute faite, com- plète Virginie.

Mais la Claudine qui a adopté Pierrette Noir, fiancée trop complaisante de son fils Julien tué en Alsace comme le capitaine Bermance, s'insurge contre ce blâme :

— Ben quoi ! Faut bien toujours qu'un mariage boite d'une jambe ou de l'autre.

Et Virginie, *mouchée*, se le tient pour dit.

Anselme Siegel a été introduit par la méfiante Gertrude, dans le salon, dont les fenêtres ouvertes donnent sur la vallée de l'Isère et sur les montagnes qui la bordent. La pièce est propre comme un parloir de couvent, et comme lui paisible. Ses meubles sont de ce style Empire rustique qui s'adapte si bien aux maisons de campagne, avec le bois clair des chaises et des fauteuils, leur dossier gondolé comme des voiles gonflées, leur velours d'un ton jaune passé. Au-dessus du piano recouvert d'une soie alsacienne à fleurs apportée par Maria, une photographie agrandie d'André Bermance est encadrée.

Mme Bermance rejoint le jeune homme sans retard, et quand il se trouve en présence de cette femme si naturellement distinguée dans sa tournure allongée et mince, encore jeune, mais dédaigneuse de sa jeunesse gardée comme si la vie spirituelle était seule importante, dont le visage sans couleur, si pur de traits et les yeux bruns profonds révèlent si sûrement une existence de renoncement et de dignité morale, il se sent immédiatement

en confiance et rassuré, comme s'il était séparé de ses troubles antérieurs par une grille qui ne lui permettrait plus d'apercevoir que leur grouillement confus. Il semble qu'il est venu lui demander la main de sa fille, que rien n'est plus simple, qu'il va recevoir d'elle une réponse encourageante, que tout ici ne peut être que sécurité, clarté, harmonie, que dans cette maison il ne saurait y avoir place, depuis des générations, pour une femme coupable, pour un enfant illégitime. L'air qui entre est bon à respirer, bien qu'un peu vif encore. Autour de lui, en lui, tout est bon, et la vie est bonne. Il n'a plus d'hésitation, il sourit. Lui qui avait peur de ne pas trouver ses mots, il est prêt à l'éloquence. Un lyrisme inconnu l'enveloppe. Il apporte des nouvelles de M. Ritzen. L'Alsace libérée est dans la joie :

— Mlle Maria a dû vous le raconter à son retour de voyage. Elle est partie trop vite. Ses parents, ses amis déplorent son absence.

— Elle y a fait un heureux séjour, observe Mme Bermance qui est sur des charbons ardents, car elle ne se rend pas compte de ce qu'il sait ou de ce qu'il ignore. S'exprimerait-il avec cette désinvolture s'il était au courant du drame de famille? Mais est-il possible que M. Ritzen l'ait envoyé à Chapareillan sans avoir au préalable causé avec lui? Elle écoute, attentive et tendue, envahie par la crainte.

— Oh ! un séjour de trois semaines, ma-

dame, après trois ans de séparation. On espère tout de même qu'elle reviendra se fixer en Alsace, et pour tout de bon cette fois.

Il s'épanouit. Il songe à l'événement qui la ramènerait, qui la fixerait pour toujours en Alsace. Et sans lever les yeux — et les lèverait-il que, suivant son rêve intérieur, il ne remarquerait pas l'étonnement, la frayeur, la douleur qui tour à tour se reflètent sur le visage de cette femme assise en face de lui — il dit son enfance studieuse à Mulhouse, et un peu triste entre un père trop occupé de ses affaires et une mère — certes pleine de tendresse — mais portée à voir les choses en noir, à redouter sans cesse des catastrophes, soit pour la fabrique, soit pour son fils élevé en serre chaude. Alors, sur sa jeunesse éblouie, avait paru Maria :

— Oh ! elle n'est pas belle pour tout le monde, et c'est ce qui me charme en elle. Il y a des gens à qui elle ne plaît pas. Elle change, elle est mobile, elle est toute vivante. Je la trouve, moi, plus belle encore maintenant, madame, sans aucun doute. Votre pays lui a donné comme une importance nouvelle, comme une sorte de gravité. Elle est plus impressionnante, moins jeune fille. Elle m'intimide davantage. Mais, à dix-huit ans, il y avait déjà comme une musique dans ses gestes, dans sa voix, dans sa marche. Alors, je l'avais demandée en mariage. Ma mère aurait souhaité de me réserver une héritière,

parce que les Ritzen, n'est-ce pas? c'est une famille de fraîche date. Mais, pour moi, il n'y avait que Mlle Maria.

Il n'a plus de difficultés de parole. La digue est rompue. Il livre tous ses secrets. Il n'en a jamais dit si long à personne. On est si bien dans cette maison calme, d'où l'on n'entend que les bruits familiers de la campagne, piaulements de poulets qui se poursuivent, grincement d'un char qui passe, — dans cette maison où *elle* a vécu dans l'intimité de cette femme dont il devine toute la noblesse. Et il confie ses espérances, sa déception quand Maria n'a pas donné une réponse favorable, a préféré attendre, a réclamé des délais.

— Mais en somme, elle n'avait pas refusé. Je ne suis pas, moi, un de ces jolis cœurs qui séduisent les jeunes filles avec des compliments. Je suis un brave garçon — je crois, du moins — tout simple, tout droit, tout franc, comme vous pouvez en juger. Non, je n'ai rien d'extraordinaire, je le sais bien, rien qui accroche les yeux. Il y a des gens qui m'ont vu plusieurs fois et qui ne me reconnaissent pas. Maintenant on me reconnaît mieux, à cause de ça...

Et il montre sans affectation, en souriant, la cicatrice de sa joue gauche.

— Mais, dans un ménage, un bon mari, c'est déjà beaucoup. Je pense que je serai un bon mari. Ce n'est pas là une prétention exagérée. Je ne voudrais pas montrer de sottise

vanité. Mais nous en étions à la guerre. Il ne faut pas aller trop vite. Quand elle a éclaté, Mlle Maria n'avait pas dit oui, elle n'avait pas dit non. La guerre nous a bientôt séparés, elle en France, moi en Allemagne. J'ai été en prison, puis j'ai obtenu d'être envoyé sur le front russe. Sur le front russe et en prison, elle m'a aidé à vivre. Sans cette foi, j'aurais été trop malheureux. J'ai réussi à m'échapper, j'ai pu rentrer en France. Oh ! sans doute, j'ai fait mon devoir pour le pays, comme tout le monde. Mais je revenais aussi pour elle, comprenez-vous, madame. Eh bien ! la prison, le front russe, l'évasion, tout ce que j'avais enduré n'était plus rien auprès de la mauvaise nouvelle qui m'attendait. Mlle Maria était fiancée.

— A mon fils, a dit Mme Bermance avec douceur.

Et, tout à coup, brusquement, Anselme Siegel mesure son ingénuité, son indécatesse. Il s'est adressé à Mme Bermance comme à la mère de Maria. Et il allait, sans nul doute, rappeler la mort du capitaine qui avait rendu à la jeune fille sa liberté. Il a honte de sa maladresse, il s'excuse :

— C'est juste, madame : votre fils. Je sais qu'il était plus digne que moi d'être aimé. Elle me l'a préféré : il n'y a rien là d'étonnant.

— Elle ne vous avait rien promis. Elle n'était pas votre fiancée.

— Non, non, madame, elle ne m'avait

rien promis. Elle avait tous les droits. Lui, c'était un héros. Moi, je ne suis qu'un homme. J'ai su à la fois son bonheur et sa mort. Je lui ai envié, madame, l'un et l'autre.

Ils se taisent tous deux. Ce garçon a parlé honnêtement de son rival. Et, cependant, Mme Bermance ne lui témoigne aucune gratitude de ce respect, de cette humble et touchante admiration. Elle est poursuivie par cette idée fixe : « Il ne sait rien, sans quoi il ne s'exprimerait pas de la sorte sur mon fils. Il ne sait rien. Alors, que nous veut-il ? » Ce qu'il veut, elle le devine — comment ne pas le deviner ? — et ne peut le croire. Après un long silence, où tant de pensées ont tenu, il a repris :

— On vit tout de même. Je croyais que, pour moi, c'était fini. Et puis, j'ai revu Maria. Je l'ai revue à Strasbourg. De si loin, vous ne pouvez pas vous imaginer, madame, ce qu'était Strasbourg ce jour-là : la joie coulait comme un torrent dans les rues. Le cœur nous sautait dans la poitrine. Et le mien n'avait pas changé. Nous nous sommes retrouvés à la Maison des Chanteurs. On riait, on chantait, on dansait.

— Vous avez dansé ?

— Oh ! elle n'a pas voulu. Mais la farandole nous a pris. Elle a pris tout le monde. Ne vous l'a-t-elle pas raconté ?

— Non. Elle m'a raconté son pèlerinage à l'Hartmann.

— Ah !

Il s'arrête encore, mais un instant à peine, comme un cheval qui mesure l'obstacle avant de le franchir. Seulement, il emploiera les plus grands ménagements pour ne pas froisser la mère d'André Bermance, pour l'amener à lui, pour se faire d'elle une alliée. Il dit son arrivée à Thann, la promenade aux ruines d'Engelbourg, son aveu, sa demande, et la fuite de Maria.

— Elle est si jeune ! Il y a tant d'années devant elle ! Il me semblait qu'appuyée à moi, elle aurait plus de douceur à vivre, moins de peine, moins d'amertume. Je n'oublie pas qui vous êtes, madame. Je sais que ma démarche, en ce moment, risque de vous peiner. Je vous en prie : supposez qu'il s'agit de votre fille. L'éloigneriez-vous de moi ?

Comme Mme Bermance ne répond pas à son adjuration, il lève enfin les yeux sur elle et la regarde fixement. Aperçoit-il tout d'un coup son angoisse ? Le voilà qui, sans raison apparente, s'est dressé. Brusquement, l'affreux soupçon à nouveau s'est emparé de lui et il s'écrie d'une voix changée :

— Ah ! madame, il y a quelque chose qu'on me cache !

Mais Mme Bermance s'est mise sur la défensive. Cette fois, ne lui faut-il pas défendre sa maison ? Elle tâche d'écouter son visiteur en lui montrant le plus grand calme :

— Je crois, monsieur, que vous n'auriez

pas dû venir. Maria a été très ébranlée dans sa santé par la mort de mon fils. Elle est demeurée fidèle à sa mémoire. Ne pensez plus à elle, je vous en supplie. Le repos lui est nécessaire.

— Non, non, madame. Vous ne m'auriez pas écouté si longtemps.

— Mais vous m'avez imposé vos confidences. Si j'ai pris, à vous entendre, beaucoup d'estime pour vous, je regrette de vous causer cette peine.

— J'ai bien compris que je ne vous étais pas antipathique. Et moi, tout de suite, j'ai été attiré par toute la paix qui est ici et parce que vous ne devez pas savoir mentir. Non, vous ne cherchiez pas à garder Maria pour vous, s'il n'y avait pas autre chose.

— Il y a un mort.

— Mais elle a vingt ans, il y a la vie, il y a le bonheur, le foyer, les enfants, il y a tous les jours qui viennent.

Malgré sa répugnance à parler d'elle-même, elle tente, cette fois, de protester :

— Et moi, pourtant, monsieur, je suis restée fidèle à un mort. Pour moi aussi il y avait tout cela.

— A un mort, madame, et à votre fils. Au fils que vous avez perdu.

Et cette image évoquée en provoque immédiatement une autre qui lui brûle les yeux :

— Ah ! madame, j'ai foi en vous. Je sais que vous ne me tromperez pas, que vos lèvres

n'ont jamais dû laisser passer que la vérité. Il faut que vous me sortiez de ma misère. Depuis hier, je souffre, plus que je ne puis vous l'exprimer, et bien plus que lorsque, revenant d'Allemagne, j'ai appris les fiançailles de Maria. Nos douleurs peuvent-elles donc toujours croître et se dépasser? Hier, à Chapareillan, j'ai appris... Non, non, c'est trop affreux à dire...

Ah! mon Dieu! il sait, et de qui tient-il sa science? Par quel propos déformé? Il sait et il ne croit pas encore. Tout à l'heure, il ne croyait pas, il avait réussi à triompher de sa crédulité. Comme son fils dans la bataille, Mme Bermance a retrouvé toute sa maîtrise de soi. Doucement, maternellement, elle essaie, pendant qu'il en est temps encore, d'éviter une explication, car il est inutile qu'Anselme Siegel, qui ne peut être le mari de Maria, connaisse son passé :

— Ne me dites plus rien, monsieur, je vous en prie. N'allez pas écouter ce qu'on peut raconter dans un village où tout le monde se jalouse. Maria, je vous l'assure, ne peut pas être votre femme. Elle ne quittera pas Chapareillan. Elle y restera comme la veuve de mon fils. Vous, retournez en Alsace : épousez, là, quelque honnête jeune fille dont le cœur sera tout neuf et qui vous aimera. Vous êtes digne d'être heureux, et, de tout cœur, je fais des vœux pour que vous le soyez.

Elle s'est levée comme pour lui donner

congé. Aussi bien, l'entretien ne se peut-il prolonger sans péril. Elle ajoute encore :

— Partez. Partez tout de suite sans regarder en arrière.

Mais il est retombé assis, la tête dans les mains, et il pleure. Aux derniers mots de Mme Bermance, il fait effort pour se remettre debout. Puis, d'un air décidé, il impose ses volontés :

— Non, madame, je ne puis partir sur les paroles de ce Jérémie Bosset...

Jérémie Bosset : voilà donc le dénonciateur ! La révélation doit alors porter en elle tous les poisons. Après avoir exploité sa patronne, le fermier renvoyé la poursuit de sa haine : c'est dans l'ordre. Mme Bermance, d'un ton de reproche, réplique :

— Voilà donc qui vous allez interroger.

— Oh ! madame, je ne l'ai pas interrogé. Et quand il a parlé, j'ai failli l'étrangler.

Cette fois, Mme Bermance est, elle aussi, résolue. Elle ne laissera pas ce brave garçon embourbé dans les calomnies d'un Jérémie Bosset, et mieux vaut tout connaître.

— Mais enfin, que vous a-t-il dit, monsieur ? Vous devez me le répéter.

— Ce qu'il m'a dit ? Que Maria s'était mal conduite et qu'elle avait eu un enfant de votre fils.

Et comme Mme Bermance, bien qu'elle s'y attendît, plie un instant sous le choc avant de faire face à l'attaque, Anselme éclate avec

une véhémence inattendue et toute pleine de supplications.

— Mais défendez-la donc, madame ! dites-moi, jurez-moi que ce n'est pas vrai, que cet homme est un gredin et qu'il ment ! De vous, je croirai tout. N'est-ce pas que vous n'auriez pas reçu Maria chez vous si elle était coupable ? N'est-ce pas que vous n'auriez pas accepté ce scandale dans votre maison ? Dites-moi, mais dites-moi donc, madame, que Maria est innocente, et qu'on peut l'épouser, et qu'avec de la patience et tant d'amour je l'épouserai...

— Rasseyez-vous, monsieur, répond madame Bermance avec une autorité qui s'impose au jeune homme désespéré, et, tandis qu'il se rassied, elle va fermer les croisées afin que le bruit de la conversation ne s'entende pas du dehors. Maintenant, écoutez-moi. Vous avez eu raison d'attendre de moi la vérité. Mais alors, il faut que vous la sachiez toute. Et quand vous la saurez toute, peut-être jugerez-vous autrement. Il fallait me croire tout à l'heure, quand je vous engageais à renoncer à Maria.

— Parce qu'elle est indigne.

— Elle n'est pas indigne. Elle est ici sous mon toit, elle y est traitée comme ma fille.

Mais il suit son idée fixe :

— Tout est vrai, n'est-ce pas, madame, dans cette accusation ? Tout est vrai, et vous n'osez pas le nier.

— Je dirai tout ce qui est vrai. Mais donnez-moi le temps.

— C'est que je veux savoir si l'enfant...

— J'ai pris Maria chez moi. Elle a eu son fils chez moi, dans la chambre où j'ai mis mon propre fils au monde. L'ai-je chassée de mon estime et de mon amitié comme vous le faites à présent? Et pourquoi venez-vous jusqu'ici la poursuivre? Pourquoi lui arrachez-vous son secret? Vous a-t-elle trompé? Vous a-t-elle menti? Elle n'a jamais été votre fiancée : vous en conveniez tout à l'heure. Quand vous lui avez rappelé le passé, dans cette promenade au-dessus de Thann, loin de vous encourager, elle vous a repoussé pour toujours et elle s'en est allée. Vous deviez vous incliner devant son refus. Laissez-la donc tranquille : la vie lui a été suffisamment dure, et vous n'avez sur elle aucun droit.

Surpris, interloqué, il se défend pourtant à son tour :

— J'ai ceux de mon amour, madame.

— L'amour ne donne aucun droit. Il ne vous donnait pas celui de forcer sa retraite. Il ne donnait pas à mon fils celui de faire d'elle sa femme avant l'heure. Respectez donc cette femme qui est chez moi...

D'un coup, pour couvrir Maria dont l'honneur maintenant et l'avenir lui sont confiés, elle a désigné le cher coupable pour qui elle n'a pas cessé, pour qui elle ne cesse pas de mériter afin de lui obtenir la paix divine.

Elle-même est bouleversée de son audace, de son impiété maternelle. Toute tremblante en dedans, elle garde sa fermeté extérieure et se rend à peine compte qu'Anselme Siegel, subjugué, a subi sa domination, l'écoute maintenant dans le repentir de son éclat et de sa violence, et aussi dans l'obscur espoir d'un amour qui subsiste en lui malgré lui.

— Vous saurez tout, monsieur, avant de partir, et vous n'oublierez pas qu'un tel secret n'est pas le vôtre.

Ce que Maria lui a confié dans une heure de terreur, elle en transmet le récit fidèle et ce récit, passant par sa bouche, prend une sorte de chasteté par l'offrande de la chair ingénue quand l'amour et la mort se mêlent. Elle n'omet aucun détail et tous ces détails accumulés font autour de la jeune fille une atmosphère non de fatalité, mais de tendresse désarmée. Elle dit cette nuit de Thann où André Bermance, venu chez les Ritzen, avant de rejoindre sa compagnie pour l'attaque de l'Hartmann, et recevant leur hospitalité jusqu'au petit jour, ayant mal fait ses adieux à sa fiancée et voulant seulement la revoir un instant encore, un seul instant, était entré dans sa chambre et y était resté. Quelques jours plus tard, il était tué :

— Nous l'avons pleuré ensemble et nous le pleurons toujours. Dans son épouvante, lorsqu'elle s'est aperçue qu'il vivait en elle, alors elle m'a appelée à l'aide. Je suis allée en

Alsace. Elle m'a tout révélé. Je l'ai ramenée.

— Ah ! madame, murmure Anselme avec admiration, et même avec une envie inconsciente, vous l'avez emmenée !

— Je l'ai traitée comme eût fait mon fils. C'était mon devoir. Après l'avoir conduite à l'autel, il l'aurait conduite dans sa maison. Je l'ai installée dans la mienne. Elle y est demeurée. Elle y demeurera.

— Mais... ses parents? Savent-ils?

— Ils savent, et ils ont pardonné.

— Ils ont pardonné, mais ils ne l'ont pas rappelée. Je comprends à présent.

— Chacun a ses raisons, monsieur, j'ai appris à le comprendre. Moi, je vis seule ici, à la campagne. Maria a une sœur, des frères. Ce que je pouvais accepter, ses parents ne le pouvaient pas. La vie n'est simple que dans la vertu. Elle se complique sans elle, plus qu'on ne souhaiterait.

Et, de nouveau levée, Mme Bermance l'engage à partir :

— Ne vous pressez pas de condamner, monsieur. Il faut nous dire adieu, maintenant. Maria peut rentrer d'un moment à l'autre. Il importe que vous ne la rencontriez pas.

Mais Anselme, qui s'est levé lui aussi, se ravise brusquement :

— Et pourquoi, madame?

Elle a comme un sursaut de tout le corps, et son visage exprime la plus extrême surprise. Elle ne se doute pas qu'en défendant la jeune

filles avec cette chaleur, avec cette abnégation, elle a favorisé dans un cœur d'homme empli d'un seul amour tous les désirs de bonté, de générosité, de pardon, et qu'elle-même lui a donné le contagieux exemple de la charité s'élevant au-dessus des préjugés, des petitesesses, des scrupules, et, plus encore, de l'ordre habituel. Plus posément, il répète :

— Pourquoi, madame, ne pas la revoir?

— Oh! monsieur, comment pouvez-vous me poser une telle question? Vous lui feriez du mal inutilement. Vous n'aviez pas le droit, je vous l'ai dit, de surprendre son passé. Elle est comme la veuve de mon fils. Laissez-la en repos.

— Et si je l'aime encore, madame? Si tout ce que vous m'avez révélé d'elle ne m'a pas écarté d'elle? Si je veux la secourir comme vous? Si, comme vous, je refuse de l'abandonner?

— Mais elle n'est pas abandonnée.

— Quelle vie, plus tard, sera la sienné? Et si, maintenant que je sais tout, je lui offre de l'épouser?

— L'épouser? Vous ne le pouvez plus, après ce que je vous ai dit.

— Pourquoi? Vous l'appeliez la veuve de votre fils. On épouse bien une veuve.

— Pas celle-là. Et l'enfant?

Par un revirement subit, c'est elle qui, l'ayant convaincu, l'écarte et qui lui désigne l'invincible obstacle.

— Et l'enfant? répète-t-elle avec une énergie croissante. Vous n'allez pas me prendre l'enfant, j'imagine. Il est à moi.

Elle a esquissé le geste de refermer les bras sur le petit être comme si l'on prétendait le lui voler. Il n'a pas songé à l'enfant. Il n'a pensé qu'à Maria, il n'a vu que Maria à qui donner la sécurité dans l'avenir, la douceur du foyer retrouvé, le respect et l'estime de tous. Mais il ne peut pas accueillir chez lui, c'est évident, le rejeton illégitime du capitaine Bermance. Tous les Siegel de Mulhouse en seraient, à juste titre, scandalisés. Cela ne peut pas se discuter. Et voici que, par un geste involontaire, Mme Bermance vient de susciter en lui, non moins involontaire, une de ces idées qui, du plus obscur de nous-mêmes, montent à notre cerveau, comme ces bulles d'eau nées d'un travail souterrain qui viennent éclater à la surface d'une nappe liquide. La solution, elle est là. Tout pourrait se simplifier, si l'enfant restait à la Colombière, héritier des Bermance et laissé à sa grand'mère qui le revendiquerait et l'élèverait. Il emmènerait Maria pardonnée. En Alsace, personne ne saurait rien. Sur le drame secret l'oubli retomberait. La tentation fait en lui son chemin. Déjà il regarde celle qui le reçoit comme une complice. N'était-ce pas là, sans doute, le vœu de M. Ritzen quand il l'avait engagé à rendre visite à Mme Bermance avant de revoir Maria? Ainsi mêle-

t-il, comme les meilleurs d'entre les hommes, la sublime acceptation à la combinaison comode et pratique qui arrangerait les choses.

Il en est là de ses réflexions incomplètes quand la porte d'entrée s'ouvre et se referme avec fracas. De l'escalier monte un bruit de pas rapides qui arrache à Mme Bermance cette exclamation :

— Ah ! mon Dieu ! il est trop tard : *les voilà !*

— Cela vaut mieux, madame.

Que sera-t-il de cette entrevue ? Il n'en sait rien. Il n'y est pas préparé. Mais il va revoir Maria. Il est heureux. Il est transformé. N'a-t-il pas sur elle un avantage ? C'est lui qui se montrera magnanime. Elle le connaîtra mieux. Elle l'admira. Elle l'aimera. Sur le seuil du salon, la jeune fille apparaît la première, son chapeau défait à la main, toute rosie par la course ; mais il devine quelqu'un derrière elle, quelqu'un à qui elle bouche momentanément le passage, car elle reste là, clouée, immobilisée, soudain toute blanche en le voyant, comme ces neiges embrasées d'où le couchant se retire :

— Vous, ici, monsieur Anselme ?

Mme Bermance a remarqué son émoi, et comment elle accueille le jeune homme avec sympathie en même temps qu'avec terreur. Celui-ci, déjà, la rassure :

— Oui, mademoiselle Maria, je suis venu vous chercher.

— Me chercher?

— Sans doute, puisque vous vous êtes sauvée. Mais je vous ramènerai.

Elle ne répond pas, elle ne comprend pas, elle reste interdite. Alors il brusque sa résolution :

— N'ayez pas de crainte, mademoiselle Maria. J'ai causé avec Mme Bermance. Je sais tout maintenant. Nous n'en parlerons jamais. Voulez-vous être ma femme? Je vous le demande comme là-haut, vous souvenez-vous, aux ruines d'Engelbourg.

Et il sourit, d'un bon sourire plein de confiance. Il ne s'est pas aperçu qu'il a pris un ton légèrement condescendant. Oh! sa simplicité est son grand charme. Ce n'est pas lui qui ferait le présomptueux. Mais, dans les circonstances présentes, ce qu'il offre à Maria, c'est tout de même un avantage pour elle inattendu, prodigieux, où il montre sa grandeur d'âme.

Pendant qu'il parlait, Maria, confuse, a senti ses joues et tout son corps s'empourprer, comme si on lui arrachait ses vêtements pour la livrer à la vue dans sa nudité. Le passage qu'elle gardait a été forcé. Un garçonnet en manteau et béret blancs a franchi les jupes de sa mère, pour courir à Mme Bermance d'où il dévisage le nouveau venu avec une curiosité impatiente, car c'est l'heure de son goûter et il a grand-faim. Anselme Siegel a baissé les yeux sur lui, puis les a relevés len-

tement. Qu'y avait-il dans son regard? Maria l'a-t-elle deviné? D'une voix qui tremble un peu, mais qui s'affermit, elle répond :

— Je vous remercie, monsieur Anselme. Vous êtes bon. Vous êtes généreux. Mais vous oubliez André Bermance. Je ne veux pas me remarier.

Elle aussi, comme l'enfant, s'en va instinctivement du côté de Mme Bermance qui la reçoit. Anselme, interdit, considère un instant le groupe. Cette réponse le stupéfie, quand il apportait le salut. Il n'en a pas cru ses oreilles et il a dû s'appuyer à un meuble pour tenir son équilibre. Il ne trouve plus de mots. Il étouffe de surprise, de douleur, de colère aussi contre le destin. Il a besoin d'air et, brusquement, il se décide au naufrage :

— Eh bien, adieu, Maria. Adieu, madame.

Pour la dernière fois, il l'a appelée directement par son nom. Mais il n'a pas abaissé de nouveau les yeux sur le petit. Et il s'en va, ou plutôt il se sauve sans regarder en arrière, comme Maria aux ruines d'Engelbourg.

— Monsieur? Papa? a demandé le gosse vaguement effrayé, et se rappelant comment ses camarades appellent les hommes.

Mme Bermance, stupéfaite, indignée, lui ordonne :

— Tais-toi.

Puis, comme se parlant à elle-même, et

comme pour rectifier dans un esprit de justice sa protestation, elle explique :

— C'est un honnête homme.

Et, se tournant vers Maria, elle la découvre tout en larmes.

IX

LA CONSULTATION

Dans le tramway qui, le long de l'Isère, l'emmène à Grenoble, Mme Bermance, après l'échange de quelques phrases banales avec l'une ou l'autre *dame* de Chapareillan, s'est bientôt isolée dans son coin. Il n'est question, autour d'elle, que du prix des denrées dont le cours monte sans cesse et devient, assure-t-on, intolérable.

— Aurait-on cru ça, après l'armistice?

— Sommes-nous vainqueurs, oui ou non?

— Et les Boches, qu'est-ce qu'ils paient?

— Vous dites que la paix n'est pas encore signée : tout de même, on ne va pas recommencer la guerre.

— Il n'y a qu'une paix, voyez-vous : c'est de ne plus rien payer...

Tournée vers la vitre, Mme Bermance s'intéresse quelques instants au paysage qui est surprenant, en effet, même pour les yeux qui en ont l'habitude. Le printemps est venu tout d'un coup, sans avertissement et sans nuances comme il arrive dans les pays de montagne. Hier, c'était l'hiver encore, l'hiver prolongé

par des bourrasques de grésil, des retours de froid, un engourdissement de toute la nature. Et voici une radieuse journée de mai, déjà chaude, qui semble sonner le réveil des choses. Le ciel bleu éclaire, en s'y reflétant, les eaux boueuses de l'Isère, grossies de la fonte subite des neiges. Les fleurs des vergers frissonnent dans l'air lumineux. Déjà la vigne taillée et liée bourgeonne. Le blé vert tremble tout près du sol. Des feuilles ont poussé, presque en une nuit, aux châtaigniers, aux chênes, dont la rouille est soudainement tombée. Au soleil bienfaisant, arbres, bêtes et gens s'étirent de plaisir. Et les larmes de la rosée, après avoir brillé comme des diamants, s'évaporent.

Mais Mme Bermance n'est pas femme à s'abandonner longtemps à cette impression de bien-être. Son activité résiste aux influences naturelles. Le but de son voyage la tourmente à l'avance. De nouveau elle va consulter son vieil ami, l'avocat Lancey, dont les avis lui ont toujours été si profitables. N'est-ce pas grâce à lui qu'elle s'est défaite d'une partie de ses terres, de cette grande ferme de Pizanson dont Jérémie Bosset ne payait jamais la *cense*? Elle en a retiré un prix inespéré qui l'autorise à un train de vie plus large. En outre, une servitude a été créée pour empêcher le nouveau propriétaire de bâtir devant sa maison et de lui boucher la vue de la vallée. Enfin, ses autres baux, renouvelés au même taux depuis des géné-

rations, ont été relevés. En toute occasion, elle a rencontré cette clairvoyance qui lui désignait le meilleur chemin. Et cependant elle ne se rend jamais chez son conseiller sans un certain embarras. Se sent-elle gênée, dans la simplicité de son cœur, par le scepticisme élégant dont il se pare et qui n'est qu'apparent, car, avec son air détaché et sa nonchalance, nul ne va plus loin que lui au Palais dans l'étude du droit et la connaissance des hommes? Se souvient-elle qu'autrefois, il y a si longtemps, quand elle était une jeune veuve, il lui avait demandé de l'épouser et, de son refus, avait paru fort affecté, lui qui avait toujours passé pour sec et insensible? Mais il s'était marié un an plus tard, et la belle Mme Lancey n'est-elle pas une des femmes les plus brillantes de la société grenobloise? Ou plutôt ne redoute-t-elle pas la perspicacité d'un regard trop précis, presque brutal, qui pénètre, qui devine, qui surprend les secrets? Non qu'elle ait rien à cacher, mais la situation irrégulière de Maria et du petit André lui occasionne une gêne permanente, et c'est encore à leur sujet qu'elle désire de le consulter.

Pour se mieux préparer à cette entrevue elle retire de son sac à main une lettre qu'elle a déjà lue et relue et qui vient de Mulhouse : Mme Siegel a pris la plume et lui a écrit longuement. Elle n'a pas montré, elle ne pouvait pas montrer cette lettre à Maria. Mais pour-

quoi s'adresse-t-on toujours à elle, comme si elle avait le pouvoir de distribuer la paix et le bonheur, comme si elle disposait de Maria, comme si elle était la mère de la jeune fille? Pourquoi troubler de loin la quiétude où vivaient les deux femmes dans le souvenir du mort et l'éducation de l'enfant? Elle reprend les feuillets et, comme aux précédentes lectures, retrouve dès les premières lignes l'inquiétude et le doute :

Mulhouse, mai 1919.

Madame,

C'est une mère qui écrit à une mère. A ce titre, je vous demande de m'écouter avec sympathie. Bien que mon fils dût souffrir de votre fils, votre deuil était si cruel, lorsque je vous ai rencontrée à Thann et à Moosch, que je vous ai fait bon visage et que j'ai partagé votre peine. Préoccupée du retour d'Anselme — et comme les événements devaient me donner raison! — j'ai pourtant osé vous demander un jour si vous pensiez que Maria Ritzen pût jamais oublier son cher fiancé tué à l'Hartmann, et vous m'avez répondu, presque avec effroi : — Je ne crois pas... Toutes deux, nous avions alors le pressentiment de l'avenir. Cependant voulez-vous me permettre, après trois ans écoulés, de vous poser de nouveau la même question?

J'ai revu Mlle Ritzen pendant son trop court séjour en Alsace et j'ai pour ainsi dire

assisté à sa transformation. Nous vivions alors des heures miraculeuses, et la délivrance de notre pays l'a comme délivrée elle-même de sa tristesse, de cette mélancolie qui s'accordait si mal avec sa jeunesse et son visage. Ah! madame, je ne voudrais rien écrire qui vous pût occasionner de la peine. Mais nous ne sommes plus à l'âge où l'on entretient en soi des illusions. Une fiancée, vous disais-je à l'hôpital de Moosch, n'est pas une veuve : elle n'a pas fait qu'une chair et qu'un esprit avec son époux. Si vous aviez vu Maria aux fêtes de Strasbourg! Transfigurée, elle ressemblait à notre peuple et resplendissait de vie. Alors il m'a paru impossible qu'elle acceptât, dans sa fidélité à un mort, le renoncement à l'Alsace et au foyer à venir.

Maintenant, que vous dirai-je de mon fils? Il vous a rendu visite à Chapareillan. Vous l'avez vu, vous le connaissez. Son cœur n'a pas changé : il ne changera pas. Anselme a les défauts et les qualités de sa race : c'est une tête carrée d'Alsacien. Mais je ne sais pas d'être plus tendre ni plus sûr. Peut-être n'ai-je pas le droit de le dire, et je le dis pourtant. Je ne vous cacherai pas qu'avant la guerre j'envisageais d'un mauvais œil son penchant pour Mlle Ritzen. J'avais pour lui d'autres ambitions, plus hautes. Ces Ritzen, s'ils sont honorables, ne sont pas encore de notre milieu. La guerre a-t-elle brisé nos préjugés? Me suis-je inclinée devant la passion, évidente et

mûrie par l'épreuve, de mon fils? Me suis-je laissé prendre au charme naturel de Maria, à la bonhomie de sa famille? Aujourd'hui je n'ai plus qu'un désir au monde : le bonheur d'Anselme, et tel qu'il le souhaite lui-même. Il m'a fait ses confidences, ou plutôt les ai-je provoquées. A Strasbourg, je l'ai encouragé à parler. Il m'a dit, le lendemain de Noël, la promenade aux ruines d'Engelbourg et la fuite de Mlle Ritzen après sa demande. Il était désespéré et je ne savais qu'en penser. Je l'ai engagé à entreprendre ce voyage de Grenoble dont il revient. A son retour, quand je l'ai vu plus sombre et plus découragé qu'au départ, je l'ai vainement interrogé. Il ne m'a fait que des réponses laconiques et vagues. — Il y faut renoncer, m'a-t-il déclaré... Mais je voyais bien que son amour ne renoncerait jamais. Pourquoi vous tairais-je la vérité? J'ai accusé votre influence sur Maria. — Mme Bermance, lui ai-je objecté, la surveille et l'envoûte. Elle l'entretient dans le culte de son fils. Les Ritzen ont eu grand tort de lui confier leur fille. — Vous vous trompez, m'a-t-il répliqué, Mme Bermance est une sainte femme... J'ai cru qu'il allait ajouter quelque chose qui m'éclairerait sur votre entrevue, mais il s'est arrêté aussitôt comme s'il redoutait une révélation.

Depuis lors, il s'est tu. Mais, dans le silence où il se réfugie, je l'entends souffrir. Un jour il m'a parlé de partir pour les Etats-Unis.

J'ai obtenu qu'il se contentât d'accepter, momentanément, une situation à Strasbourg, dans les travaux d'agrandissement du port. Car il n'a pas voulu rester à Mulhouse à la direction de la fabrique de son père et de son grand-père. Il en a confié la charge à M. Ritzen et à un jeune ingénieur qui doit épouser, me semble-t-il, la sœur de Maria. Il a abandonné le domaine familial. Il n'est pas possible qu'un jour il n'y revienne pas. J'ai compris ses raisons : il a besoin de solitude, il a cédé, en souvenir de Maria, aux sollicitations de M. Ritzen pressé de s'installer à Mulhouse et il a préféré s'éloigner lui-même. Quand j'ai tenté de le retenir, il m'a répondu simplement : — Elle peut revenir chez son père un jour ou l'autre, en visite : il est préférable que je ne la revoie pas.

En visite : ma mémoire ne m'a pas trompée. Il m'a bien dit : en visite, comme s'il n'admettait pas la possibilité du retour de Maria dans sa famille. Mlle Ritzen demeurerait donc auprès de vous le restant de ses jours. Une telle résolution m'a paru si étrange que j'y ai cherché quelque motif secret. Est-il possible que le souvenir du capitaine Bermance, si pieux et sacré soit-il, l'enchaîne pour toujours à votre pays? Certes, vous avez vous-même donné l'exemple de cette fidélité. Je sais que, frappée en pleine jeunesse, vous n'avez plus voulu vivre que dans la pensée de votre mari et de votre fils. Et de votre fils : là,

précisément, un être vivant perpétuait le mort. Tous ceux qui vous ont connue, madame, M. Ritzen qui n'abonde pas en éloges, Anselme à son retour de Chapareillan, parlent de vous comme d'une personne à part, et quasi surnaturelle, au-dessus de nos petitesesses, de nos intérêts, de nos passions. Moi aussi, quand je vous ai rencontrée — trop rarement — j'ai senti monter ma confiance. Dans mon angoisse maternelle, permettez que je me tourne vers vous. Anselme, voyez-vous, madame, a subi la dure empreinte de la guerre : d'autres, par contraste, vont cherchant le plaisir, lui s'est enfermé dans son amour malheureux comme dans une tranchée sans horizon. Ainsi voudrais-je intercéder auprès de vous. Il me semble que vous seule pouvez obtenir de Maria ce qu'elle a refusé jusqu'ici : la liberté d'ouvrir son cœur. Sans doute il est cruel de vous le demander, mais nos communes misères ne sont pas les vôtres. Alors je me suis déterminée à entreprendre à mon tour le voyage de Chapareillan. Je l'entreprendrai à l'insu de mon fils. Je partirai dès que vous aurez consenti à me recevoir et, si vous désirez que notre entrevue se passe en dehors de Mlle Ritzen, je descendrai à Grenoble où je vous attendrai. Je vous supplie, madame, de me laisser venir à vous et je termine ma lettre comme je l'ai commencée : n'est-ce pas une mère qui s'adresse à une mère ?

LINA ERIGER-SIEGEL.

Mme Bermance replie soigneusement la lettre et s'absorbe dans sa méditation. Elle n'a pu relire sans protestation intérieure les louanges personnelles qui lui sont adressées : comme si elle ne se connaissait pas elle-même hésitante, incertaine, comme si le bien ne s'imposait pas à elle plus qu'elle ne le recherchait, comme si, de ce bien même, elle n'était pas blâmée et ne subissait pas une sorte de réprobation ! Autrefois, quand elle s'en allait consulter son avocat, Mme Lancey ne manquait pas de la garder à déjeuner. Maintenant aucune invitation ne lui est adressée et Mme Lancey ne la vient plus voir. À Grenoble, elle a dû abandonner ses relations pour n'en pas recevoir mauvais accueil. Et pourtant c'est de son intervention que Mme Siegel attend le salut. Mme Siegel ne sait rien encore du drame de famille. Son fils ne l'en a pas informé, sans quoi elle n'envisagerait pas la possibilité d'un mariage. Pourquoi la laisser venir à Grenoble ? Il faut à tout prix l'en empêcher. Mais quels arguments employer qui l'écartent sans livrer la vérité ? La vérité : Mme Bermance, toujours, a voulu la servir. Hors de la voie droite, son service se complique et s'embrouille : il n'y a plus de fil conducteur. Le trouvera-t-elle dans un cabinet d'homme d'affaires ?

Le tramway est entré dans Grenoble. Mme Bermance descend avenue Alsace-Lor-

raine où demeure son avocat. C'est une large et belle avenue, bordée de hauts immeubles neufs à quatre ou cinq étages. M. Lancey, depuis peu, et à contre-cœur, s'y est installé. Il eût préféré le voisinage plus silencieux des quais, avec leur vue sur les forts, les montagnes et les eaux du fleuve, ou celui du Jardin de Ville, ou celui, plus éloigné et plus calme encore, du Jardin des Plantes. Mais il a dû céder aux instances de sa femme à la recherche d'un appartement pourvu de tout le confort moderne, fût-il situé sur une voie fréquentée et bruyante.

Il est nerveux ce matin, malgré son habituelle maîtrise de soi-même, M^e Lancey. Il a déjà housculé sans pitié deux clients, les prévenant que tout homme assez fou pour ester en justice méritait la déconfiture, ce qui est un propos étrange dans la bouche d'un avocat. Ayant par ce procédé inusité reconquis sa solitude, il se promène de long en large dans son cabinet de travail orné de bibliothèques aux riches reliures fauves ou colorées et de tableaux de montagnes aussi lumineux que des toiles d'orientalistes. Sa table est en ordre, sans un dossier. On dirait un bureau d'amateur. Là est sa coquetterie. Il est de ceux qui dissimulent l'effort, cachent le travail et donnent leur fleur. Ses plaidoiries, ses consultations sont des modèles de construction logique, mais les fondations sont dissimulées. Est-ce la visite annoncée de Mme Bermance qui l'agite ainsi? Est-ce en

l'honneur de sa venue qu'il a disposé, comme un étudiant ou une midinette, ce bouquet de violettes dans un vase? Mais alors pourquoi cette méchante humeur? Il prétendait retenir sa cliente à déjeuner, comme autrefois, et Mme Lancey, de nouveau, s'y est opposée, alléguant la situation irrégulière de Maria : — C'est déjà bien assez, lui a-t-elle déclaré, qu'on vous voie à la Colombière... Et comme il s'irritait de cette résistance et affirmait ses droits, une allusion à son échec ancien qu'il croyait ignoré de tous, et particulièrement de sa femme — comme si tout ne se savait pas ou, mieux, ne s'imaginait pas en province! — l'avait cruellement blessé : — Vous devriez avoir plus de fierté, lui avait-on déclaré, et ne pas souffrir qu'on vous poursuive après vous avoir refusé... Ainsi n'avait-il pas eu le dernier mot dans cette querelle conjugale. Mais, par contre-coup, elle a réveillé en lui des souvenirs qu'il croyait languissants, éteints comme ces ors des vieux livres qu'un rayon de soleil, précisément, illumine entre les ternes recueils de jurisprudence. Surpris de cet éclat, il s'arrête devant la bibliothèque où ce reflet tremblant se pose comme sur un vitrail, et il en retire un des volumes ainsi désignés. La poussière se met à danser dans la lumière. Cet ouvrage, c'est *la Princesse de Clèves*. Le suivant, c'est *Manon Lescaut*. Puis, *Adolphe*. Et *le Lys dans la vallée*. Enfin *Dominique*. C'est une collection

de cinq confessions d'amour, éditée sur papier de luxe, qui le repose des traités de droit.

« Comment s'appelait-elle donc? » se demande-t-il en replaçant *Dominique*.

A-t-on changé le nom de Madeleine de Nièvres? Ou sa mémoire opère-t-elle des substitutions?

A cet instant, Mme Bermance est introduite dans son cabinet. Elle est vêtue de noir, à son habitude, sans recherche, sans élégance, bien que sa jolie taille flexible s'y prêterait aisément. Elle ne dissimule rien de son âge : ni art ni fard ne cherchent à remédier aux années. Elle est elle-même, toute naturelle, les traits purs, un peu amaigris, le teint sans couleur. Pourquoi la regarde-t-il comme s'il éprouvait une sorte de déception? Il la connaît bien. Elle est pareille à ce qu'elle était hier. A ce qu'elle était hier? Il n'en est pas certain. Elle est timide et prompte à rougir. A l'ordinaire il la rassure, il la met en confiance, et voici qu'il la laisse cruellement se débattre. Elle comptait sur lui, sur son art socratique d'interroger, de tirer à lui les explications embarrassantes. Et, du silence qu'il garde, elle est toute décontenancée. Mais, dans sa gêne même, elle paraît plus touchante, et comme rajeunie. Repentant, il se hâte de se porter à son secours :

— Vous êtes satisfaite de la vente de votre ferme, des relèvements de vos baux? Très bien.

Alors, vous venez me voir au sujet de l'enfant.

— De mon petit-fils, oui.

Le front de l'avocat se rembrunit. Aurait-elle commis une maladresse en lui rappelant qu'elle est grand'mère? Il éprouve le besoin de la contrarier :

— Légalement, il n'est pas votre petit-fils. Et même il ne peut pas l'être.

— Ah! voilà, répond-elle, je croyais justement qu'il pourrait le devenir, qu'on avait fait une loi pour les enfants de la guerre.

— Qui vous a donné cette nouvelle, madame?

— Une paysanne de mon village, Claudine Bergeron.

— En effet, elle est venue me consulter. Mais à la campagne on n'a pas nos préventions. Tout s'arrange. Le fils aîné de cette Claudine avait mis à mal une fille de Bellecombe. Il a été tué. Son cadet répare : il épouse la fille.

— Ah! fait simplement Mme Bermance, à la fois choquée du ton ironique et rapide de l'avocat et stupéfaite du bref et simple dénouement d'une aventure presque pareille à celle de Maria.

Puis, elle ajoute humblement :

— On m'avait parlé d'une loi...

M^e Lancey est mécontent de lui-même. Il n'avait pas accoutumé de prendre avec sa visiteuse un tour de phrase aussi cavalier. Se venge-t-il sur elle de ses désaccords conju-

gaux? Il s'efforce à plus d'amabilité pour lui répondre :

— Oui, madame, vous avez raison. Il y a une loi du 7 avril 1917 sur les conditions dans lesquelles peuvent être légitimés les enfants dont les parents se sont trouvés, par la mobilisation et le décès du père, dans l'impossibilité de contracter mariage.

— C'est le cas de mon fils, constate Mme Bermance. Ah! si le petit pouvait prendre notre nom et continuer son père!

Elle est toute soulevée d'espérance, tandis que l'avocat cherche le texte même dans sa bibliothèque et feuillette le fascicule tout en parlant :

— C'est une loi de circonstance, limitée avec précision, restrictive par conséquent et qui ne peut être interprétée que dans son sens étroit et strict. Je crains, madame, qu'elle ne nous donne pas satisfaction.

Il a dit *nous*, comme s'il épousait sa cause. Et sans retard il donne lecture du premier article :

— *Tout enfant, dont le père mobilisé est décédé depuis le 4 août 1914 des suites de blessures reçues ou de maladies contractées ou aggravées pendant son séjour sous les drapeaux, pourra être déclaré légitime dans les termes de l'article 337 du code civil par le tribunal de première instance du lieu de l'ouverture de la succession, en vertu d'un jugement rendu en audience publique, après débats en la chambre*

du conseil, à la condition qu'il résulte de la correspondance ou de tout document certain une évidente volonté de se marier et de légitimer l'enfant commune aux deux parents. La légitimation pourra être également prononcée si tous les parents défendeurs adhèrent à la demande.

Il a lu ce texte d'une voix blanche et indifférente, à la façon d'un greffier, et Mme Bermance a vu passer avec effroi tout l'appareil des tribunaux : audience publique, débats, chambre du conseil. Mais elle a cueilli au passage un lambeau de phrase qui la rassure :

— Cette correspondance, nous l'avons. Avant de mourir, mon fils a écrit à sa fiancée et l'appelle : *ma chère femme*, comme s'il l'avait déjà épousée.

M. Lancey lève sur elle un regard étonné et, au lieu d'achever sa lecture, il se contente de résumer les articles suivants d'une loi qu'il connaît déjà et qu'il a fait appliquer :

— L'instance est ouverte à la requête de la mère ou, à défaut d'elle, à la requête du tuteur ou du subrogé tuteur, ou de l'un des ascendants du père ou de la mère. Il faut prouver que l'enfant a été légalement reconnu par la mère et que les deux parents se sont trouvés au jour du décès du père réunir les conditions de capacité exigées par le code pour contracter mariage. L'enfant aura les droits de l'enfant légitime avec effet rétroactif à la veille du décès du père.

— Il me semble, murmure Mme Ber-

mance, que ces preuves sont faciles à donner.

Mais toutes ces formules de droit tourbillonnent dans sa tête. Elle a deviné, au visage fermé de M. Lancey, que la partie n'est pas gagnée, qu'un obstacle encore inconnu se dresse devant elle :

— Malheureusement, déclare-t-il en effet, nous ne tombons pas sous le coup de la loi.

— Et pourquoi?

— Parce qu'il n'y a pas d'enfant.

Elle ne comprend pas. Elle ne peut pas comprendre. Sous cette forme elliptique, une telle affirmation ne peut paraître que paradoxale, insensée, absurde. Le petit André est là, qui réclame sa place au soleil et cette place, pourquoi la loi — une loi faite précisément pour les enfants de la guerre — ne la lui donnerait-elle pas?

— Je m'explique, achève l'avocat. L'enfant n'existait pas au moment du décès du capitaine Bermance.

— Il était conçu.

— Nul ne le pouvait savoir alors. La loi exige la volonté, manifestée par lettre ou par tout autre document, non seulement de se marier, mais de légitimer l'enfant. Comment exprimer la volonté de légitimer un enfant dont on ne suppose même pas l'existence?

— Cette volonté n'est-elle pas comprise dans celle du mariage?

— Elle ne peut l'être, madame. La recherche de la paternité, admise par la loi

du 30 décembre 1915, serait dans notre cas inapplicable. Elle exige une cohabitation, tout au moins durant les trois premiers mois de la grossesse, ou telles autres conditions, que la mort n'a pas permises.

— Une cohabitation, répète Mme Bermance effarouchée par la crudité du mot.

— Évidemment, accentue M^e Lancey. La loi est contrainte à la plus extrême prudence en une matière aussi délicate. Un enfant peut naître avant ou après terme. Il faut pourtant qu'il ne subsiste aucun doute sur la paternité, ou tout au moins que les plus fortes présomptions la garantissent.

— Mais l'honneur d'une jeune fille...

— Qui, précisément, l'a perdu.

— Pour son unique amour.

— La loi ne peut apprécier l'amour. Ce n'est pas son affaire. Elle trace des limites pour assurer l'ordre à l'intérieur.

— Ah ! proteste Mme Bermance, il y aura donc toujours, hors de ces limites, des irréguliers et des abandonnés !

— Toujours.

Mais, comme un hameçon dans la profondeur des eaux, l'avocat plonge son regard dans les yeux embués de sa visiteuse et, d'une voix changée, soudainement adoucie, il ajoute :

— On n'y prête guère attention, madame, dans nos milieux. Notre pharisaïsme pousse en vase clos à l'abri des lois. La charité seule passe les murs. Et quand l'un de ces irrégu-

liers ou de ces abandonnés a la chance de rencontrer une protectrice telle que vous, il cesse d'être à plaindre.

— Vous voyez bien que je ne peux rien, et c'est ce qui me désespère. Le fils de mon fils, né chez moi, reçu par moi, selon la loi n'est rien pour moi.

— En effet, madame, il ne peut être ni légitimé ni reconnu. Il n'aura jamais que sa filiation maternelle. Mais vous pourrez, par testament, un jour, lui laisser tous vos biens.

— Oui, reprend-elle, avec une ardeur qui, peu à peu s'échauffe et trouve des accents pathétiques, les biens, l'argent, votre loi permet encore d'en disposer. Mais le nom ne peut plus se transmettre, l'héritage moral ne peut plus se léguer, l'honneur d'une femme qui s'est donnée une seule fois, et devant la mort, est pour toujours perdu. Pourquoi le mal que nous faisons est-il irréparable? L'Église remet les péchés, absout les coupables, efface les fautes. Les hommes ne savent pas pardonner.

— Ils ne le peuvent pas toujours, madame.

— Vous avez raison : c'est le privilège de Dieu. Je l'ai tant prié. Et je ne pense pas qu'au petit André qui, un jour, sur son acte de naissance, connaîtra la honte de sa mère et ne trouvera pas la trace de son père. Je pense encore à elle, à Maria que j'ai voulu sauver, et qui est condamnée, si jeune et si tendre, à demeurer seule dans la vie, sans appui, sans protection.

— D'autres qu'elle, madame, et que je sais, ont préféré cette solitude à tout autre avenir. La fidélité, elle aussi, est contagieuse. Et parfois on la garde au fond du cœur, tout en vivant comme tout le monde, sans que nul ne le sache, et sans que l'objet même de ce culte s'en soit jamais douté.

A qui fait-il allusion? Il a toujours goûté dans la conversation l'analyse des sentiments humains que sa profession lui a permis d'approfondir. Sa profession seulement, ou sa vie personnelle? Mais celle-ci, il ne la livre pas. Mme Bermance qui n'a pas pris garde à cette réflexion revient au sujet qui la préoccupe :

— Il ne me reste donc plus que la ressource de cette adoption dont vous m'aviez parlé quand je vous avais déjà consulté sur l'avenir du petit André, il y a quelques années.

— Vous voulez dire la tutelle officieuse, madame.

— C'est cela.

— Mais vous savez qu'elle fait passer au tuteur officieux le gouvernement de la personne et l'administration des biens du mineur, dans le cas même où ce dernier a encore père et mère. Mlle Ritzen consentira-t-elle cette abdication en votre faveur?

Mme Bermance se tait. Peut-on demander à une mère de livrer ainsi son enfant? Déjà l'avocat, pesant les circonstances, s'élanche sur cette nouvelle piste.

— Évidemment, elle se libérerait du passé

entre vos mains. Son fils prendrait votre nom, recevrait plus tard votre héritage. Elle-même, retournant en Alsace, pourrait y recommencer sa vie.

— Sur un mensonge, monsieur.

— Ah! si l'on savait tout! réplique M. Lancey désabusé — professionnellement ou personnellement? — l'hypocrisie recouvre l'ordre d'un manteau pudique.

— C'est la vérité que je cherche.

— Elle-même est parfois difficile à trouver. Mlle Maria est si jeune, si belle, si sensible. Vous l'avez préservée. Vous en avez refait une honnête femme.

— Parce qu'elle l'était. Une honnête femme peut être fragile. •

— C'est vous qui dites cela, madame! Mais alors, fragile, elle le restera. Il faut marier cette petite, croyez-moi.

Et Mme Bermance qui a dans son sac à main la lettre de Mme Siegel garde une seconde le silence. Cette même perspective lui a été offerte il y a deux ans et demi, dans ce même cabinet de consultation. Elle avait alors protesté en termes véhéments: jamais Maria ne quitterait son enfant, jamais ne lui serait demandé pareil oubli de son devoir, jamais elle ne se remarierait. Le temps modifie-t-il donc les cœurs et les faits? Pourquoi envisager maintenant comme possible ce qui hier ne l'était pas?

— Ah! finit-elle par dire, il y faut peut-être penser.

— Vous avez un projet?

Elle rougit de cette précipitation. On ne peut donc rien cacher à M^e Lancey. Elle explique avec embarras que Maria a refusé la proposition d'Anselme Siegel, sans toutefois donner le nom de celui-ci.

— Connaisait-il son passé? interroge l'avocat.

— Oui. Il l'a appris chez moi...

— Alors il ne fallait pas le laisser partir. C'était une chance. Quelles raisons a-t-elle opposées?

— Le souvenir de mon fils.

— Bien. Elle est digne d'être une Ber-mance.

— Mais je ne suis pas certaine qu'elle n'en souffre pas, qu'elle ne le regrette pas.

Elle revoit Maria tout en larmes après le départ d'Anselme Siegel. Elle rapproche, elle groupe en faisceau de menus incidents qui prennent ainsi de l'importance : le changement de la jeune fille, à sa rentrée d'Alsace, son silence sur la scène de la Maison des Chanteurs et sur la scène des ruines d'Engelbourg, ses abattements sans cause, ses mélancolies subites succédant à des accès d'exubérance qu'elle ne peut contenir, comme si elle tâchait à contraindre sa jeunesse victorieuse de son amour même.

— Oui, peut-être avez-vous raison, conclut-elle. Ce garçon est un cœur loyal. Il accepterait le passé, il la protégerait dans

l'avenir. Elle a été frappée trop tôt, vous comprenez.

— Je comprends, approuve l'avocat et, entrant dans ses vues : Alors vous garderez le petit. Dans quelques années vous pourrez exercer la tutelle officieuse.

— Dans quelques années? Vous m'aviez fixé autrefois l'âge de cinquante ans.

M^e Lancey s'est levé. Il a fait quelques pas dans son cabinet comme s'il avait besoin de mouvement. Puis, se tournant vers sa cliente, d'une voix presque irritée qui la surprend, qui la confond, il réplique :

— Vous avez la passion de vous vieillir, madame.

— Je les aurai dans deux ou trois ans, concède-t-elle comme par esprit de conciliation.

— Comme de porter des robes noires...

— Je suis en deuil.

— Depuis vingt ans.

— C'est depuis ce temps-là que je suis en deuil.

— Vous n'avez jamais eu de goût pour la vie. Vous avez toujours été insensible à tout, excepté à la douleur, la vôtre et celle des autres. Le soleil ni le printemps ne vous atteignent, ni la joie, ni les désirs, ni rien de ce qui nous tourmente et de ce que nous adorons, nous autres faibles hommes...

Et il s'arrête brusquement dans cette sortie sans cause, intempestive, discourtoise. Il a brisé son silence comme un bibelot précieux.

Mme Bermance, qui s'est trouvée instinctivement toute droite et redressée contre ces reproches déplacés et imprévus, est devenue pâle. Son émotion, pourtant, ne l'a pas empêchée de regarder fixement Me Lancey, comme pour savoir où il voulait en venir. A-t-elle vu plus loin qu'elle ne souhaitait de voir? A-t-elle pressenti une de ces détresses morales qui se lassent à la longue de demeurer cachées? Elle ne veut pas paraître froissée, elle répond avec douceur quand il s'attendait à une révolte, et cette douceur le calme instantanément :

— Vous vous trompez, monsieur : je ne suis pas si insensible, et je sais que votre amitié, depuis vingt ans, m'a aplani bien souvent le chemin que je suivais. Au revoir, monsieur, et de tout mon cœur merci.

Il s'incline pour lui baiser la main, il la raccompagne jusqu'à son seuil, il a repris son masque habituel de correction, de distinction, de froideur. Il excuse sa femme et promet sa visite à la Colombière. Comment donc a-t-il pu, tout à l'heure, se posséder si peu?...

Dans l'après-midi Mme Bermance rentre à la Colombière. Comme elle passe devant le lavoir, elle s'arrête auprès de Claudine Bergeron qui lave, toute seule, le linge de sa maisonnée.

— Eh bien ! Claudine, votre fils Christophe se marie?

— Eh oui, madame, dans quelques jours. Il faut bien qu'il épouse cette Pierrette Noir qui s'ennuyait. Les filles, voyez-vous, c'est fait pour le mariage.

— Alors, vous êtes contente?

— Oh ! contente, c'est beaucoup dire. Du moment que ça leur convient... Mais du coup les parents Noir veulent reprendre leur fille, et mon Christophe par-dessus le marché. Parce qu'ils ont du bien à Bellecombe.

— Ne les garderez-vous pas, Claudine? Les parents Noir s'étaient montrés sévères pour Pierrette.

— Bien sûr, madame Bermance, à cause de son état. C'était la faute à mon aîné et v'là que le second a réparé. Il y a plus de bien là-haut qu'ici. Faut s'en aller où il y a du bien.

— Et le petit, qu'en ferez-vous?

— On n'en a pas parlé encore. Moi, je suis prête à le garder.

— C'est bien, Claudine, au revoir.

Du chemin, comme elle contourne sa maison pour ouvrir le portail, elle écoute la voix de Maria qui chante un lied de Schumann en s'accompagnant elle-même au piano. C'est une voix qui dans son ampleur garde une pureté d'eau de source. Elle se souvient de cette nuit d'avril où, sur le hêtre du jardin, un rossignol annonçait le printemps. En étouffant le bruit du loquet, elle entre au salon et reste debout à contempler la nuque blanche, les

cheveux blonds relevés en masse épaisse de la jeune fille qui lui tourne le dos et ne l'a pas entendue. Quand donc a-t-elle regardé cette nuque ainsi? La nuit de l'aveu, lorsque Maria attendait à ses pieds ce qu'elle déciderait.

« Oui, songe-t-elle, j'écrirai à Mme Siegel. Son fils emmènerait Maria en Alsace. Et comme la Claudine va faire chez elle pour le petit Noir, je garderais chez moi le petit André. Il n'est pas bon que Maria reste seule dans la vie... »

Sa pensée, portée par cette musique comme un son par l'eau, s'engage sur le fleuve remonté des années écoulées. Pourquoi mêle-t-elle, cette fois, à ses souvenirs les reproches de M. Lancey? Mais sait-on ce que peuvent contenir de douleurs les longs veuvages en pleine jeunesse, quand celles qui les ont acceptées ne les ont révélées à personne, et sûrement pas à elles-mêmes?

— Maria, dit-elle, vous chantez bien, ce soir.

Et maternellement elle l'embrasse. Sans doute la jeune fille devait-elle être préparée à s'émouvoir par son ardeur à chanter, par la beauté nostalgique du lied, car les larmes lui montent aux yeux, et c'est une manifestation disproportionnée. Elle répond câline-ment à cette caresse :

— André s'est endormi, madame, et la maison est vide quand vous n'êtes pas là.

Et peut-être même, maintenant, quand Mme Bermance est là.

X

LES DEUX MÈRES

Mme Bermance a déjeuné de bonne heure — sommairement — afin de prendre à Chappareillan-bourg le tramway de midi et demi.

— Comme vous allez souvent à Grenoble ! a remarqué Maria en lui offrant une tasse de café avec un nuage de crème, sa seule gourmandise.

— Mais non, ma petite, se défend-elle timidement. Je n'y suis pas allée depuis ma visite à M. Lancey pour mes affaires, il y a plus d'un mois.

— Je n'avais pas compté : le temps passe vite. Il m'a semblé que vous y alliez souvent.

— Ce n'est pas pour mon plaisir, soupire-t-elle.

Maria sourit :

— Alors, pourquoi y allez-vous ? Jérémie Bosset mis à la porte, vos affaires marchent toutes seules.

— En effet, je n'ai jamais été si riche.

— Mais nous sommes à votre charge, constate Maria, prenant sur ses genoux son fils qui montre obstinément le sucrier. Elle a

même rougi, car elle sait que Mme Bermance a refusé la pension offerte par les Ritzen.

— Ne parlez pas de cela, Maria : je vous l'ai défendu. Mes affaires marchent toutes seules, en effet, et les redevances en nature dont les fermiers contractaient si aisément l'obligation dans les baux nous aident à supporter la hausse des prix. Le lait, les œufs, les pommes de terre, les fruits, les poulets, quelles précieuses ressources à la campagne ! Et l'on nous apporte tous ces produits à domicile. Matériellement nous sommes des privilégiées, Maria. Mais si je ne veux pas manquer le tramway, je dois me mettre en route.

— Restez.

— Je ne puis pas.

— Et pourquoi, madame ? Vous êtes bien mystérieuse aujourd'hui.

— Une visite, répond évasivement Mme Bermance qui, de cette visite imprécise, montre une appréhension non dissimulée.

Maria n'insiste pas : elle a l'intuition qu'elle n'est pas étrangère à ce voyage de Grenoble. Une intonation, une gêne, un vague trouble surpris l'ont mise sur la voie. Dans la solitude des champs, les moindres faits, les moindres paroles prennent aisément une valeur, comme l'ombre d'un oiseau qui passe au-dessus d'un terrain nu et ensoleillé. Elle accompagne sur le chemin, le petit André trottinant devant elle, Mme Bermance au delà du lavoir qui, à cette heure, est abandonné, jusqu'aux bâti-

ments de l'ancien château de Pizanson, puis rentre lentement à la Colombière, comme pour allonger le parcours, laissant vagabonder son fils dans la prairie. Sur cette prairie, les bottes de foin sont rangées en ordre : elles embaument, et Maria aspire à chaque pas leur parfum grisant comme si elle respirait un immense bouquet répandu sur le sol. Dans le plein midi, les montagnes semblent se prélasser, se gonfler d'aise. La neige qui s'est déjà retirée très haut resplendit sur les crêtes de Belledonne et des Sept-Laux. Dans l'ouverture de la vallée de l'Isère, le mont Blanc se dessine en clair dans le ciel, comme détaché de la terre, comme un beau nuage immobile. Il y a une telle joie répandue dans l'air et sur toute la nature épanouie, caressée de chaleur et de lumière, que la jeune fille en est imprégnée comme de cette odeur trop forte du foin coupé. Elle ne peut s'y soustraire, pas plus qu'en Alsace elle ne pouvait échapper au délire de la foule. Est-elle si humblement soumise aux influences ambiantes ? Elle tâche à leur résister, elle soupire après le souvenir de son amant, de son époux tué à l'Hartmann, et sans doute André Bermance demeure-t-il le maître de son cœur. Mais son soupir même est vivant et fait tressaillir sa chair.

— Rentrons, dit-elle brusquement à son fils qu'elle prend par la main, et, comme fugitive, elle s'en va chercher l'ombre de la paix à l'intérieur de la maison.

Elle y trouvera l'ombre, mais la paix en est absente. C'est dans ce salon de campagne, frais et calme comme un parloir de couvent, que les veillées se passent, et souvent se traînent après le coucher du petit, chacune des deux femmes s'efforçant d'être agréable l'autre sans y parvenir, depuis que Maria est revenue de son voyage en Alsace, tant elles sont devenues différentes, l'une toute en vie intérieure, en méditation, en soumission à Dieu, en communion directe avec le passé, l'autre tantôt passionnée de souvenir jusqu'au désespoir et tantôt laissant libre cours à la jeunesse prompte à s'évader dans sa propre musique, pareille à ces lyres suspendues par les Hébreux aux saules du Jourdain dont les Livres Saints nous parlent et qui vibraient au moindre souffle de l'air. Et n'est-ce pas dans ce salon qu'Anselme Siegel apparut un jour si noble, si généreux, — qu'il apparut pour disparaître si vite, pas assez vite pour être oublié...

A la sortie du bourg, Mme Bermance a regardé quelques instants les avoines vertes encore se balancer sur leurs tiges flexibles et les blés changeant de couleur onduler au vent léger. Elle les a comparés aux blés et aux avoines de chez elle, à la manière des paysans qui ne perdent jamais leurs regards. Mais ses yeux à elle ne s'arrêtent pas aux choses de la terre et voient plus loin au dedans qu'au

dehors. Elle se détourne même de l'Isère inondé de rayons, miroitant et étincelant entre les sables de ses rives, elle baisse le store pour se garantir du soleil et, discrètement, dans son coin, elle égrène son chapelet, à l'écart de ses compagnons de route. C'est un appui qu'elle cherche dans la prière. La démarche qu'elle entreprend l'effraie plus que ses consultations chez M^e Lancey. Elle a rendez-vous à l'hôtel du Dauphiné, rue de la Halle, près de la place Grenette, avec Mme Siegel qui, ce matin même, a dû arriver de Mulhouse.

Les événements se sont lentement orientés. Maintenant qu'ils se précipitent, va-t-elle prendre peur? Que feront-ils de Maria? Et que feront-ils du petit André? Donc Mme Siegel lui avait écrit pour lui proposer une rencontre à Grenoble. Elle ne s'y est pas refusée en lui répondant, mais elle l'a détournée de venir avant d'avoir obtenu de son fils un entretien. Le principal obstacle à la demande en mariage formulée par Anselme Siegel ne viendrait pas, lui expliquait-elle, de la consécration de toute une vie à un unique amour. Sans avoir interrogé la jeune fille, il lui semblait que celle-ci ne serait peut-être pas insensible un jour à la pensée de fonder un foyer. Elle avait pu s'en rendre compte à l'inquiétude, à la tristesse qui avaient suivi la venue de M. Anselme à la Colombière. Mais il y avait autre chose, que M. Anselme savait,

et dont Mme Siegel devait obtenir la confiance avant de se décider à partir. Cette confiance, Mme Siegel pouvait l'estimer assez grave pour abandonner tout projet de mariage. Cependant Mme Bermance ne se reconnaissait pas le droit d'accepter une entrevue sans qu'un accord préalable fût intervenu entre la mère et le fils.

La lettre qui contenait ces précisions avait été expédiée il y avait six semaines, presque au lendemain de la visite faite à M. Lancey. Mme Bermance n'acceptait que des négociations fondées sur la vérité. A quoi bon les autres, et pourquoi se faire illusion? Seul, un amour tout brûlé du feu de la charité accepterait de partager avec Maria le lourd poids du passé. Anselme éprouvait-il pour elle cet amour qui donne plus qu'il ne reçoit et qui ajoute au caractère sacré du mariage une force de rédemption? S'il l'éprouvait, comme il était possible de le supposer après l'entrevue de Chapareillan, saurait-il convaincre sa mère qui, si justement, lui opposerait le respect des vertus familiales? Et quel sort serait attribué au petit André? Mme Bermance, les premiers jours, avait attendu une réponse, fût-elle écrite pour refuser la rencontre auparavant sollicitée ou pour l'ajourner. Le temps s'écoulant, elle n'en espérait plus quand une nouvelle lettre de Mme Siegel, dont les hésitations se devinaient, était venue enfin, annonçant son arrivée à Grenoble.

Cette lettre, courte et contrainte, révélait en quelques mots le drame qui, en Alsace, avait opposé la mère au fils. Le fils, pourtant, avait obtenu de sa mère ce déplacement.

A mesure que le tramway approche de Grenoble, Mme Bermance est plus tourmentée. Elle pressent, elle comprend, elle craint l'hostilité de Mme Siegel. Que lui répondre? Quand une famille accueille la jeune fille qui doit la continuer et perpétuer un jour, n'est-il pas équitable qu'elle réclame de cette jeune fille la pureté intacte et la dignité qui garantissent l'avenir? Les races fortes, chez qui se transmettent les puissances laborieuses et probes, ce sont les femmes qui les ont faites. Mais l'infortunée Maria, pour avoir péché par tendresse quand la mort était là, doit-elle être condamnée sans rémission à la solitude ou livrée aux tentations mauvaises? Et l'amour n'a-t-il donc pas le pouvoir de reconstruire comme il a celui de détruire? Puis, dans ses réflexions, la pauvre femme en arrive à se demander tout à coup :

« Où donc vais-je ainsi, et pourquoi m'alarmer? Devrai-je moi-même conduire Maria à trahir le souvenir de mon fils? Non, non, il n'est qu'une solution : garder Marie et le petit à la Colombière. L'éducation d'un enfant peut suffire à toute une vie. Ne m'a-t-elle pas suffi à moi dans mon veuvage régulier?... »

Mais elle s'aperçoit avec étonnement qu'on

ne mesure pas sa pitié, non plus que toute autre passion, et que Maria est devenue sa fille, et que sa clairvoyance maternelle lui fait désirer pour sa fille un abri.

La place Grenette, étroite et longue, avec sa fontaine aux dauphins et son air vieillot démenti par un tour de bâtiments trop fraîchement recrépis, est le cœur de Grenoble. Là, tous les tramways aboutissent ; de là partent les grandes voitures automobiles qui s'en vont sur toutes les routes pittoresques des Alpes, la Chartreuse, le Lautaret, le Vercors. Elle est bruyante et agitée dès les beaux jours revenus. Mais, déjà les rues latérales ont toute la paix morne de la province. Rue de la Halle, l'hôtel du Dauphiné, à l'écart, offre le silence de ses jardins intérieurs. Là, Mme Siegel, assise sur un fauteuil d'osier, attend sa visiteuse. Le voyage l'a fatiguée, et le souci que son fils lui cause. Quand elle se lève pour recevoir Mme Bermance, dont elle n'a ni la taille ni la jeunesse d'allure, elle s'appuie sur une canne. Un peu chargée d'embonpoint, elle a le souffle court. Elle aurait besoin de repos et de calme. C'est ce que les médecins conseillent si souvent à leurs malades, comme s'il était en notre pouvoir de suspendre la vie et ses difficultés pour prendre le temps de respirer.

— Je suis venue, dit Mme Siegel après que les deux femmes se sont installées côte à

côte dans ce jardin quasi désert, vous l'avez deviné, malgré moi. Cependant je suis contente de vous voir, vous, madame.

Elle ne cache pas sa résistance. Tout de suite avec ce : *vous, madame*, elle dresse un mur devant Maria. Mais il n'est pas besoin de dresser un mur devant Maria. Mme Bermance est là pour la protéger. A son tour, doucement, elle souhaite la bienvenue à Mme Siegel et ajoute :

— C'est votre fils qui vous envoie, madame, je l'ai bien compris. *Ils* obtiennent de nous plus que nous ne pensions leur donner. Il faut que le vôtre aime tendrement Maria Ritzen pour avoir obtenu que vous veniez, et ce voyage est de bon augure.

— Ah ! soupire la mère d'Anselme, nous avons eu à Strasbourg, où je m'étais rendue pour le voir, la première scène qui nous ait divisés tout à fait. Je lui ai montré votre lettre afin de provoquer ses confidences, car je n'avais rien pressenti, vous le pensez bien. Il n'a vu dans cette lettre que le passage où vous parliez de la tristesse, de l'inquiétude de cette... de cette Maria après l'entrevue de Chapareillan. — Elle peut donc m'aimer ! voilà tout ce qu'il a trouvé à me dire ! — Mais toi, tu ne peux pas l'aimer, lui ai-je répondu, quand j'ai connu votre secret. — Il a souri : — Et je l'aime pourtant... De mon temps, un jeune homme bien né ne songeait pas à épouser une créature indigne.

— Elle n'est pas indigne, madame, proteste Mme Bermance. Elle est faible. Elle avait besoin d'être mieux gardée. Nous sommes toujours responsables des fautes de nos enfants.

— Oui, je sais, reprend Mme Siegel, vous la défendez comme Anselme. Et c'est vous qui êtes la cause de tout ce qui arrive.

— Moi !

— Vous êtes la cause de tout ce qui arrive, mais l'on ne peut s'empêcher, sans vous comprendre, de vous respecter.

— C'est moi, madame, qui ne vous comprends pas.

Mais Mme Siegel poursuit son idée sans prendre garde aux interventions, avec une rigueur presque brutale :

— Pourquoi avez-vous recueilli dans votre maison cette jeune fille, la maîtresse de votre fils ?

— Oh ! madame, je vous en prie, n'employez pas ce mot. Je l'ai toujours traitée comme sa femme.

— Précisément : vous avez renversé l'ordre établi. Une maison est sacrée, une famille est sacrée. Vous pouviez aider cette malheureuse, l'installer dans une grande ville où elle aurait mis son enfant au monde sans que personne se fût informé de ses origines.

— Oui, madame, clandestinement.

— C'est cela même, clandestinement. Comme si ses amours n'avaient pas été clan-

destines ! Personne ne l'aurait su. Elle aurait élevé son rejeton dans l'obscurité.

— Où votre fils ne serait pas allé la chercher.

— Certainement non, il ne serait pas allé l'y chercher. Ou, si jamais il l'avait rencontrée, il n'aurait pas été tenté de relever cette femme déchue. Il aurait eu pour elle un regard de compassion et il aurait passé. Et je ne serais pas ici, envoyée par lui, pour prêter peut-être la main à introduire un jour chez nous, à l'Abbaye, une créature coupable. A l'Abbaye où tous les Siegel ont laissé un bon renom, où toutes les femmes ont été considérées.

— Elle ne vous a pas appelée, madame.

— C'est la folie de mon fils qui la poursuit, parce qu'il l'a vue chez vous, traitée par vous comme votre fille, parce que vous lui avez donné l'illusion qu'il pourrait épouser une veuve, la veuve de votre fils

— Elle est cela pour moi.

— Elle ne porte pas votre nom. Son fils ne porte pas votre nom. Il est né de père inconnu. Il n'aura jamais d'état civil.

— Je l'adopterai.

— L'adoption ne change pas la naissance. Ah ! tenez, madame, sans votre intervention les choses seraient ce qu'elles doivent être. Il y aurait simplement une fille-mère de plus, à sa place qui n'est pas celle de votre belle-fille, et il y aurait un enfant naturel de plus, à sa

place qui n'est pas, qui ne peut pas être celle de votre petit-fils. Et mon fils à moi épouserait une honnête femme de chez nous qui n'aurait pas de passé, que je pourrais regarder sans rougir, avec fierté, et conduire à l'Abbaye en toute sécurité, avec une joie sans mélange. Voilà ce que vous avez fait, madame. Vous vous êtes montrée généreuse et je rends hommage au sentiment qui vous a inspirée. Mais vous avez été imprudente en ne tenant pas compte des obligations sociales qui sont destinées à sauvegarder les foyers intacts et qu'on ne transgresse pas impunément. Je suis votre aînée et peut-être ai-je plus d'expérience. Nous nous devons à nous-mêmes de ne pas provoquer le scandale en acceptant publiquement la faute. Ni l'Église, ni la famille ne le permettent. Et vous avez affiché au grand jour la liaison de votre fils. Je m'excuse de vous parler avec cette franchise. Chez nous, on ne déguise pas la vérité. Il fallait que nous ayons cette explication.

Elle s'est animée pendant ce discours qu'elle a imposé à sa visiteuse. Le sang est monté à ses joues blafardes de femme lymphatique, un peu épaissie par l'âge et le manque d'exercice. Elle-même est encore toute remuée de l'effort accompli malgré sa politesse habituelle et de l'accent convaincu de ses reproches qu'elle eût voulu atténuer par sympathie comme par convenance. Elle a touché le but, si elle visait le cœur de

Mme Bermance. Celle-ci, toute secouée par cette attaque brusquée, si violente sous une forme courtoise, à quoi elle ne s'attendait pas, et mal préparée dans sa solitude de la Colombière à trouver les ripostes immédiates, commence par balbutier. Cependant elle a sa conscience pour elle, sa pure conscience rigoureuse et si vite alarmée. Tout ce qu'elle vient d'entendre n'est pas nouveau pour elle. Tous ces arguments se sont confondus avec ses scrupules. Alors, elle n'est décontenancée qu'un moment. Peu à peu, redressée et toute pâle, elle s'anime, elle aussi, et l'accusation dont elle est l'objet provoque sa révolte :

— Je ne crains pas la vérité, madame. Ce que vous venez de me dire, d'autres l'ont dit ou pensé. Dans ma propre famille on s'est écarté de moi, comme d'une réprouvée.

— Vous voyez bien.

— J'en ai souffert cruellement. Peu importe. Mais je vous demanderai, comme à votre fils quand il est venu : — Pourquoi êtes-vous ici? Nous vivions dans la peine, mais dans la paix. De quel droit venez-vous troubler cette paix? Vous apportez des paroles de guerre quand il vous était si facile de ne pas venir.

— Je l'eusse préféré.

— Mais vous êtes là, reprend Mme Bermance avec plus d'autorité. Je n'ai pas fait de ma conduite une doctrine, madame. Hors

de la voie droite, que je connais bien, qui est tout unie, on agit trop souvent comme on peut, et l'Église et la famille ne me condamnent que par votre bouche. Mon fils est mort sans avoir pu réparer le mal qu'il avait commis. J'ai pris sa faute à mon compte, j'ai accepté ses responsabilités. J'ai tâché de réparer pour lui, et Dieu l'a vu, madame. Il est plus indulgent que vous. Je n'ai pas marchandé mon effort. Oui, j'aurais pu installer Maria dans une grande ville, à Lyon ou à Paris, lui assurer sa vie matérielle, aller la voir et l'encourager. Aux yeux du monde, cela suffit peut-être. La charité est plus exigeante. Vous le saurez un jour, madame, et c'est moi qui vous en avertis. Mon fils, là-haut, se fût-il contenté de si peu? Avait-il oui ou non fait de sa femme la chair de sa chair, et l'enfant de son péché, l'enfant innocent, avait-il été conçu en elle? Oui, j'ai recueilli dans ma maison la mère et l'enfant. Il n'y a pas eu de scandale, et ce que j'ai accepté, une humble femme de mon village l'avait accepté avant moi, tout simplement. Que serait devenue Maria, abandonnée à elle-même dans une ville? Que serait devenu l'enfant? J'ai pris soin de leurs corps et de leurs âmes. De leurs âmes, madame, avant tout. Et c'est vous qui m'apportez aujourd'hui ma justification. Vous êtes ici parce qu'un honnête homme estime assez Maria pour la demander en mariage, et qu'il vous

envoie en messagère. C'est donc que Maria est sauvée.

Mme Siegel a trop de bonne foi pour nier la mission dont elle est chargée. Et même cette mission acceptée à contre-cœur, mais acceptée, ne l'a-t-elle pas compromise en écartant d'elle Mme Bermance? Sans nuances de paroles, avec une sorte de bonhomie dans le changement d'attitude, elle essaie, au lieu de prolonger une discussion inutile, de ramener la conversation sur un terrain moins théorique :

— Mon fils s'abrite derrière vous. Il a pour vous plus que du respect, madame, de la vénération. Du moment que vous couvrez de votre honorabilité Mlle Ritzen, il prétend qu'il peut l'épouser. A Strasbourg, nous nous sommes quittés brouillés. Un fils brouillé avec sa mère, après la séparation et les angoisses de la guerre, est-ce possible? Et par la faute de cette créature !

— Pas par sa faute, madame. En Alsace elle a écarté votre fils. Lui seul s'est obstiné. Un homme doit pourtant savoir ce qu'il veut.

— Il ne le sait que trop. J'ai cédé, moi aussi. En effet, la vie est plus difficile qu'on ne l'imagine. Il a exigé que je vinsse et je suis venue. Et j'ai commencé par vous adresser des reproches.

— Oh ! madame ! nous souffrons par eux, mais pour eux. Nous pensons à eux plus qu'à nous.

Cette fois, les deux femmes, les deux mères sont réconciliées. Il a suffi d'un mot, car les cœurs maternels sont promptement ouverts aux mêmes sentiments.

— Il me reste à vous dire, reprend Mme Siegel toute radoucie, mais toute douloureuse dans son expression de visage, dans la voix, dans l'affaissement même du buste qui se replie, il me reste à vous dire pourquoi je suis venue.

Elle hésite un instant, comme devant une déclaration grave. Puis elle court droit au but :

— Si Anselme épousait Maria, que deviendrait l'enfant?

Mme Bermance, attendrie en dedans sur le sort du petit André, murmure d'un ton mal assuré :

— Il est à sa mère avant d'être à moi.

— Sans doute, mais elle vous doit tout.

— Et que pense votre fils?

— Il s'en rapporte à vous, madame : « Ce que Mme Bermance décidera, m'a-t-il déclaré, d'avance je l'accepte. »

— Mais je ne puis rien décider.

Ce dialogue s'est échangé lentement. Puis les deux femmes gardent le silence, comme si la solution était malaisée à découvrir. Enfin, Mme Siegel, de son accent un peu traînant, ose en formuler une :

— J'ai une fille, madame, et j'ai toute une famille à Mulhouse. Comment ce mariage

serait-il possible si l'enfant accompagne en Alsace les époux? Je pensais que vous aimiez ce petit, que vous vous chargeriez de lui, que, plus tard, vous lui donneriez votre nom et feriez de lui votre héritier.

— Sans doute, c'est mon plus cher espoir.

— Alors, vous le garderiez?

— Si sa mère me le confiait, je lui consacrerai le reste de mes jours.

— Elle vous le confiera, madame.

— Je ne sais pas... je ne sais pas... j'ai peur que non.

Mais Mme Siegel, cette fois, affirme :

— Il le faudra bien.

Elle a mis dans cette déclaration toute son autorité. Comment Maria la contredirait-elle quand on lui accordait la faveur d'être épousée? Non, non, la jeune fille docile, soumise passerait par les conditions qu'on lui imposerait, trop heureuse de rentrer par la grande porte dans la vie et la société régulières. Il ne serait pas admissible qu'elle opposât quelque résistance. Et, d'ailleurs, l'avenir de l'enfant n'était-il pas assuré par cette acceptation même? Par le moyen de la tutelle officieuse, il reprendrait un jour le nom de son père naturel. Il continuerait sur place celui-ci. Il aurait en Mme Bermance une mère, une seconde mère. Les choses pouvaient encore s'arranger ainsi. Le mariage une fois célébré à Chapareillan, Maria reparaitrait, libre, heureuse, estimée de tous en Alsace.

Cependant Mme Siegel n'insiste pas, comme s'il était dangereux d'insister. Après un silence, elle convient d'une visite à la Colombière pour le lendemain, dans l'après-midi.

— Dois-je prévenir Maria? interroge Mme Bermance.

— Sans doute, il vaut mieux qu'elle soit prévenue.

— Cette proposition au sujet de l'enfant, madame, je préfère que vous la lui fassiez vous-même.

— Si vous voulez. Ne lui parlez donc que de la résolution d'Anselme.

Elle a employé le mot de *résolution*, non celui de *demande*. Elle ne met pas en doute la réponse de Maria retirée de l'abîme par cette chevaleresque, trop chevaleresque intervention d'Anselme. Et les deux femmes, au moment de se dire au revoir, connaissent une émotion pareille. Ne sont-elles pas réunies dans un commun dessein? N'ont-elles pas traversé la même épreuve, ou presque?

Et la moins éprouvée, Mme Siegel, a les yeux voilés dans l'adieu :

— Si je vous ai froissée, madame, oubliez-le.

— Ah! dit Mme Bermance, vous le pouvez.

— Vous m'avez devancée dans la peine, et votre fils n'est plus.

Son fils n'est plus, mais il revit. Le petit

André le représente, et c'est lui qui dispute Maria au nouveau prétendant.

Sur le chemin du retour, Mme Bermance songe à la solution proposée : l'enfant lui serait confié définitivement, la Colombière ne serait jamais vide, elle connaîtrait elle-même la douceur de cet éveil nouveau qui la ramènerait aux jours d'autrefois, elle n'aurait plus à craindre la solitude de la vieillesse, les tristesses de l'abandon. Elle ferait du petit un homme, à la ressemblance de son père et de son grand-père. De son père? aussi brave, mais plus croyant, aussi vivant, mais plus pénétré des responsabilités de la vie. Cette éducation serait son honneur et sa tâche quotidienne. Il continuerait sur place une tradition.

Elle suit cette jeune ascension comme un rêve. Un souffle de bonheur passe sur elle pour la rafraîchir, dans le soir lumineux encore. Derrière Grenoble le soleil qui descend atteindra bientôt la bordure de l'horizon. Les ombres envahissent lentement, comme à regret, le fond de la large vallée où le fleuve apparaît, entre ses berges qui s'assombrissent, comme illuminé par les reflets dorés du couchant qui frissonnent et s'animent sur les eaux.

Et Maria? acceptera-t-elle une combinaison si pratique et si sage qui la réintégrera dans la vie normale, qui rejettera son passé dans

les ténèbres et même le supprimera pour refaire d'elle une jeune fille intacte aux yeux du monde, la ramener en Alsace et lui offrir un foyer?

« Est-ce possible? se demande Mme Bermance. Est-ce humain? La peut-on sauver à ce prix? »

Le premier spectacle qui l'attend à son retour, c'est celui de la jeune fille servant au petit André une assiette de soupe fumante et lui apprenant à manier sa cuiller de façon à atteindre la bouche ouverte sans avoir répandu en route une goutte du précieux liquide.

— *Mé! Mé!* s'exclame l'enfant qui profite de la circonstance pour tacher abondamment la nappe.

— Il avait si faim, s'excuse Maria, qu'il ne vous a pas attendue pour dîner.

— Il a raison, approuve Mme Bermance.

Mais pourquoi est-elle troublée? Ce tableau de famille n'a rien que de banal et de naturel.

Un peu plus tard, quand l'enfant est couché, elle s'efforce pourtant de prendre un air enjoué pour raconter à Maria l'entrevue de Grenoble :

— Devinez-vous à qui j'ai rendu visite cette après-midi?

— Comment le devinerais-je, madame?

— C'est une personne que vous connaissez bien, qui vient d'Alsace.

— D'Alsace? Ma mère? demande la jeune fille déjà tendue et vibrante. Serait-elle venue enfin pour... pour voir le petit?

Comme elle est éloignée de la vérité! Ne pense-t-elle donc pas à Anselme Siegel? Elle l'a repoussé à Thann, elle l'a repoussé dans cette maison même. Se tromperait-on sur elle et demeurerait-elle obstinément fidèle au souvenir du mort?

— Mme Siegel, livre enfin Mme Bermance étonnée et inquiète.

— Ah! Mme Siegel...

La jeune fille, sur cette nouvelle, garde le silence, comme si elle y était complètement indifférente. Et cette indifférence même est trop absolue pour ne pas être volontaire :

— Vous ne me demandez pas, Maria, pourquoi Mme Siegel vient de Mulhouse?

— Je ne sais pas.

— Demain elle sera ici.

— Ici? répète Maria docilement, mais d'une voix effrayée.

— Oui, son fils l'envoie.

Et de nouveau le silence retombe dans le salon de campagne aux croisées ouvertes par où pénètre un restant de lumière, ce persistant crépuscule des jours qui ne se décident pas à finir. Maria est assise près de l'une des fenêtres, et son visage est encore éclairé à demi. Un peu en arrière, dans l'ombre, Mme Bermance l'observe dans son immobilité avec attention. A-t-elle lu sur ses traits, dans

ses yeux, la tristesse ou l'espérance? Elle se lève lentement, s'approche de la jeune fille par derrière et vient l'embrasser dans les cheveux, au bord du front, puis elle murmure à son oreille :

— Maria, il faut vous marier.

Maria tremble de tout son corps et les larmes jaillissent de ses yeux, tandis qu'elle proteste :

— Oh! madame, vous savez bien que c'est impossible. Pourquoi me dites-vous cela?

Impossible : elle n'a pas dit qu'elle ne le voulait pas. Mme Bermance a bien saisi la nuance :

— Vous vous trompez, Maria : ce n'est plus impossible.

Mais la jeune fille détourne la tête comme si elle cherchait l'ombre où son visage, son cou et sa collerette font encore une tache de blancheur. Elle soupire :

— C'est vous qui me le demandez...

— Oui, c'est moi. Parce que le veuvage est un poids trop lourd pour vous.

— Mais vous l'avez porté.

— Parce que vous êtes bien jeune pour demeurer seule.

— Vous l'êtes restée...

Mme Bermance a accepté la comparaison. Pour ne pas humilier sa compagne, elle cherche les mots les plus délicats :

— J'avais plus longtemps vécu avec mon mari. J'étais soutenue par toutes sortes d'ap-

puis qui pourraient vous manquer, Maria.

— Je vous ai, madame.

— Vous ne m'aurez pas toujours. Vous avez besoin d'être accompagnée dans la vie. Et puisqu'un honnête homme qui vous aime depuis longtemps vous estime assez pour vous demander en mariage, puisqu'il vous est sympathique...

— Oh ! madame, comment le savez-vous ?

Elle se cache la figure dans les mains comme si le soir ne suffisait pas à dissimuler sa rougeur, sa pudeur, sa honte.

— Nous savons toujours ces choses-là, reprend maternellement Mme Bermance : à votre retour d'Alsace vous ne m'avez pas parlé de lui, et quand, ici, vous l'avez écarté, votre inquiétude même vous trahissait.

— Non, non, madame : ce n'est pas vrai. Pourquoi m'a-t-il poursuivie jusqu'ici ? J'étais si bien avec vous ! Pourquoi se ligue-t-on contre moi ?

— Ah ! Maria, comme vous vous défendez mal ! Et le seul nom qui vous eût protégé contre Anselme Siegel, vous le lui avez dit, à lui, ici même. Et vous ne me le répétez pas, à moi, ce soir, parce que... parce que, maintenant, chère enfant, vous en avez peur.

— André ! André ! prononce Maria en appuyant sa tête, comme à Thann autrefois, à l'épaule de Mme Bermance, et dans ses larmes, elle ajoute :

— Ah ! madame, ne suis-je donc revenue

que pour vous faire du mal? Je l'ai tant aimé, si vous saviez!

— Pauvre petite, oui, vous l'avez aimé.

— Je l'aime toujours. Je n'aimerai jamais plus ainsi. Je le revois, quand il est redescendu de l'Hartmann, m'apportant une branche de sapin. Et le matin qu'il est parti... Je suis à lui, madame, je suis à lui. Ne m'a-t-il pas laissé notre fils?

— Le petit, murmure Mme Bermance qui appuie sa joue aux cheveux de la jeune fille penchée.

Et Maria se redresse subitement, presque farouche.

— Le petit : que deviendrait-il? *Ils* ne le prendront pas. Vous voyez bien que c'est impossible. Que vous ont-ils dit? Mme Siegel vous en a-t-elle parlé?

— Mme Siegel vous en parlera.

— Elle n'aurait pas dû venir. Ne la laissez pas venir.

Et de nouveau, comme épouvantée, elle se réfugie contre le cœur de Mme Bermance et demeure là, un long moment, immobile, à pleurer.

— Qu'avez-vous, Maria? à quoi pensez-vous?

— Je pense au jour où vous m'avez emmenée. Quand nous avons quitté l'Alsace, je n'avais plus que vous au monde. Alors je vous ai appelée...

— Vous m'avez appelée?

— Je vous ai appelée : maman.

Et Mme Bermance, comme au col de Bussang, il y a plus de trois ans, la garde et la berce sans parler. Il n'y a plus de paroles pour ce qu'elles ressentent l'une et l'autre : l'une, la peine et l'espoir, le souvenir et l'avenir, le passé et la jeunesse, mêlés, enlacés, confondus ; l'autre une maternité élargie qui, de chair, se fait charité. Et l'ombre pitoyable les recouvre pour les mieux laisser dans leur mystère...

Le lendemain, Mme Siegel, en visite à la Colombière, tâche à faire bonne figure à Mme Bermance, à Maria et même au garçonnet qui s'est installé dans un coin avec un jeu de constructions et qui, bâtissant une tour, se détache bientôt de cette dame inconnue et ne lui témoigne plus aucun intérêt. Elle apporte des nouvelles de Thann, puis elle expose, en termes qu'elle croit délicats et adroits, les sentiments et la résolution de son fils Anselme. Cependant elle ne parvient pas à dissimuler qu'elle a été contrainte à remplir cette ambassade. Comme la jeune fille l'écoute, muette, interdite, sans manifester sa pensée, elle s'en étonne. Ne s'attendait-elle pas, sinon à une explosion de joie, tout au moins à une gratitude sans bornes ? Ne recevant pas de réponse, elle commence de s'impatienter :

— Enfin, n'est-ce pas, vous êtes au comble de vos vœux?...

Mme Bermance réprime un mouvement de protestation qui n'est pas aperçu.

— ... Votre volonté et celle d'Anselme sont d'accord. Moi, je vous recevrai à l'Abbaye de Dornach de mon mieux. Puisqu'il faut que cela soit, je vous accueillerai donc comme...

Elle laisse sa phrase inachevée. Elle n'a pas pu dire : *comme ma fille*. Maria est dans un état de torpeur surprenant. Des yeux elle a cherché, au-dessus du piano, comme pour lui demander pardon, l'image d'André. Mais la place est vide, la photographie n'y est plus : elle a été retirée par Mme Bermance qui l'a emportée dans sa chambre sans l'avertir. Le secours qu'elle implorait lui manque. Elle ne peut se décider à parler :

— Je m'attendais, mademoiselle, à plus d'élan de votre part. Mme Bermance ne vous avait-elle pas prévenue?

Maria fait un effort sur elle-même et, d'une voix à peine perceptible, elle murmure :

— Et... et le petit?

— Le petit. Vous comprenez, mademoiselle, que nous ne pouvons pas le recevoir avec vous. Vos parents nous ont donné l'exemple, nous ont tracé la voie à suivre. Ils vous ont reçue toute seule quand vous êtes retournée en Alsace. Pendant ce temps-là, vous aviez laissé le petit à Mme Bermance qui s'en est occupée. Je suis assurée qu'il n'a manqué de rien.

— Pendant ce temps-là, répète Maria qui

se souvient de son oubli maternel dans Strasbourg en fête et qui en est atterrée.

Et timidement elle ajoute :

— Alors, plus tard, je reviendrai le chercher?

Mme Siegel esquisse un geste de surprise. Comment peut-on discuter ces choses-là? Si Maria veut être épousée et rentrer dans la vie régulière, qu'elle en accepte donc les exigences, qu'elle sorte de l'inadmissible situation où elle s'est mise!

— On ne comprendrait pas en Alsace, consent-elle à expliquer avec indulgence. On ne comprendrait pas dans ma famille. Il faut nous aider, mademoiselle, et ne pas nous demander l'impossible. Ce petit est un Bermance. Mme Bermance le gardera, l'élèvera, lui donnera son nom, sa fortune. Il ne sera pas à plaindre.

Un long gémississement de bête blessée sort de la poitrine de Maria. Est-ce pour l'avoir entendue, ou par simple maladresse, que le garçonnet a renversé brusquement la haute tour laborieusement construite dont il reçoit un arceau au visage? Il pousse des cris perçants. Mme Bermance, la plus rapprochée de lui, le prend sur ses genoux, veut le consoler, mais n'y parvient pas. Il appelle sa mère qui se jette sur lui presque avec voracité, le serre contre elle à lui faire mal, et l'enfant, pourtant, s'arrête instantanément de crier comme s'il avait trouvé son port.

Le tenant à pleins bras tout contre sa poitrine, Maria l'emporte. Après leur sortie, Mme Bermance, d'une voix extraordinairement autoritaire dans son calme, déclare :

— Nous ne pouvons pas demander cela, madame.

Après un silence qui s'est prolongé assez longtemps, Mme Siegel répond :

— Vous avez raison. Mon fils ne peut pas la séparer de son fils. Elle-même serait une mauvaise mère si elle l'acceptait.

— Elle ne l'acceptera pas, madame : vous l'avez vu.

— Alors mon fils ne peut pas l'épouser. Je le pensais bien. Et moi qui lui ai télégraphié de venir, après vous avoir vue, puisque nous étions d'accord ! Il doit être en route avec M. Ritzen. Comment les arrêter ?

Et les deux femmes, assises en face l'une de l'autre, sentent leur impuissance à suspendre la vie en marche...

XI

LE TRAITÉ

Le lavoir est au complet, ce dernier matin de juin qui est un lundi, et la bonne humeur n'y règne pas malgré les nouvelles et malgré le beau soleil qui mûrit les moissons dans les champs et atteint jusqu'à l'eau giclant sur le linge. N'est-ce pas avant-hier, samedi, que le traité de paix entre les Alliés et l'Allemagne a été signé à Versailles? On ne l'ignore pas plus à Chapareillan qu'à Paris : la *République de l'Isère* et le *Petit Dauphinois* donnent tous les détails. Ils les donnaient déjà hier dimanche et c'est pourquoi les cafés n'ont pas désempli. Les hommes ont dû rentrer chez eux en piteux état, à en juger par la mine lugubre et désabusée de quatre lavandières sur cinq, la dernière, Anastasie Mollard, étant vieille fille. Toutes ces grandes histoires, mobilisation, armistice, traité, ça se traduit toujours par des libations, et si les hommes en ont la gloire, les femmes n'en retirent que des ennuis. Après avoir battu et plié ses chemises, Virginie Grenouillet éprouve

le besoin de montrer le poing à tous les gouvernements du monde :

— Vous direz tout ce que vous voudrez : on n'aura jamais la paix. Les Boches? ça ne paiera pas. Et les dindons, c'est nous.

Ce qui signifie que son fils, le boiteux, moqué par les filles de Bellecombe, est allé s'attabler chez Jérémie Bosset, au café de l'Alpe, et n'en est sorti que sur le coup de cinq heures du matin, quand les honnêtes gens, au mois de juin, sont au travail depuis longtemps déjà. Encore a-t-il fallu le coucher. Personne ne s'y trompe et Martine Glénat approuve l'apostrophe :

— C'est comme mon mari. Un père de six enfants : a-t-on idée? Ce que ça les a dérangés, les hommes, cette maudite guerre, tout de même! On ne peut plus les tenir. Tous après les jupons. Et ce Jérémie de malheur qui leur donne à danser dans sa boutique avec toutes les mauvaises filles du canton!

— Il a embauché des musiciens.

— Leur faut des violons, maintenant.

— Et ton pied gelé, Pauline, il paraît qu'il tourne. Il s'est réchauffé après la bataille.

Pauline Grattier que pourfend l'allusion défend aussitôt son fils devenu ingambe depuis la réforme :

— Vaut mieux, pour un homme, trop de filles que pas assez.

— Ce qui veut dire? réclame Virginie menaçante.

— Que mon pied gelé court mieux que ton boiteux.

— Tenez-vous tranquilles, ordonne Claudine Bergeron indulgente. Quand on vend une terre ou un bœuf, il n'est pas défendu de boire un coup. Et quand c'est le pays qui a fait un bon marché, les hommes ont bien le droit de se griser.

Aussitôt les deux commères qui se querrelaient s'unissent contre l'arbitre.

— Ton Christophe n'a pas de vergogne, déclare Pauline Grattier, et quand les bans sont publiés.

— Ben quoi ! Cette paix, c'est à lui qu'on la doit, et à ses deux frères qui sont morts, et pas à vos infirmes bien sûr. Il marie la Pierrette Noir dans huit jours. Si elle veut s'en plaindre, elle s'en plaindra.

— Il trouvera la place encore chaude, achève Virginie.

Ainsi la paix déchaînerait-elle la guerre au lavoir, sans une diversion due aux yeux d'Anastasie Mollard toujours fixés sur la grand'route :

— Un automobile qui vient sur nous.

Le phénomène est rare, car les automobiles, d'habitude, ne quittent pas la large voie qui joint Grenoble à Chambéry par la rive droite de l'Isère : pourquoi prendraient-ils le chemin rural qui dessert Chapareillan-village ? Déjà la voiture déferle avec sa poussière au derrière. Elle semble hésiter au

carrefour où se dresse le pigeonnier sur la fontaine. C'est une double phaéton : devant, le chauffeur est seul ; deux voyageurs sont assis au fond, l'un mûr, l'autre jeune, tous deux basanés, rouges, bien portants, — de beaux hommes, a remarqué la vieille fille, surtout le gros père.

— A droite, a crié le plus jeune qui paraît connaître les lieux.

L'automobile ralentit encore pour prendre le tournant, et va s'arrêter, un peu plus loin, devant la Colombière.

— Je l'aurais parié, proclame Anastasie triomphante qui déjà forge un roman. J'ai bien reconnu le monsieur de l'autre jour, avec sa balafre sur la joue. C'est le prétendu de Mlle Maria. Il est de son pays. Il vient pour la demander.

— En voilà un qui n'est pas difficile ! bougonne Virginie.

— Et pourquoi ? riposte la Claudine qui cherche une revanche.

— Il y en a qui n'aiment pas à être les premiers.

— Il y en a aussi qui ne peuvent même pas être les derniers.

Un grand bruit de linge battu sur les planches, d'où l'eau fuse en gouttes d'or, interrompt momentanément la dispute...

Les deux étrangers, après s'être lavé le visage à la fontaine de la cour intérieure, ont

sonné à la porte de la Colombière, et Jossette, la femme de chambre, impressionnée par leur équipage, les a introduits aussitôt, sans même oser s'informer de leur état civil. Mme Bermance, intriguée, les rejoint au salon et reconnaît, avec une surprise qu'elle ne cherche point à leur cacher, après leur avoir souhaité la bienvenue chez elle, M. Ritzen et Anselme Siegel :

— Vous ici, messieurs : vous n'avez donc pas vu Mme Siegel à Grenoble?

— Ah ! voilà, répond M. Ritzen qui paraît plein d'entrain et d'assurance : nous n'avons pas vu Mme Siegel, mais nous l'attendons. Excusez, madame, notre indiscretion.

— Vous l'attendez... ici?

— Ici même. Nous lui avons télégraphié pour lui donner rendez-vous, et nous sommes descendus à Chambéry où nous avons loué notre automobile. Ce garçon-là était pressé. Il ne tenait plus en place. J'ai trouvé cette combinaison qui nous fait gagner du temps. Je suis content de vous voir, madame, et de vous exprimer de vive voix toute ma gratitude. Jamais nous n'oublierons ce que vous avez été pour nous. Jusqu'au bout vous vous serez montrée généreuse et grande.

Il prolonge les remerciements et les salutations, et quand il les croit suffisants il demande enfin :

— Et ma fille?

— Mademoiselle Maria, murmure Anselme comme en extase.

— Maria est dans le verger qui touche au jardin. Il y a de l'ombre. Elle y est avec... avec son fils.

Hésitante, elle a comme étouffé ces derniers mots. Jamais, dans ses lettres, sauf dans celle qui suivit la révélation, M. Ritzen n'a fait une allusion à l'existence du petit André. Quand il a rappelé Maria, ne lui a-t-il pas recommandé de venir toute seule en Alsace? Et le voici qui prend la chose le mieux du monde, et même avec une désinvolture déconcertante :

— Ah! oui, ce petit que je n'ai jamais vu.

Comme s'il avait exprimé le désir de le voir! Comme s'il était maintenant disposé à lui faire risette, à l'accepter, à l'adopter! Anselme, de ses yeux clairs, de ses yeux limpides et ingénus, où l'on peut lire aisément, fixe Mme Bermance qui a rougi, qui semble étonnée, émue. Il demande d'une voix étranglée :

— Elle va bien, madame? Alors elle est contente?

— Elle ne tardera pas à venir. Mieux vaudrait qu'elle ne vînt pas.

N'y a-t-il pas un malentendu? Que signifie cette visite? Ces messieurs ne connaissent-ils donc pas la rupture, cette fois définitive? Mme Siegel ne les a-t-elle pas prévenus? Pourquoi ce rendez-vous à la Colom-

bière dont elle cherche en vain la cause? Pourquoi renouveler ces rencontres, où le cœur achève de se briser, quand tout a été dit? Maria n'acceptera jamais d'abandonner son enfant : comment a-t-on pu imaginer le contraire? C'est une grande faute que de remettre les deux jeunes gens en présence puisque l'impossible les sépare. Déjà la jeune fille, vaillamment, dissimulait sa peine dans ses occupations quotidiennes.

M. Ritzen s'est emparé de la dernière phrase à peine formulée distinctement.

— Qu'elle ne vienne pas? Ah! oui, mieux vaut attendre Mme Siegel. Mais, d'après mon indicateur, Mme Siegel sera ici dans quelques minutes. Son tramway, s'il n'a pas de retard, entre dans Chapareillan à l'heure qu'il est. Ce garçon, je vous l'ai dit, ne vivait plus en voyage. Il ne voulait pas venir à Versailles. Car nous arrivons de Versailles, madame. Nous avons eu notre place réservée au Congrès, dans la galerie des Glaces, à titre d'Alsaciens, et d'Alsaciens redevenus Français les premiers. Nous avons assisté à la signature de la paix. Je faisais partie de la délégation avec M. Helling. Nous avons pu ajouter le nom d'Anselme. Il a fallu pour ainsi dire lui forcer la main. Il me disait : — Mais non, mais non, monsieur Ritzen, pour moi l'Alsace est à Chapareillan. — Voyez-vous ces amoureux : pour eux, la patrie, c'est leur fiancée. Tout de même on ne manque pas une journée historique.

Et, complaisamment, il répète, se gargarisant de son éloquence :

— N'est-ce pas, madame, on ne manque pas une journée historique. Nos affaires personnelles, que sont-elles auprès du grand drame national?

Il considère de très haut ses affaires personnelles depuis qu'elles réussissent. Comme il a pris de l'importance, maintenant qu'il dirige une filature à Mulhouse, la filature Siegel-Ritzen ! Il copie les manières élégantes et aisées de M. Helding, son ancien patron, et, certes, il n'aurait pu choisir un modèle plus distingué. Mais sa nature reparaît parmi ses gestes conventionnels et ses phrases choisies, sa nature plus commune avec, aussi, plus de bonhomie et de cordialité. Ainsi ne sait-il pas cacher son contentement. Tout lui réussit, en somme : il marie ses deux filles, car Lissel, l'ingénieuse Lissel qui, avec tant de méthode, poursuivait son but d'installation dans une grande ville, est fiancée à l'ingénieur Moller qui remplace — momentanément ou définitivement? — Anselme dans l'usine, et cet Anselme ne va-t-il pas devenir son gendre, comme l'annonçait — avec des réserves, il est vrai — Mme Siegel dans la lettre reçue avant le départ? Il marie ses deux filles, et pour l'aînée — il faut le dire — il ne l'espérait plus : là était l'objet de ses plus graves préoccupations. Il marie ses deux filles, il case ses deux fils dans un bon col-

lège de Mulhouse, en sorte qu'il les pourra suivre de près, diriger leur éducation, préparer leur avenir, tandis qu'à Thann il eût été contraint à se séparer d'eux pour les mettre en pension, et les affaires reprennent avec tant de rapidité que l'on ne peut suffire aux commandes. Par surcroît, il vient d'assister au spectacle qui était le rêve de toute sa vie : la signature du traité qui restitue l'Alsace et la Lorraine à la France. Décidément, monsieur Ritzen, vous êtes un homme heureux : vous vous le dites à l'instant même, en vous congratulant intérieurement, non sans ajouter qu'il n'y a pas de bonheur sans cause et que nul ne s'entend aussi bien que vous à la conduite d'une vie comme à celle d'une fabrique : il est hors de doute, par exemple, qu'à Bitschwiller M. Holding n'a pas réussi à vous remplacer...

Cependant, quelque chose manque à la félicité de M. Ritzen. Il aimerait faire part à la ronde de ses impressions de Versailles. Il a remarqué avec quel soin M. Holding, et le docteur Berger, et cette aimable Mme Armé, de Masevaux, racontaient les grands événements auxquels ils avaient été mêlés. Ces développements conviennent à des patrons, à de hauts fonctionnaires, à des femmes de grands industriels. Aujourd'hui que lui-même a conquis ce rang, incontestablement il y a droit. Mais c'est l'auditoire qui fait défaut. Certes, il ne songe point à en nier la qualité.

Mme Bermance est une noble femme : il l'a toujours pensé et proclamé, et, dans les fiançailles de Maria, voici qu'elle le prouve encore. Cependant, ne vaut-il pas mieux attendre la présence de sa fille et celle de Mme Siegel? Bien que la langue lui démange, il se réservera donc pour cette réunion plus nombreuse qui ne saurait tarder.

Un bruit de pas dans l'escalier, dans le corridor, et c'est l'entrée de Maria tenant son fils par la main. Interdite — car elle n'a pas été prévenue de la présence de ces messieurs — elle s'arrête sur le seuil. Ses cheveux blonds un peu dépeignés — elle a dû courir avec l'enfant — dans un rais de lumière lui font une auréole, se mêlent au jour qui entre à flots par une des fenêtres ouvertes. Elle s'est posée comme une biche à l'orée d'un bois quand elle découvre le chasseur, comme une biche qui sent la mort dans ses jambes tout à coup immobiles et alourdies. Et la peur se peint sur son visage qui était si frais, si rose, si jeune, dans ses yeux bleu sombre qui semblent noirs.

— Entre donc, lui ordonne son père. Eh bien? Eh bien? Tu ne m'embrasses pas? Pourquoi cette mine de déterrée?

Il s'ébroue dans les effusions de famille et il a même un regard pour le petit André, tout rond, tout blond, tout bouclé :

— Bonjour, mon bonhomme.

On peut bien lui faire des avances, puisque tout, n'est-ce pas? est arrangé. Mais le gosse se méfie et va chercher son refuge habituel dans les bras de Mme Bermance, tandis que M. Ritzen continue à intervenir :

— Et ton fiancé? Tu peux l'embrasser, Maria. Le brave garçon ne voulait pas venir à Versailles. Il me disait : l'Alsace, pour moi, est toute à Chapareillan.

C'est un mot qu'il a déjà placé et qu'il replacera. Anselme a rougi et sa balafre a pris une teinte violette. Il s'est approché de la jeune fille, non pour l'embrasser malgré l'invitation pressante de M. Ritzen, ce qu'il n'oserait sans qu'elle lui tendît elle-même la joue, mais parce qu'il ne comprend pas son attitude effrayée et timide qui lui rappelle un mauvais souvenir : la fuite aux ruines d'Engelbourg.

— Vous voyez, dit-il doucement, en s'efforçant de sourire, mademoiselle Maria, je suis revenu.

— Pourquoi êtes-vous revenu? demande-t-elle tout bas sur un ton de reproche.

Décontenancé, n'en croyant pas ses oreilles, il découvre enfin l'accueil anormal de la Colombière. Il y règne, depuis son arrivée, un état de gêne étrange dont M. Ritzen, exubérant, est seul à ne pas s'apercevoir et que la venue de Mme Siegel, introduite à son tour au salon, achève de rendre intolérable. Mme Siegel, en effet, après avoir salué Mme Bermance avec politesse, mais avec

hâte, s'est précipitée de son côté et lui a posé la même question :

— Pourquoi es-tu revenu? Tu n'as donc pas reçu mon télégramme?

— J'ai reçu votre lettre à Strasbourg, maman. Je suis parti tout de suite pour Thann et l'automobile de M. Helding nous a emmenés à Paris pour la cérémonie de Versailles.

La cérémonie de Versailles : la phrase n'a pas achevé de résonner que M. Ritzen, important et même un peu solennel, s'en empare. La cérémonie de Versailles lui appartient et, maintenant que l'auditoire est assez nombreux, il va enfin pouvoir la raconter. Aussi bien personne n'essaie de le retenir. Il peut tout à son aise pérorer, développer comme il l'a entendu faire à la Roseraie de Bitschwiller ou chez Valentin, à Strasbourg, par son ancien patron et par le docteur Berger. Personne ne songe à l'interrompre, et même son discours servirait à dissiper les nuages amoncelés on ne sait encore par quel malentendu ou par quelles circonstances, provoquerait chez les assistants une détente qui, petit à petit, les remettrait en confiance. Mais au moment d'aborder son récit, par ces instincts obscurs qui nous servent d'antennes, il est averti du malaise qui l'entoure et se rend compte que les esprits sont tendus vers un autre problème mystérieux. Seul, le petit André, intéressé par son agitation, écarquille les yeux pour le suivre.

Il avait cependant préparé ses effets : l'entrée dans la fameuse galerie des Glaces par le salon de la Guerre dont les panneaux représentent le passage du Rhin et la France armée et dont les fenêtres ouvrent sur les terrasses, les bassins, les bosquets, le grand Canal, sur toute cette beauté de Versailles qui est l'image de l'ordre français ; le souvenir du couronnement de l'empereur Guillaume, le 18 janvier 1871, en présence de Bismarck et de Moltke et la purification de cet affreux passé par la cérémonie de la Signature ; le portrait enfin des trois vainqueurs, M. Lloyd George avec sa longue chevelure blanche, son sourire enjoué et sa bouche qui semble toujours prête aux paroles dorées, son air de curé de campagne visitant ses ouailles et les reconfortant, — M. Wilson souriant lui aussi, mais gardant une gravité de pasteur et une démarche un peu mécanique, — M. Clemenceau, court, ramassé, la tête dans les épaules, portant la force dans sa carrure, le teint sombre, la moustache en croc, le crâne chauve, le visage tendu, l'œil luisant, marchant comme s'il fonçait encore sur quelque obstacle et n'avait pas désarmé...

Oui, il se fût complu dans ce tableau, et il ne se décide pas à le retracer. Une gêne inattendue le paralyse. Cependant, personne ne parle. Que se passe-t-il que nul n'ose avouer tout haut ? Il faut absolument rompre le mauvais charme.

— Ah ! la signature du Traité, commence-t-il faiblement, mais peu à peu sa voix se raffermir. Les délégués allemands, M. Hermann Muller, ministre des Affaires étrangères, et M. Bell, ministre des Voies et Communications, étaient pareils à deux oiseaux de nuit surpris par la lumière et décontenancés par sa brusque apparition. Quand ils ont défilé devant les Alliés, ils se raidissaient pour faire bonne contenance, ils marchaient d'un pas saccadé qui secouait tout leur corps. Ils se sont penchés sur la table, ils ont inscrit leurs noms. La paix était conclue avec l'Allemagne.

Il ose, reprenant son assurance, élargir par le geste et par l'emphase de la voix l'importance de la phrase finale.

— La paix, répète simplement Mme Bermance qui dépose dans ce mot toute sa ferveur et qui a tant prié pour que cette paix divine descendît du ciel sur la terre et rafraîchît la France saignée aux quatre veines.

— Il y avait des yeux pleins de larmes, reprend M. Ritzen encouragé. Nous avons pleuré, M. Helling et moi. Cet instant-là, c'était la liberté de l'Alsace. Il représente tant de sacrifices, tant de volonté, tant d'espoir ! Il ouvre une ère nouvelle. Puisse la paix être douce à nos régions dévastées et à nos familles découronnées !

Et il se tourne vers Mme Bermance comme pour lui faire hommage de ce vœu et lui indi-

quer par là qu'il a pardonné au séducteur de sa fille. Il peut lui pardonner maintenant, puisque sa fille épouse Anselme Siegel. Et il achève de donner des couleurs à son tableau écourté de Versailles :

— Chaque délégation vint à son tour signer le traité. D'abord les grandes puissances : M. Wilson, de son pas de professeur, conduisait la mission américaine. M. Lloyd George était à la tête de la mission anglaise et des représentants des Dominions. Après lui, ce fut le tour de M. Clemenceau. Le visage dur s'était détendu. Quand il se redressa après s'être penché sur le papier, il souriait, il était radieux. Lui qui a vécu le drame de 1871 pouvait mesurer l'importance de la cérémonie. Cependant je quitte la salle avec M. Helding et Anselme afin d'assister à la sortie des Allemands. Nous arrivons devant le Palais au moment où ils vont monter dans leur automobile. La foule contenue au bas de la première terrasse avait rompu les barrages et se précipitait. Elle déferle tout contre la voiture. Que va-t-il se passer? Le canon tonne, les avions tournoient, une sorte d'ivresse commence à s'emparer d'elle, de nous tous. Elle peut crier, huer, siffler. Personne ne protège contre elle les deux délégués si elle manifeste. Et la foule s'arrête, regarde, se tait. Pas un cri, pas un geste, pas un mot. Ah ! l'admirable foule qui s'est imposé à elle-même la plus juste consigne ! —

Voilà, m'a dit M. Helling, la volontaire discipline française. Tandis que la masse allemande, c'est la police qui la façonne... Mais cette foule a fait un effort pour se contenir. Elle est comme grosse de sa manifestation rentrée. M. Clemenceau apparaît alors sur la terrasse entre M. Wilson et M. Lloyd George. Une immense acclamation les accueille. La foule les entraîne, les fête, les accompagne triomphalement. On dirait qu'ils vont être emportés, ou pressés et étouffés. Et ils marchent au-devant de cette houle humaine qui se retire devant eux doucement, comme la mer à la marée montante. La gloire les isole comme une escorte.

— C'est bien cela, approuve Anselme.

M. Ritzen, considérant son approbateur, ajoute alors d'un ton enjoué qui marque son retour aux mille détails de la vie ordinaire :

— Et quand nous avons voulu rentrer, M. Melding et moi, nous n'avons plus trouvé Anselme Siegel. Il s'était perdu.

Les regards se portent sur le jeune homme. Sa mère, attirée à Versailles malgré elle et peu désireuse d'aborder un autre thème qu'il faudra bien aborder dans un instant, le questionne :

— Vraiment, tu t'es perdu?

Mis en cause, il balbutie et, peu à peu, voyant Maria qui l'écoute, il parle pour elle :

— Oh ! non. Je suis resté quand tout le monde s'en allait. Ces terrasses désertes sem-

blaient immenses. La solitude les élargissait. Sur les bassins, les grandes eaux continuaient leur musique. On n'entendait plus qu'elles. J'étais content d'être seul, d'avoir pour moi tout cet horizon de bosquets, d'allées, de jardins et de bois. Il n'y avait plus autour de moi que le passé. Et le soleil qui s'était décidé à paraître heurtait la galerie des Glaces, s'y reflétait tout entier. Alors j'ai pensé à bien des choses...

Il se tait brusquement, comme s'il avait un peu honte de s'être livré, lui aussi, ne fût-ce qu'un instant, à l'éloquence ou s'il préférerait garder pour lui ses impressions.

— A quoi donc avez-vous pensé? interroge timidement Maria.

— Oh ! j'ai pensé à tous ceux qui n'étaient pas là. J'ai pensé aux morts. Ils composaient une foule bien plus dense que tout à l'heure. Ils submergeaient les terrasses, ils remplissaient le parc. Songez donc : il y en avait un million et demi peut-être, à ce qu'on dit. Un million et demi de Français. Vous souvenez-vous, mademoiselle Maria, des paroles du maréchal Pétain que nous citait M. Helding à Strasbourg : — Si on leur demandait : voulez-vous redevenir des vivants et que l'Alsace ne soit pas délivrée, ils se recoucheraient tous dans la terre... Ils étaient donc morts pour notre Alsace, un pour chacun, ou peu s'en faut. Alors, j'ai choisi le mien, mademoiselle

Maria. Le mien, c'est le vôtre. N'ayez donc pas peur du passé.

Ces dernières paroles sont tombées dans un grand silence que rompent brusquement deux sanglots, du côté où Maria et Mme Bermance sont assises. Ainsi le drame national vient-il étroitement, tout d'un coup, se lier au drame intime de la Colombière. Il le recouvrait et voici qu'il le laisse apparaître quand on le pouvait croire oublié.

Mme Siegel, pratique, positive, voit venir le danger et intervient aussitôt, sans craindre de substituer les intérêts personnels aux belles descriptions objectives de M. Ritzen et d'affirmer son autorité :

— Écoute, Anselme, tu n'es pas au courant. Mon télégramme ne t'est pas parvenu. Je t'engageais à différer ton voyage. Ce mariage est impossible.

— Et pourquoi, maman? Nous étions d'accord.

— Pas sur un point.

— Et pourquoi, madame? répète M. Ritzen qui aperçoit enfin la menace, et qui est tout éberlué de ces complications nouvelles quand il venait assurer l'avenir de sa fille.

— Il y a des explications à donner. Je vous les donnerai.

Mme Bermance, afin de protéger contre le débat qui s'annonce Maria qui, déjà, tout émue, s'est levée pour partir, l'invite à aller s'occuper du déjeuner. Dans les circonstances

les plus graves, ne convient-il pas de veiller aux soins du ménage? Trois personnes de plus, qui ne s'étaient pas annoncées, à la campagne cela n'est pas sans apporter quelque souci dans une maison. Docile, la jeune fille, prenant l'enfant par la main, sort du salon où sa présence est importune. Sur le seuil elle surprend le regard d'Anselme Siegel posé sur elle avec insistance, avec étonnement, avec tendresse. Mais non, il ne sait pas encore. Quand il saura, il comprendra, comme sa mère, que ce mariage est en effet impossible. Elle referme la porte et s'en va commander le repas et aider Josette, la femme de chambre, à mettre le couvert, tandis que sa destinée se règle sans elle.

XII

L'ENFANT

La mère et le fils sont restés face à face, ayant Mme Bermance et M. Ritzen pour témoins. Dès la sortie de Maria, Anselme Siegel, avec respect mais avec fermeté, prend l'offensive :

— Pourquoi, maman, déclarer maintenant ce mariage impossible, quand je vous ai manifesté à Strasbourg ma volonté de n'en jamais contracter un autre? Depuis la mort de mon père, vous n'avez pu m'adresser aucun reproche. Mais vous me connaissez assez pour savoir que je suis entêté, comme tous ceux de notre race, quand j'ai pris une résolution. Pourquoi revenir sur ce qui avait été convenu entre nous? Vous aviez accepté de me précéder à Chapareillan, et même vous l'aviez exigé de moi, non pour entraver notre accord, mais pour aplanir toutes difficultés. Votre lettre m'appelait. Je viens. Et voici que vous avez changé.

— Je n'ai pas changé, Anselme, répond Mme Siegel qui s'appuie, pour se redresser, au bras de son fauteuil et dont les joues bla-

fardes se colorent d'un afflux de sang. La mission dont je m'étais chargée, bien qu'elle ne me fût pas agréable, je m'en suis acquittée loyalement, et Mme Bermance te le confirmera.

— Alors, que s'est-il passé? La journée que j'ai vécue à Versailles m'a fortifié dans ma volonté, s'il en était besoin encore. Il y a des années, vous le savez, que j'aime Maria Ritzen. Elle seule a brillé sur ma jeunesse sans éclat et sans folie. La pitié la plus tendre est venue se joindre à mon affection. De cette tendre pitié quelqu'un ici m'a donné l'exemple, et c'est Mme Bermance qui a reçu et gardé Maria chez elle, et qui a achevé de faire d'elle la veuve de son fils. Elle m'a donné à comprendre ici même que Maria devait être respectée et pouvait être épousée. Je ne serai pas en retard, non pas même de générosité, mais de justice, sur Mme Bermance.

Mme Siegel l'a laissé parler, mais elle a eu le temps, pendant qu'il parlait, de rassembler sa force pour le convaincre :

— Tu sembles croire, malheureux, que le passé de Mlle Ritzen peut être aboli par le pardon, par l'oubli, par l'amour. Ce sont là de nobles sentiments. Mais, de ce passé, une trace demeure qu'il n'est pas en notre pouvoir d'effacer. Cet enfant, qui était là tout à l'heure, de qui est-il le fils? De personne, puisque nul ne peut le reconnaître. D'après la loi, il est né de père inconnu. Son état civil

est irréparable. Il ne peut pas être légitimé. Il s'appelle André Ritzen, du nom de sa mère, et il ne portera pas d'autre nom. J'étais venu à Chapareillan avant toi, à cause de lui, non plus pour contrecarrer ta décision, ta volonté de mariage, puisqu'à Strasbourg, au cours d'une scène que je n'ai pas oubliée et dont je porte encore la douleur...

— Je ne vous ai pas manqué d'égards, maman.

— ... j'ai pu constater en effet ton entêtement, mais pour organiser du moins ton avenir, éviter le scandale, obtenir enfin que tu nous ramènes en Alsace une jeune fille, et non pas une fille-mère.

— Maman !

— Eh bien ! c'est cela qui est impossible.

— Pourquoi est-ce impossible aujourd'hui et ne l'était-ce pas hier ?

— Prends patience et tu le sauras. Descends en toi-même, Anselme : aussi bien ne devons-nous plus nous cacher les uns aux autres nos plus secrètes pensées. Tu avais eu l'impression, lors de ton premier voyage à Chapareillan, que Mme Bermance ne consentirait jamais à se séparer du petit, du fils de son fils. « Elle nous aidera », m'as-tu déclaré à Strasbourg. En arrivant à Grenoble, j'ai fait appel à Mme Bermance selon ton désir que j'avais compris.

— Eh bien ?

— Je lui ai demandé si elle consentirait à

se charger de l'enfant dans le cas où Maria Ritzen deviendrait ta femme. Elle y a consenti.

Mme Bermance qui, jusqu'alors, est demeurée immobile, sans prendre part à la discussion tandis que M. Ritzen exprime par son agitation son impatience et son ennui, cette fois directement mise en cause, intervient doucement :

— J'y ai consenti, madame, sous la réserve que Maria elle-même y consentirait, et je n'avais guère d'illusion.

Puis elle retombe dans son immobilité, tandis que Mme Siegel, sans tenir compte de l'interruption, continue son exposé d'un ton péremptoire, — comme un chef d'industrie devant son conseil d'administration, remarque M. Ritzen qu'elle irrite et qui l'admire ensemble, car tout ce qu'elle dit, il le pense très exactement :

— C'était la seule solution. J'y avais réfléchi pendant mon long voyage de Mulhouse à Grenoble. Aucune autre n'était apparue à mon esprit. Elle offrait l'avantage d'assurer l'avenir de tous. Mlle Ritzen, que tu épousais à Chapareillan selon ta volonté, revenait avec toi en Alsace où elle prenait sa place dans notre maison sans y apporter une réputation fâcheuse.

— Maman !

— Il faut appeler les choses par leur nom.

— Elle est pour moi la veuve du capitaine

André Bermance. Je ne puis accepter qu'on la traite d'une autre manière.

— Aux yeux du monde, aux yeux de la loi et de l'Église, elle n'est pas une veuve.

— Évidemment, déclare M. Ritzen, mais il faut l'épargner dans les termes.

— Je veux bien, si vous avez peur de la vérité. Et vous paraissez croire tous les deux que j'en veux à cette petite et que je la poursuis de ma haine. Je n'ai de haine contre personne. Je n'aurais pour elle que de la pitié et de la sympathie, si vous n'imaginiez pas de lui assurer un sort disproportionné qui apporterait le trouble dans notre famille et dans notre milieu. La solution que je préconisais permettait donc à Mlle Ritzen de refaire sa vie avec toi honorablement. L'enfant, lui aussi, y rencontrait son intérêt. Mme Bermance le gardait : vous ne direz pas qu'il serait à plaindre. Elle lui donnerait son nom un jour, par le moyen de la tutelle officieuse qui l'y autorise, son nom, c'est-à-dire le nom du père naturel qui n'avait pas pu le lui donner lui-même. Elle lui laisserait après elle son héritage. Sur place, il continuerait sa famille paternelle comme tu perpétueras, Anselme, la tienne à Mulhouse. Voilà comment j'avais tenté d'arranger les choses, d'accord avec Mme Bermance qui acceptait avec joie de recueillir le petit. N'était-ce pas ton désir ? Eh bien, il est irréalisable.

Cette fois, c'est M. Ritzen qui demande —

et non Anselme absorbé dans ses méditations :

— Et pourquoi? C'était la sagesse même. J'avais toujours pensé que Mme Bermance n'accepterait pas de se séparer de l'enfant.

— Pourquoi? Mais c'est votre fille qui n'accepte pas cette séparation.

— Elle doit l'accepter, déclare M. Ritzen, puisque c'est là pour elle l'unique moyen de rentrer dans la vie normale par le mariage. Il le faut : je l'ordonne.

— Elle doit, elle doit : c'est bientôt dit, monsieur. Moi aussi, j'ai montré une pareille intransigeance. Eh bien, une mère est une mère et personne n'a le droit d'enlever un enfant à sa mère.

— Pourtant dans les divorces et les séparations...

— Il a fallu nous rendre à l'évidence, monsieur Ritzen. Je défends mieux ici votre fille que vous ne la défendez vous-même. Dans les séparations et les divorces il y a un coupable, il y a une trahison. Votre fille n'a trahi personne. Son honneur est de n'avoir pas accepté ce partage. Elle a préféré rester... rester veuve, si vous le voulez, ici, avec la charge de son enfant, plutôt que de revenir en Alsace sans lui. Nous nous sommes inclinées, Mme Bermance et moi, devant son choix. Inclinez-vous à votre tour et partons. .

Anselme qui s'est tu depuis quelques instants prononce alors :

— Elle a raison.

Sa mère croit la partie gagnée quand il ajoute :

— Elle a raison. Mais, puisqu'il en est ainsi, pourquoi la séparerais-je de son fils?

Stupéfaite, Mme Siegel refuse de comprendre :

— Voyons, que veux-tu dire?

— Nous emmènerons le petit, voilà tout.

— Où l'emmèneras-tu? Pas en Alsace, pas chez moi, pas chez toi, je suppose. Il n'a pas de nom, il compromet sa mère, il serait un objet de scandale autour de nous. Tu n'as pas réfléchi ou tu parles sans savoir et sous l'empire d'une passion dont tu reconnaîtras demain les pernicieux conseils.

— Maman, chère maman, vous me croyez toujours plus jeune que je ne suis. On ne choisit pas son amour, pas plus qu'on ne demande à vivre, pas plus qu'on ne demande à mourir.

— On choisit sa femme.

— Vous me parlez de notre milieu, de notre monde, de notre ville, de notre famille, quand il s'agit d'elle et de moi. Vous avez reconnu vous-même qu'on ne pouvait pas la séparer de son enfant. Donc, je les prends tous deux.

— Mais il n'est pas à toi.

— Il est à elle : c'est tout comme. Et puisque son père véritable ne peut lui être rendu, d'aucune manière, j'en tiendrai lieu pour lui.

— Il sera entre elle et toi comme le souvenir vivant du passé.

— Ah ! maman, comme vous me voyez petit ! Nous ne vivons pas dans des temps ordinaires : n'avons-nous donc que des esprits et des cœurs tout ordinaires ? Tenez, ce soir de Versailles dont je vous parlais tout à l'heure, je ne vous ai pas révélé toutes mes pensées. Il y en a beaucoup d'entre nous qui se sont rapetissés, en effet, dans la guerre : l'horizon étroit, l'excès de la misère et de la crainte quotidienne leur ont donné, par contraste, plus d'égoïsme et plus d'appétits. Mais il en est d'autres qui ont creusé en eux profond, pour passer le temps ou pour supporter la vie, comme nous creusions la terre pour nous y réfugier et réchauffer. La volonté de Dieu, la mienne ont fait que j'ai pu être de ceux-ci. Donc, ce soir de Versailles où j'ai rassemblé les morts, j'ai fini par n'en plus voir qu'un. Il m'attirait. Bien que je fusse en route pour Chapareillan avec la certitude d'épouser Maria, je l'enviais jusque dans sa tombe. Qu'il eût été aimé avant moi, et plus que moi, c'était ma douleur. Mais cette douleur que je lui devais, n'avait-elle pas épuré, ennobli, transfiguré mon amour ? Et cet amour, c'était toute ma force. Je n'avais qu'à aimer Maria pour son bonheur à elle, et tout serait simple en moi et autour de moi. Si jeune, si franche, si accessible à la vie, comment ne m'aimerait-elle pas, non

tout d'un coup, mais peu à peu, et de plus en plus, non comme elle a aimé une première fois, mais plus doucement et pour toujours? Alors je me suis réconcilié avec cet André Bermance que je n'ai pas connu, que je redoutais encore : il est mort sur notre sol d'Alsace, et pour nous. Son souvenir me sera sacré. Son fils sera mon fils. Qu'y a-t-il là de si singulier?

— Son fils ne peut pas être ton fils. Légalement, il n'a même pas de père.

— J'en ferai un enfant légitime.

— Le tien?

— Le mien.

— Ah! cela non, je te le défends. Il porterait notre nom, il aurait part à notre héritage?

— Ma femme sera pour moi plus que notre héritage.

— Et si tu as d'autres enfants?

— Il se confondra parmi eux.

— Comme un voleur que tu auras introduit au foyer et qui prendra ce qui n'est pas à lui.

— Ce qui n'est pas à lui? Et quoi donc, maman? Nous devons à son père et aux compagnons de son père ce qui nous est plus cher que tous les biens, notre délivrance et la joie d'être Français. Nous leur devons nos biens mêmes confisqués et que l'Allemagne victorieuse n'eût pas rendus à un déserteur. Quand je vous le disais, que nous ne vivions pas en

des temps ordinaires? Oubliez-vous déjà les morts de cet Hartmann que pourtant l'on voit de Mulhouse?

Mme Siegel ne se rend pas, ne veut pas se rendre. N'est-il pas impossible d'accepter que les lois et les coutumes soient ainsi transgressées, la famille désagrégée dans son unité et sa vertu, le nom et le patrimoine des Siegel dénaturés? Cela n'est pas tolérable : il faut qu'Anselme ait perdu la raison. Comment trouve-t-il des arguments pour un projet aussi insensé? Dans le silence cependant qui suit l'objurgation du jeune homme, on perçoit le bruit timide d'une main contre la porte, comme si l'on cherchait et ne pouvait pas trouver le loquet. Mme Bermance, oubliée pendant la lutte, se lève discrètement pour ouvrir et reçoit dans ses bras le petit André venu aux écoutes et qui sans doute a quitté à regret le salon, fasciné par la belle harangue de M. Ritzen. Elle regagne sa place et prend ce poids sur les genoux. Les yeux se tournent vers elle et vers l'enfant bouclé qui rit à la ronde comme s'il était assuré du plaisir causé à tous par sa présence, et Mme Siegel, devant ce groupe, croit avoir trouvé la victoire :

— Eh bien, nous n'avions pas pensé à cela, Anselme. Nous ne pouvions pas enlever cet enfant à sa mère. Je te défie de l'arracher à celle qui le serre là, sur sa poitrine.

Le jeune homme, à son tour, fixe mieux

le groupe étroitement uni et, décontenancé par ce nouveau problème, il murmure :

— Ah ! mais...

— Nous l'avions oubliée dans notre discussion. Mme Bermance a sauvé Maria en l'emmenant chez elle, en la traitant comme la femme de son fils. Tu me l'as dit et répété : Mme Bermance a rendu à Mlle Ritzen son honorabilité, et c'est à cause d'elle que, malgré tout, j'ai accepté l'idée de ce mariage. Cet enfant, qu'elle a reçu à son entrée dans la vie, sous son toit, et qui est le fils de son fils, à qui elle s'est attachée, qui représente pour elle tout le passé et tout l'avenir, voici que tu veux le lui prendre. Car tu le lui prends définitivement en lui donnant ton nom. Comprends donc que cela aussi est impossible.

— Madame, dit Anselme avec respect et émotion en s'approchant de Mme Bermance, c'est vrai, je n'ai pas songé à vous. On est toujours un peu égoïste quand on aime. Pourtant il n'est personne au monde à qui j'aie moins envie de causer du mal. Ce petit est tout pour vous : je le vois bien, rien qu'à la façon dont vous le tenez et dont il vous tient. Mais, avant d'être à vous, n'est-il pas à sa mère ? Je ne sais si vous êtes capable de briser le lien de chair qui vous attache à lui. Je ne sais si j'ai le droit de vous demander un pareil sacrifice et de rouvrir en vous les sources de douleur. Je serais bien ingrat si

je consentais à vous tourmenter, car je vous devrais celle qui sera ma femme. Vous n'avez rien dit tout à l'heure pendant que, ma mère et moi, nous cherchions de bonne foi, tous les deux, la meilleure solution. Vous n'avez pas encore pris parti. Votre silence m'approuve-t-il ou me repousse-t-il? Je ne le sais pas. Eh bien! vous m'avez donné l'exemple de la charité qui ne mesure pas l'obstacle et le soumet. Sans vous je ne serais sans doute pas ici. Ma mère ne serait pas ici. C'est à vous de choisir. Ce que vous déciderez, je l'accepte. Tout ce que je puis vous assurer, madame, vous jurer sur ce qui doit vous être le plus sacré, tenez, sur la tombe de mon camarade, le capitaine André Bermance, c'est que, si vous me donnez l'enfant, à partir d'aujourd'hui il sera mon fils bien-aimé, le fils de mon esprit s'il n'est pas le fils de ma chair. Cela, j'en fais le serment. Je remets ma cause entre vos mains. Maman, y consentez-vous aussi?

Mme Bermance, sans répondre, a penché la tête et la cache dans les cheveux de l'enfant qu'elle serre contre elle dans un geste de détresse et de possession.

— J'y consens, accepte Mme Siegel qui voit ce geste et l'interprète. J'ai confiance dans votre jugement, madame.

Aucun mot, aucune réponse ne viennent du groupe enlacé. Les assistants ne peuvent apercevoir que le visage du petit qui est

vaguement effrayé. Comme tout à l'heure, à l'évocation inattendue des morts à Versailles, un sanglot rompt le silence qui s'est prolongé dans l'angoisse, un sanglot d'un tel désespoir que Mme Siegel est bien sûre de ne pas s'être trompée. Puis Mme Bermance se lève. Elle tient toujours l'enfant dans ses bras. Elle vient à Anselme et le lui tend :

— Prenez, dit-elle, avec une douceur auguste qui donne presque malgré elle de la majesté à sa parole.

L'assistance interdite se tait. La voix un peu raffermie de Mme Bermance ajoute :

— Qu'il soit digne de vous, et il sera digne de son père. Et maintenant, allez avec lui rejoindre Maria. Elle ne sait pas. Elle vous attend et elle tremble que vous ne veniez pas, que vous ne veniez pas avec lui.

Anselme recueille gauchement le précieux fardeau. Il est si occupé à le bien recevoir qu'il ne peut voir le visage bouleversé de Mme Bermance, car il ne sait pas encore le métier paternel dont il fait sans retard l'apprentissage. Le petit André le considère tout d'abord avec une méfiance qui va sans doute provoquer une scène, mais les enfants se rendent si vite à la force masculine et s'y appuient si volontiers. Bientôt il se détend, il s'abandonne, il rit, et il se laisse emmener. Quand la porte s'est refermée sur eux, Mme Siegel vient à Mme Bermance :

— Ah ! madame, il faut donc vous suivre.

Je m'y suis engagée. Pourtant la raison se révolte.

— Vous avez vu, répond Mme Bermance, comme il s'est laissé emporter...

Elle ne pense qu'au petit et, pour cacher sa misère, elle s'excuse auprès de ses hôtes et va se réfugier dans sa chambre.

M. Ritzen, rasséréiné après avoir tremblé pour le succès d'une combinaison si laborieusement échafaudée et si avantageuse, reprend d'un coup son assurance et sa foi dans la vie :

— J'avais toujours pensé, déclare-t-il à Mme Siegel, que votre fils épouserait ma fille.

— Ce n'est pas ce qu'il fait de mieux, riposte la dame aigrement.

Il ne relève pas cette impertinence qu'il approuve dans son for intérieur et qui d'ailleurs est sans conséquence. L'important n'est-il pas d'avoir conclu ce mariage? Tout lui réussit à cette heure. Il est devenu patron, il marie ses deux filles, et il a assisté à la journée historique de la signature à Versailles.

Anselme, élevant l'enfant en l'air, l'a posé et installé sur son épaule, et le petit qui n'a jamais été promené si haut au-dessus du sol rit aux éclats de tant d'audace et, se sentant bien soutenu, estime le jeu amusant, bat des mains et battrait des pieds si le porteur ne lui criait plaisamment d'épargner sa figure. Dans cet équipage, ils rejoignent sous la ton-

nelle du jardin Maria qu'ils ont cherchée dans toute la maison, Maria qui, toute ployée sur un banc et la tête dans les mains, ne les eût pas vus venir sans les fanfaronnades du gosse l'invitant à contempler son triomphe. Elle n'en croit pas ses yeux, elle sourit à son fils à travers ses larmes, elle se lève et marche à leur rencontre :

— Oh ! dit-elle, André est avec vous.

Anselme se débarrasse de son fardeau. Il est tout dépeigné, mais il a une bonne figure épanouie :

— Mais oui, mademoiselle Maria, et vous viendrez avec lui.

Comme elle ne répond pas, il lui explique ce qui a été décidé et, sous une forme dubitative cette fois, il répète sa phrase :

— Avec lui, Maria, viendrez-vous ?

Mais voici qu'il est pris de peur, car la réponse se fait attendre. La jeune fille murmure enfin :

— Qui vous l'a donné, mon ami ?

— Mme Bermance.

— Mais... elle ?

— Elle a reçu mon serment. Votre fils sera mon fils. Maintenant, Maria, accepterez-vous de devenir ma femme ?

Elle est toute confuse, elle voudrait se cacher, elle ne sait comment dissimuler son émoi et, tout à coup, sans un mot, elle s'appuie à l'épaule du jeune homme, comme une barque se glisse dans une anse pour s'y

mettre à l'abri contre l'orage. Il sent contre ses lèvres les beaux cheveux un peu fous qui s'accommodent mal d'une discipline. Il n'ose bouger, car il ne faut pas dissiper le charme. Quand elle se redresse enfin, rougissante, elle montre un visage apaisé et murmure :

— Anselme, voulez-vous me garder le petit quelques instants?

— Vous me quittez déjà?

— Oui, je voudrais aller dans la chambre de Mme Bermance. Je suis sûre qu'elle y est en ce moment.

— C'est bien, Maria, allez.

Il l'a comprise, il l'approuve et il se réjouit de la voir marcher souple, harmonieuse, allégée.

Maria, doucement, est montée à la chambre qu'elle connaît bien. Elle s'arrête sur le seuil, puis elle entre sans s'être annoncée. Mme Bermance ne l'a pas entendue. Elle est à genoux sur son prie-Dieu. Mais elle ne peut prier : vaincue, elle pleure à longs sanglots que, seule, elle ne cherche plus à retenir. Dans sa détresse sans fond, voici qu'elle se sent enlacée et sur sa joue que touche une autre joue coulent des larmes qui ne viennent pas de ses yeux.

— Maria, dit-elle.

— Ma mère.

Cette fois, c'est Maria qui est venue apporter sa tendresse — sa tendresse soumise aux forces de la vie.

Et les deux femmes, sans parler, mêlent dans leur étreinte tout ce qui ne peut pas être révélé : l'une la douleur de perdre une seconde fois son fils ; l'autre le souvenir bien-aimé auquel elle dit adieu...

XIII

LA VIE RECOMMENCE

C'est le 2 novembre. Comme l'arrière-saison s'est montrée clémente et comme le vent n'a pas soufflé dans la vallée du Graisivaudan, les arbres et les vignes ont gardé leurs feuilles qui sont de toutes les teintes de l'or. Mme Bermance, à la Colombière, achève de ranger sa chambre avant de se rendre à la grand'messe. Elle est en avance, les meubles sont en ordre et cependant elle hésite à se mettre en route, comme si l'église n'aimait plus son désir. En ce jour des morts, elle a accoutumé de rechercher plus exactement, dans l'examen intérieur auquel elle se soumet, comment elle a entretenu et préservé en elle et autour d'elle la mémoire des siens et comment elle l'a servie. A-t-elle peur aujourd'hui de cette confrontation? Redouterait-elle d'être blâmée, dans l'au-delà qui l'attire comme la terre tant d'autres, par son fils dont elle a recueilli les responsabilités terrestres et pour qui elle a voulu mériter afin de le racheter éternellement? Elle est prête au départ, elle a son chapeau et son

manteau ; le livre d'heures est là, sur une commode, à la portée de sa main. Et cependant elle ne se décide pas. Aucun bruit ne trouble la grande maison vide. Josette, la femme de chambre promue cuisinière, n'a pas dû revenir encore d'une messe plus matinale. C'est peut-être ce silence inhabituel qui lui donne à penser...

Machinalement elle s'est regardée au miroir. Elle songe involontairement qu'elle n'aurait plus besoin de se vieillir pour persuader M. Lancey qu'elle est digne d'exercer la tutelle officieuse. Les fils d'argent sont plus nombreux dans la chevelure, la maigreur s'est accentuée autour de la bouche, aux lignes du cou. Seule, la silhouette est demeurée jeune, mais elle n'en a aucun souci.

Elle a fait elle-même sa chambre, afin de soulager l'unique servante. Gertrude l'a quittée pour une place plus avantageuse. Elle n'a gardé que la fille dévouée de Claudine Bergeron. Si elle a dû restreindre ses dépenses, c'est qu'elle a voulu absolument doter Maria avec le prix de la ferme de Pizanson. En vain Anselme Siegel a-t-il tenté de s'opposer à cette donation. Elle a invoqué les droits d'une maternité spirituelle devant quoi l'on s'est incliné. — « Je ne pourrais avantager le petit André, a-t-elle déclaré au jeune homme, sans compromettre votre œuvre. Que cette aide aille donc à tous, présents et à venir,

ce sera mieux ainsi. Quant à moi, je suis encore trop riche... » Elle ne l'est point trop pour ses charités, estiment sans doute les mères de la paroisse dont elle prépare elle-même les layettes.

Le mariage n'a été célébré qu'au début d'octobre, Maria ayant désiré cette attente, comme pour accorder un répit à Mme Bermance et à son propre cœur alarmé, soumis ensemble au tendre passé aboli et à l'acceptation nouvelle. Il a été célébré à Chapa-reillan, sans éclat, dans la plus stricte intimité. L'acte même de mariage contenait la légitimation de l'enfant. D'Alsace n'étaient venus que Mme Siegel et M. et Mme Ritzen. La mariée était en mauve, comme une veuve. M. Lancey lui servait de témoin. Après un court voyage dans l'Italie voisine, pendant lequel le petit André a été laissé à la Colombière — précieux jours de bonheur si tôt évanouis ! — les jeunes époux se sont installés avec l'enfant à Strasbourg dont Anselme a préféré le séjour, tout au moins pendant quelques années, puisqu'il y joue un rôle important dans les travaux d'aménagement du port, avant de reprendre à Mulhouse la direction de la grande filature Siegel-Ritzen. Sa famille et celle de Maria l'ont pareillement encouragé dans cette détermination : elles tenaient, pour ne pas braver l'opinion, à éviter les commentaires. Le temps est *galant homme*, comme disent les Italiens : il émousse

la médisance et la calomnie et leur ôte leur poison, par le fait qu'elles ne peuvent plus rien sur les événements révolus. Mais il ne faut point le trop presser. Et maintenant qu'une fraîche voix puérile ne s'y fait plus entendre, la maison de Mme Bermance est muette, comme une cloche qui a perdu son battant.

Cependant Mme Bermance la souhaiterait plus calme à cause des visites qui en ont retrouvé le chemin. Mme Lancey y est revenue. De même ses autres relations de Grenoble Et Mme Rochard-Aubier, sa sœur aînée, annonce qu'elle y veut conduire sa fille et le fiancé de celle-ci — un industriel de Lyon qui, pendant la guerre, a dirigé une usine avec une grande compétence pour les besoins de l'armée. Tout ce monde, qui avait déserté à cause de la présence de Maria et du petit André, est avide de témoigner sa sympathie. Il n'y a plus de situation fausse à la Colombière. La place est nette, et pour un peu ses aimables hôtes complimenteraient Mme Bermance d'un mariage où ils aperçoivent une intrigue supérieure et démêlent une remarquable habileté. Seul M. Lancey, d'un ton indifférent — car il craint de se livrer lui-même par l'accent comme par les paroles — a montré sa compréhension :

— Je vous plains, madame, autant que je vous admire.

A quoi elle a répondu humblement :

— Il ne faut ni m'admirer ni me plaindre, monsieur. J'espère avoir fait mon devoir.

— Vous espérez?

— Je n'en suis même pas sûre.

Pourquoi avoir formulé ce doute devant lui? Il est le seul clairvoyant. Elle sait qu'il lui est dévoué, et il est si dur d'être muré constamment en soi-même. Ceux qui comprennent vite et interprètent juste sont si rares qu'ils deviendraient bientôt des confidents. Mais elle s'est aussitôt reprise. Et voici qu'au moment de partir pour la messe des morts, elle est à nouveau tourmentée de ses scrupules comme si, dans l'église où elle va, elle eût rendez-vous avec son fils à qui elle dût rendre des comptes.

Quels comptes lui rendra-t-elle? Elle a recueilli celle dont il avait fait avant l'heure sa femme. Elle a recueilli l'enfant né de leur amour. Elle les a reçus et gardés dans sa maison. Ainsi l'œuvre de chair a-t-elle pu s'achever dans la paix et porter ses fruits. Mais, après avoir accepté, à la place du mort, cette charge de vie, ne s'en est-elle pas débarrassée à tort? N'a-t-elle pas abandonné son poste de gardienne du foyer? Le foyer est vide, et l'avenir est forclos. Elle a fixé le terme de sa propre existence au nom qui pouvait se transmettre. Plus tard, par le moyen de cette tutelle officieuse dont la porte lui avait été indiquée et qui devait s'ouvrir avec l'âge, ce nom des Bermance renaissait

dans la vérité. Sur place, aux lieux mêmes où les aïeux avaient fondé le patrimoine et posé les pierres de l'édifice, la race se perpétuait, comme par un miracle de résurrection. En chef de famille qu'elle était devenue, ne devait-elle pas elle-même exiger les sacrifices nécessaires? Cette Maria sauvée par elle, ne devait-elle pas l'enchaîner exclusivement à la tâche maternelle? D'autres avaient été frappées aussi jeunes avec la même cruauté. Depuis quand un amour n'a-t-il pu suffire à combler une vie de femme? N'était-elle pas elle-même l'exemple de la fidélité? On ne bâtit pas avec de la pitié, on n'assure pas la durée avec de la faiblesse compatissante. On sauve, mais on commande. On aide, mais on gouverne. Tandis qu'elle avait donné au petit André un père et un nom étrangers. Tout à l'heure, à l'église où il l'attendait, son fils ne le lui reprocherait-il pas? Et déjà elle entend sa voix lui crier : « — Ne m'as-tu pas trahi en livrant mon enfant?... »

Comment se défendrait-elle contre cette chère voix irritée? Que répondrait-elle à ces justes griefs, — les mêmes qu'avait exposés dans un autre sens Mme Siegel, mais qui, exposés par lui, prenaient plus de poids, revêtaient une autorité plus manifeste?

« — Oui, André, songeait-elle ayant pris son livre d'heures, mais toujours hésitante au seuil de sa chambre, je n'ai pas achevé.

mon œuvre. Je n'ai pas transmis notre nom à celui qui était né de toi, et que je n'ai pas gardé. Il ne nous continuera pas, et la Colombière est pareille aujourd'hui à une cage sans oiseau. Mais il a là-bas, en Alsace, un père et une mère. Dans cette Alsace à qui tu as offert ta vie, envers qui tu n'aurais pas permis qu'on ménageât ton sang. Dans cette Alsace où Maria, revenue, avait repris le goût de vivre. Une mère — personne au monde ne peut remplacer une mère, — une mère qui est redevenue une honnête femme dans la paix de son cœur et aux yeux de tous. Ta grande faute, André, celle qui me fait trembler encore pour ton repos éternel, ce fut d'abuser de ton autorité et de la menace de la mort même. Toi qui me parlais tout à l'heure comme un chef, tu étais le chef de ton amour. Tu portes la responsabilité de ta faiblesse et de celle de Maria. Que serait devenue Maria sans appui? Oh! je n'ai pas le droit de douter d'elle, mais nous sommes toutes fragiles et c'est moi, ta mère, qui n'ai jamais trahi ton père, même en pensée, qui te le dis. Il faut une aide à la femme. J'ai demandé celle de Dieu, et toutes ne la demandent pas; et dans la douceur des choses humaines toutes ne la sentent pas, même parmi celles qui l'ont demandée. Celui qui l'assiste aujourd'hui est de cœur noble. Pouvais-je m'opposer à sa générosité qui assurait l'avenir de ta femme et de ton fils? Ne devais-je pas m'y associer? C'était de moi

qu'elle exigeait la plus dure acceptation. De moi, entends-tu, André? J'avais retrouvé une sorte de bonheur inespéré après t'avoir perdu. Ce petit, avec ses sourires, ses premiers pas, ses premiers mots, avait transformé ma triste maison. Je m'étais reprise, sans m'en douter, à être heureuse. On est si vite heureux, et peut-être cette aptitude est-elle une des preuves de ce bonheur suprême après lequel nous soupirons. Et tout cela m'a été ravi. J'ai accepté pour toi encore, mon André, cette séparation. J'offre à ton repos ma nouvelle douleur... Ah! s'il faut des sacrifices pour mériter à ta place, que Dieu prenne celui-là! Pour la seconde fois, j'ai perdu mon enfant... »

Elle ne veut pas s'attendrir sur elle-même. Elle ouvre la porte et sort. Josette, rentrée, va et vient dans la cuisine et s'excuse de son retard :

— J'ai causé, madame, avec maman qui est au lavoir.

Dehors, la fraîcheur d'automne est tempérée par les rayons d'un soleil pâle, comme venus de très loin et las d'avoir traversé les brumes. Les lavandières sont au grand complet autour du lavoir sous le pigeonnier. Leurs bras nus et violacés remuent de gestes violents l'eau mousseuse et bleuâtre qui gicle et retombe en gerbe, tandis que les planches retentissent du linge battu qui s'entasse.

Anastasie, tout en travaillant, ne cesse pas d'inspecter le chemin. Dès que la porte de la Colombière s'est refermée, elle annonce le passage de la *dame* qui se détache, en marchant, sur le fond de la maison blanche au grand toit de tuiles brunes.

— Eh bien ! votre dame, s'exclame Virginie agressive, en voilà une qui s'entend à nettoyer sa maison !

— Qu'est-ce que tu vas raconter ? réplique la Claudine déjà prête à parer les coups.

— Elle a collé à autrui le gosse du capitaine, avec la femme par-dessus le marché.

— Ah ! tu crois ça, toi, Virginie ! L'as-tu seulement regardée, la dame, depuis que le petit n'est plus là ? Non, tu ne l'as pas regardée. Puisqu'elle passe, regarde-la, ma vieille : après, tu parleras, si ça te chante encore.

La conversation s'arrête, car Mme Bermance approche. Quand elle arrive à la hauteur du bassin, elle salue les femmes rassemblées et s'adresse à Claudine Bergeron qu'elle connaît davantage.

— Puisqu'il est convenu que je vais à la messe pour nous deux, Claudine — vous, vous n'avez pas le temps — je penserai à vos morts aussi. Mais qu'est devenu le petit Noir que vous aviez toujours dans vos jupons ? Je ne le vois plus.

— Ah ! madame, *ils* me l'ont pris.

— Qui vous l'a pris, Claudine ?

— Christophe et la Pierrette donc. Ils se

sont mariés et installés à Bellecombe. Et voilà mon Christophe qui a mis l'enfant à son compte.

— A son compte?

— Oui, dans l'acte de mariage. Il l'a légitimé, quoi, comme ils disent. Il en a fait un petit Christophe, quand c'est un petit Julien. Mon pauvre Julien est défunt : il ne pourrait pas le réclamer. Christophe m'a dit : — Ça te va, maman? — Et j'ai dit : — Le petit y gagne. Prends-le... Mais ça me crève le cœur de l'avoir perdu.

— Claudine, répond Mme Bermance, vous m'avez toujours devancée.

Et, quand la silhouette noire s'est rapetissée peu à peu sur la route de Chapareillanbourg, aucune des blanchisseuses n'a repris la conversation interrompue. Claudine, enfin, déclare, mais sans en tirer vanité, comme une proposition toute simple et au-dessus des discussions :

— Je te l'avais bien dit, Virginie.

Virginie bougonne quelque chose d'inintelligible qui, néanmoins, signifie une adhésion accordée de mauvaise humeur. Le chœur qui accompagne les actions humaines et les juge sans sympathie, le chœur jaloux, le chœur égalitaire, comme il respecte obscurément, et même quand il lui résiste ou s'en irrite, chez l'homme la puissance de commandement et de direction, subit instinctivement chez la femme le rayonnement d'une âme pure et charitable.

Mme Bermance approche de l'église où elle a rendez-vous avec ses morts, avec son fils André. Les scrupules qui la tourmentaient dans sa chambre l'assaillent à nouveau, comme une troupe armée qui, après l'avoir suivie, la devance et, pour lui interdire le passage, se dresse devant elle. Elle se retourne cherchant du secours et distingue, au pied de la haute paroi du mont Granier que les sapins et les buissons d'or assiègent et que le timide soleil caresse d'un geste léger, sa maison diminuée, comme endormie dans le calme du matin, sa maison déserte où elle est destinée à s'éteindre dans la solitude, avec ses souvenirs et son nom, et qui n'abritera plus de Bermance après elle. Est-il donc vrai qu'elle ait trahi son foyer et sa race en n'achevant pas l'œuvre de chair que la pierre et le sang perpétuent? Voici que sa détresse augmente. Malgré la fraîcheur de l'air, elle sent sur tout le corps une moiteur, une sueur d'agonie.

Elle précipite le pas comme si elle avait peur. Les cloches alors se mettent à sonner, convoquant à l'office des trépassés les fidèles épars dans les champs. Comme un vol de pigeons logés dans le clocher et que le vent disperse, leurs sonneries s'éparpillent de tous les côtés à la fois. Ce sont les mêmes qui sonnent aux événements privés, baptêmes, mariages et funérailles, et aux grands événements publics de la guerre et de la paix. Mais, dans leur appel pour les morts, tout se

vient confondre : le deuil des familles, la patrie déchirée et les promesses de durée. Ébranlent-elles les présences invisibles de tous ceux qui n'ont pas encore trouvé la place de leur sommeil et errent dans les espaces devenus pour eux sans limites? Soulèvent-elles en chacun de nous ces forces intérieures endormies sous les soucis quotidiens? Mme Bermance se sent par elles secourue. Elle franchit le seuil sacré. Le prêtre, devant l'autel, au bas des marches, revêtu de la chasuble noire à croix d'argent, récite, penché, les prières de l'introït :

Requiem æternam dona eis, Domine, et lux perpetua luceat eis... Exaudi orationem meam : ad te omnis caro veniet...

Ad te omnis caro veniet... : toute chair viendra à toi, mon Dieu!... Car toute notre chair est animée d'un souffle qui vient de toi. L'esprit est là, plus fort que la matière, l'esprit qui vivifie les actions humaines et crée leur mérite ou leur démérite...

Un cœur fervent, un cœur saignant qui a reçu toutes les flèches de la douleur, est là qui offre ses plaies en échange du repos promis à ceux qui sont morts dans le Seigneur. Mme Bermance dépose dans l'église le fardeau de ses craintes et de ses scrupules, comme ces femmes qui l'entourent et qui se débarrassent de leurs paniers sur les bancs. Les reproches du dehors ne l'atteignent plus ici. Ne l'avait-on pas accusée de scandale

quand elle avait recueilli Maria? L'accusera-t-on d'avoir préféré le sort d'une femme et d'un enfant hors la loi commune à sa maison, à son nom, à sa vieillese entourée? La faute de son fils, ne l'a-t-elle pas rachetée : en sauvant la femme séduite et l'enfant né de leur chair? Et peu à peu, son cœur agité se rassure.

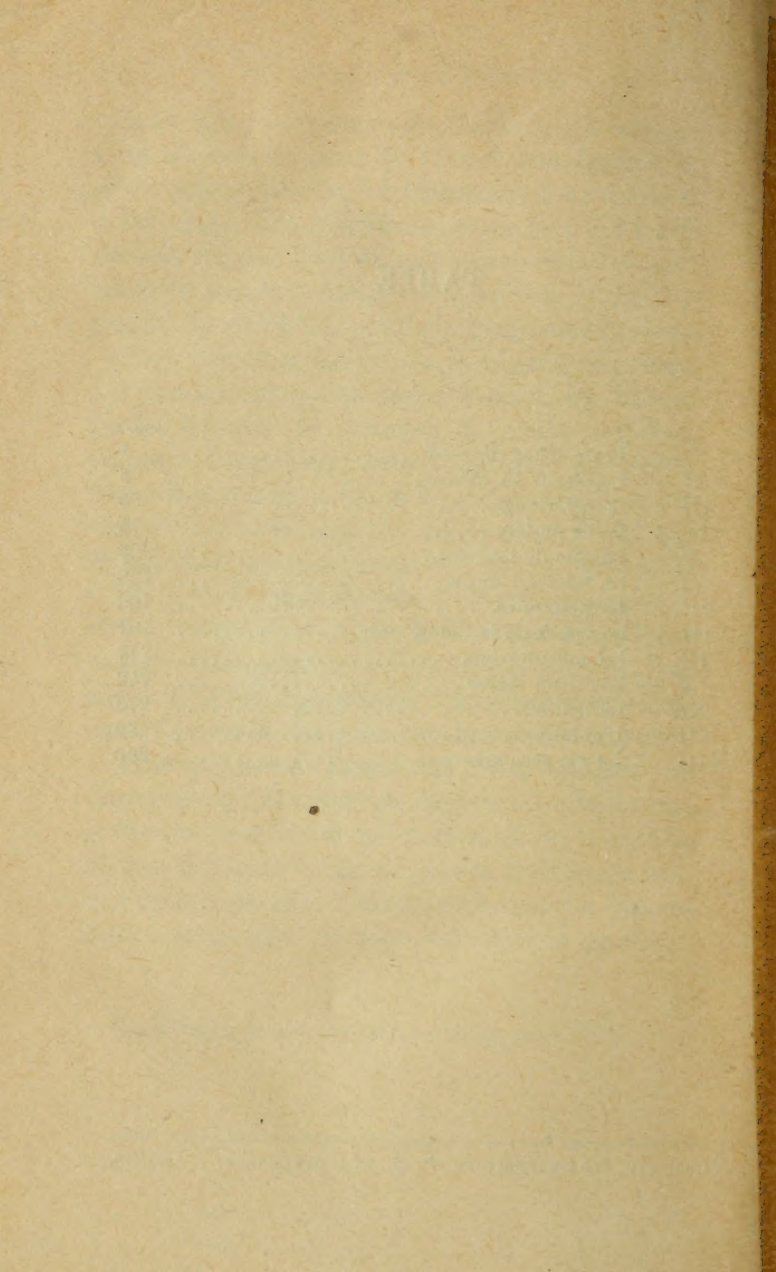
Lux perpetua luceat eis, a répété le prêtre. La lumière du soleil qui a vaincu les brouillards frappe les vitraux à coups répétés, inonde l'intérieur brusquement. Distraite, Mme Bermance se rappelle avec complaisance une réponse de son fils adolescent à qui elle demandait un jour, inquiète déjà, s'il pensait à Dieu. — Le matin, quand il fait beau temps, avait-il répondu... C'est le matin et il fait beau temps. Elle sourit, malgré la majesté du lieu saint. Elle est rassérénée. Un calme rafraîchissant l'envahit. La paix est descendue sur elle.

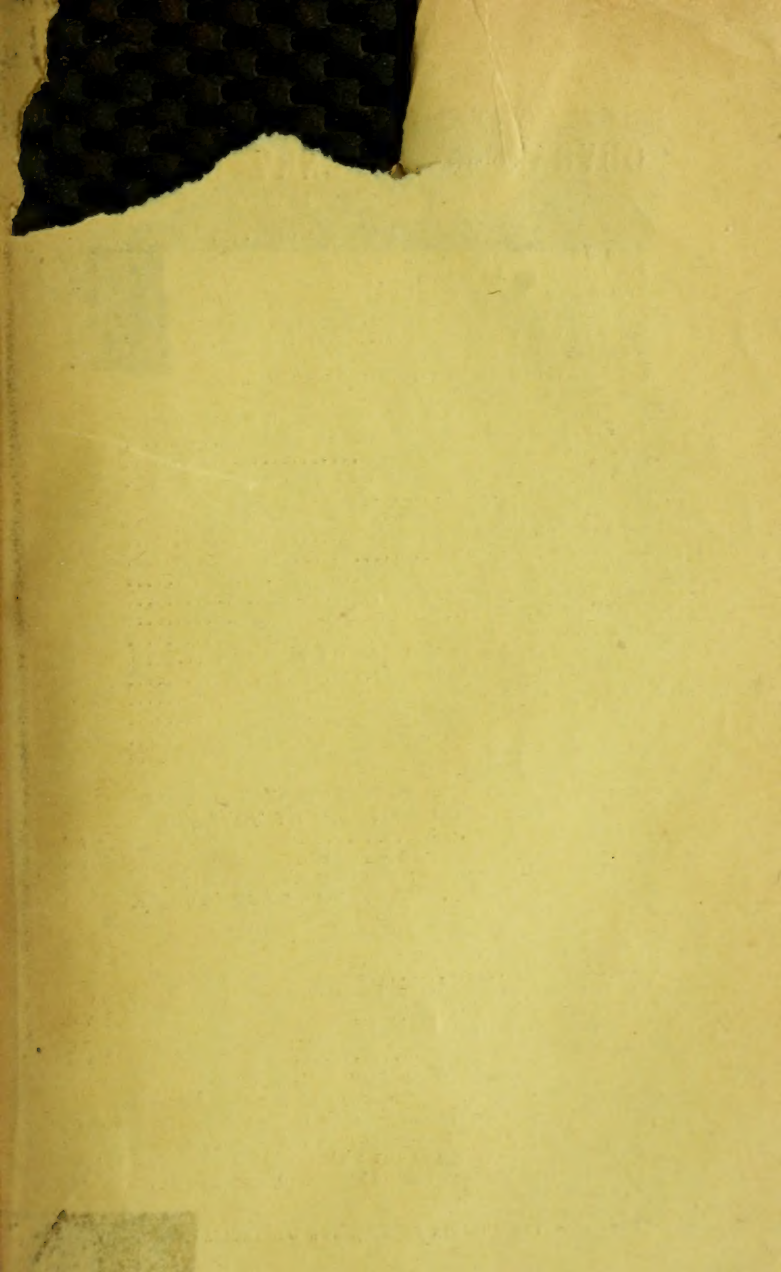
Lux perpetua luceat eis. Et, comme au cimetière de Moosch en Alsace où elle ne put isoler des tombes de ses compagnons la tombe de son fils André, elle prie avec confiance, non seulement pour lui, mais pour tous les jeunes hommes tombés comme lui dans la guerre...

Le Maupas, septembre 1920. — Paris, mars 1921.

TABLE

	Pages.
I. — Les cloches sonnent	1
II. — Le retour en Alsace	25
III. — Le pèlerinage.....	55
IV. — Veille de fête	75
V. — La fête de l'Alsace.....	105
VI. — La fuite de Maria.....	139
VII. — La poursuite.....	165
VIII. — Le secret de la Colombière.....	191
IX. — La consultation.....	217
X. — Les deux mères	242
XI. — Le traité	270
XII. — L'enfant	289
XIII. — La vie recommence.....	306





ROMANS ET NOUVELLES

Les Jeux dangereux	4 vol.
Le Cœur et le Sang.....	—
L'Amour et le Bonheur.....	—
La Chartreuse du Reposoir.....	—
La Vie est un sport.....	—
Yamilé sous les cèdres.....	—
Le Fantôme de la rue Michel-Ange.....	—
La Maison morte.....	—
La Vie recommence : La Résurrection de la chair.....	—
La Vie recommence : La Chair et l'Esprit.....	—
Ménages d'après guerre.....	—
*La Nouvelle Croisade des enfants.....	—
La Maison.....	—
La Neige sur les pas.....	—
Le Carnet d'un stagiaire.....	—
La Robe de laine.....	—
La Croisée des chemins.....	—
Les Yeux qui s'ouvrent.....	—
L'Ecran brisé.....	—
Les Roquevillard.....	—
Le Lac noir ou le Sorcier de Myans.....	—
*La Petite Mademoiselle.....	—
La Peur de vivre.....	—
Une honnête femme.....	—
L'Amour en fuite.....	—
Le Pays natal.....	—
Jeanne Michelin.....	—
La Fée de Port-Gros ou la Voie sans retour.....	—

ESSAIS DE CRITIQUE ET VOYAGES

Voyageurs d'Orient.....	2 vol.
Dans la montagne des Druses.....	1 vol.
Le Walter Scott normand : Barbey d'Aurevilly.....	—
Saint François de Sales et notre cœur de chair.....	—
Amours du temps passé.....	—
La Jeunesse d'Octave Feuillet.....	—
Jules Lemaitre. Sa vie et son œuvre.....	—
Sur le Rhin.....	—
La Vie au théâtre (1907-1921).....	5 vol.
Les Pierres du foyer.....	1 vol.
Portraits de femmes et d'enfants.....	—
Portraits d'hommes.....	2 vol.

OUVRAGES SUR LA GUERRE

Le Chevalier de l'air. Vie héroïque de Guynemer.
La Chanson de Vaux-Douaumont. — I. Les Derniers Jours du fort de Vaux (9 mars-7 juin 1916). — II. Les Captifs délivrés (Douaumont-Vaux : 21 octobre-3 novembre 1916).
Trois Tombes. — La Jeunesse nouvelle. — Le Plessis-de-Roye.